# MERCVRE DE FRANCE




Numéro 1141 — Septembre 1958

# LE
# MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259 31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY


## *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

## *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

## *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

## *Correspondants du* « Mercure » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

GAETAN PICON

# Portrait et situation de Roger Martin du Gard

Quand, le 11 novembre 1937, le Prix Nobel de Littérature fut décerné à Roger Martin du Gard, il put paraître que ce choix consacrait moins un écrivain depuis longtemps hors de pair qu'il ne nous invitait à discerner, parmi beaucoup d'œuvres d'une notoriété égale ou même supérieure, une œuvre exceptionnelle à laquelle pleine justice n'avait pas encore été rendue. Certes, Martin du Gard avait son public; *Les Thibault* atteignaient déjà un important tirage. Mais, en France, sa gloire était inférieure à celle de bien d'autres écrivains. Il en était le premier responsable. Martin du Gard a toujours fait preuve d'un refus de se mettre en évidence qui tient à toutes les constantes du caractère : goût d'une vie discrète et retirée, habitude d'un labeur quotidien qui se doit d'écarter toute préoccupation adventice, réelle et surprenante modestie.

Un écrivain qui travaille, qui sacrifie aux exigences de ce travail tout plaisir et tout intérêt : ce n'est pas un spectacle si rare. Mais un écrivain qui travaille dans le silence, qui s'enferme dans une œuvre de longue haleine en s'interdisant d'en parler et de nous appâter par la publication de quelque fragment; un écrivain qui, au lieu d'écrire pour publier, ne publie que parce qu'il a écrit, et qu'il est satisfait de ce qu'il vient d'écrire, et qui, s'il n'est pas satisfait, brûle sans pitié ses manuscrits sans en rien montrer à personne : voilà un spectacle exceptionnel. « La littérature, faites-en si vous voulez;

mais pour Dieu! n'en parlez pas... En tout cas, n'en parlez jamais avant d'en avoir fait, d'en avoir fait de la bonne, et longtemps... » Roger Martin du Gard s'est conformé au conseil que donne l'un des personnages de son premier livre, *Devenir*. S'il parle de lui-même, dans les *Souvenirs autobiographiques et littéraires,* c'est justement après œuvre faite : pour renseigner le lecteur, honnêtement, non pour l'attirer par quelque brillante promesse. Il nous dit : voilà ce que vous avez vu; et non point : vous allez voir ce que vous allez voir! Il a le courage, pendant des années, d'amasser fiches et documents sans rien écrire encore; et quand il commence à écrire, il s'interdit toute publication prématurée. C'est qu'il ne cherche pas les applaudissements : il ne veut qu'une certaine satisfaction intérieure, dont la réussite de l'œuvre achevée est la condition.

La plupart des écrivains se laissent aller à livrer au public les œuvres dont ils doutent. C'est qu'ils comptent sur un lecteur moins exigeant qu'eux-mêmes; ils espèrent quelque généreuse méprise. Ou bien ils ne résistent pas au désir d'apparaître en dépit de tout, de susciter remous et échos. Avec un héroïsme tranquille, Martin du Gard a su écarter ces tentations pourtant si naturelles. Nulle vie d'écrivain ne compte autant de sacrifices. De 1906 à 1908, il travaille à *Une Vie de Saint :* puis renonce à achever. En 1909, il détruit un nouveau roman : *Marise,* à l'exception d'un fragment qu'il publie chez Bernard Grasset; peu de temps après, il demandera le retrait de l'édition. Sans doute n'a-t-il pas encore trouvé sa voie; son talent n'a pas encore fait ses preuves. Mais le succès, la maîtrise n'exorciseront pas ce raisonnable, et peut-être ce trop raisonnable démon. *Jean Barois* et les premiers volumes des *Thibault* ont suffisamment prouvé sa valeur; il trouve pourtant le courage de détruire *L'Appareillage* qui devait faire suite à *La Mort du Père,* et qu'il avait presque achevé : sacrifice qu'il justifie non point par la médiocrité du livre (qui ne pouvait être que remarquable, profitant de la lancée des épisodes antérieurs), mais par les exigences du plan général des *Thibault.* Un autre eût retranché le livre de l'ensemble, mais se fût gardé de le détruire, dans l'intérêt du lecteur et de l'historien futur. Et les *Souvenirs autobiographiques* nous informent du dernier, du

plus douloureux, du plus discutable sacrifice. De 1941 à 1950, Martin du Gard n'a cessé de travailler à un vaste ouvrage, les *Souvenirs du Colonel de Maumort,* qui lui donne parfois le sentiment qu'il touche là à un « grand livre », et dont Gide (le seul à en connaître des fragments) lui assure qu'il n'a « rien écrit de plus solide et de plus personnel ». Parce qu'il désespère d'en faire un monument parfait, parce qu'il a des doutes sur l'actualité d'un tel livre, il renonce à poursuivre; et il faut craindre que rien de cette tentative ne vienne jamais jusqu'à nous.

On pourrait penser que cette exigence envers soi-même recouvre le plus profond orgueil : celui qui dédaigne le jugement d'autrui. Mais non. Elle est liée à la discrétion, à la modestie. Martin du Gard n'aime pas paraître; et il redoute de paraître pour rien. Il lui est naturel de s'effacer, d'annuler ce qu'il vient de faire. Il n'est pas misanthrope : il sait être un ami admirable, et le contact de ses semblables le réchauffe. Mais il se préoccupe des autres bien plus qu'il ne cherche à les occuper. Voici, évoqué par René Lalou, Martin du Gard assistant en 1929 à des discussions qui se déroulent à l'Abbaye de Pontigny. Il vient pour apprendre quelque chose des autres, non pour leur apprendre quelque chose :

« Charles du Bos et Ramon Fernandez dirigeaient tour à tour les débats auxquels prenaient part Paul Desjardins et Léon Brunschwicg, André Gide et François Mauriac. Et les représentants de la jeune littérature n'y manquaient point, d'André Malraux à Martin-Chauffier, d'André Berge à Pierre Bost. Les nouveaux venus n'ignoraient pas quelle règle de conduite s'était fixée Roger Martin du Gard : il assistait à ces entretiens pour reprendre contact avec ses contemporains, non pour leur proposer des opinions personnelles. Mais il était si franchement cordial dans les conversations particulières que l'on ne pouvait imaginer qu'adroitement sollicité, il ne se laisserait pas entraîner à intervenir dans les discussions publiques. On essaya toutes les ruses, voire de le mettre directement en cause en soulevant le problème du romancier. Son unique réponse fut un large sourire où quelque ironie se mêlait à la gentillesse coutumière. »

Quelle ironie? Appelée sans doute par le spectacle de cette

vaine tentative, non par le sentiment d'une supériorité dédaignant de se manifester. Que la modestie ait été la clef de ce silence, on le voit bien dans ces lignes écrites à André Gide après son retour de Pontigny :

« Je suis revenu de Pontigny désespéré, ayant pris de moi une idée tellement défavorable que je ne puis lutter contre un spleen noir... De ma vie, je n'avais pris si bien conscience de ma lenteur d'esprit, de ma lourdeur, de mon ignorance, de mon irréparable inculture... »

D'une façon très émouvante, et même pathétique, cette étonnante modestie s'affirme dans les pages du *Journal* daté de 1943, où l'écrivain honoré, admiré, sollicité, jette sur son œuvre passée un regard sévère, et conclut qu'elle ne l'autorise guère à poursuivre un nouvel effort.

« Je me juge, je soupèse mon œuvre, je distingue mieux ses limites. Je m'estime à ma juste valeur, sans sotte modestie, mais sans illusion; en vérité, ce dont je me sais capable ne mérite pas que je veuille, à tout prix, produire encore, et publier...

Pour faire quelque chose qui vaille, il faut se prendre momentanément pour Gœthe, et croire qu'on va écrire *Faust*... Les illusions de ce genre me sont dorénavant interdites; et rien n'y fera, ni le Nobel, ni les approbations de Gide, ni les encouragements des amis, ni les ferveurs naïves des lecteurs de moins de vingt ans, qui se retrouvent en Jacques Thibault parce que leur papa est un peu tyrannique, et qui m'écrivent que la lecture des *Thibault* les a révélés à eux-mêmes...

... Par bonheur, il y a toujours une vertu apaisante dans la certitude qu'on voit les choses telles qu'elles sont. Et puis, le fait que la révélation de mon juste poids d'écrivain ne m'a pas été imposée, qu'elle ne m'est pas venue de l'extérieur, qu'elle est née de mon propre examen, de ma propre clairvoyance sur moi-même, cela allège ma déception, m'épargne le désespoir, et me permet encore une relative sérénité... »

*Sérénité :* le mot nous interdit de soupçonner ici on ne sait quel masochisme, un besoin d'humiliation qui serait le reflux de l'orgueil, et appellerait, par son excès même, un démenti. « Faire ressemblant est la seule excuse qu'on ait de parler de soi », écrit Martin du Gard en épigraphe à ses *Souvenirs*. Avec

lui, il ne s'agit jamais que de voir clair. Voir clair dans le monde, dans les autres, en soi-même. Regarder l'autre comme s'il était nous-même, avec une sympathie objective, avec « l'égoïste tendresse de l'homme pour l'homme », comme il est dit dans l'une des plus belles scènes des *Thibault* lorsque Jacques, devant son père agonisant, se sent atteint par quelque chose qui dépasse toute réaction personnelle. Et se regarder soi-même comme si l'on était un autre sans particulière prédilection. Sur le miroir, le peintre se penche avec un détachement sans animosité, sans amertume, avec une neutralité chaleureuse; réclamant pour lui-même la simple amitié à laquelle tout homme a droit.

▶

Quel Plutarque écrira les vies exemplaires des hommes de lettres illustres? Qu'il se garde d'oublier celle de Roger Martin du Gard. A trop de fulgurations, elle oppose sa clarté tranquille. Aux cris d'orgueil et de rage de tant de demi-dieux, elle oppose le simple rythme du travail humain.

Comme celle de son maître Flaubert, la vie de Martin du Gard se réduit presque à l'histoire de ses œuvres. On remarquera que les *Souvenirs autobiographiques* ne disent rien de la vie privée — de la vie qu'il aurait eue tout de même, à supposer qu'il eût été autre chose qu'un écrivain. Mais ils font toute la lumière sur l'œuvre, sur ce qui la prépare, l'accompagne. Ils soulignent chaque jalon de ce qui est la vie véritable : l'histoire d'une vocation d'écrivain.

Enfant, il est un élève paresseux. Mais, déjà, il peut noter l'éveil de sa vocation : un de ses camarades écrit des tragédies en vers, et il ne songe qu'à l'imiter. Le mauvais élève lit beaucoup : Zola, Mirbeau — et écrit des contes d'un naturalisme licencieux. Sa famille, inquiète de son retard scolaire, le confie à un jeune professeur. Evénement d'importance : il lui doit la découverte de la littérature la plus récente et surtout de ce sens de la *composition* qui définira son art, et qu'il tiendra toujours — contre l'exemple et l'opinion de Gide — pour la vertu majeure de l'écrivain. A un autre de ses maîtres, l'abbé Hébert, il doit la découverte de *Guerre et Paix* qui restera à ses yeux

l'insurpassable modèle, et qui l'a, dit-il, « définitivement orienté vers le roman — et, plus précisément, vers le roman de longue haleine, à personnages nombreux et à multiples épisodes ».

Les années de lycée terminées, l'échec aux premiers examens de la licence ès-lettres le rejette inopinément vers le concours de l'Ecole des Chartes, auquel il réussit. Autre événement à marquer d'une pierre. Il y découvre son goût pour l'histoire et fait l'apprentissage de ses méthodes. Tous les romans de Martin du Gard seront des témoignages historiques, porteront sur des faits passés : *Jean Barois* évoque l'Affaire Dreyfus, *Les Thibault* reconstituent la vie de la société française à la veille de la guerre de 1914, les *Souvenirs du Colonel de Maumort* devaient aller jusqu'à celle de 1940. Mais le goût de l'histoire, le besoin de la distance historique ne viennent nullement chez Martin du Gard d'un sentiment passéiste, de la prédilection pour le passé en tant que tel : ils témoignent au contraire d'une profonde préoccupation politique, civique, d'une exigence de rationalité qui s'acharne à chercher un sens de l'histoire. Ici, l'intérêt porté au passé est fonction de l'intérêt porté à l'avenir; ici, l'historien demande au passé de répondre à une interrogation obsédante du devenir humain.

La thèse sur *Les Ruines de l'Abbaye de Jumièges,* qu'il soutient en 1905, n'annonce donc pas la naissance d'une vocation d'archéologue. Mais les Chartes lui ont du moins enseigné de façon précise les méthodes de la recherche historique, qui conviennent à merveille à ce qu'il y a en lui de sérieux et de patient. Martin du Gard travaillera toute sa vie comme un historien; et *L'Eté 14* est sans doute l'exemple le plus frappant de cette application au roman des méthodes de la science. Il n'a connu ni Jaurès, ni les rédacteurs de *L'Humanité,* ni les diplomates du Quai d'Orsay, ni les milieux révolutionnaires en Suisse à la veille de la guerre. L'extraordinaire impression de *choses vues* que le livre nous donne est — par exception, par miracle — le fruit d'un vaste et patient dépouillement des documents contemporains.

Autre expérience, autre apprentissage décisif : en 1908, Martin du Gard suit, dans les hôpitaux de Paris, les consultations des meilleurs psychiatres et neurologues. Il signale le fait dans ses *Souvenirs,* mais est très loin de lui attribuer la

même importance qu'à son passage à l'Ecole des Chartes. Et cependant, il semble que sa rencontre avec le monde du morbide et du pathologique ne l'ait pas moins marqué. Ce ne sont pas les seules méthodes d'observation qui l'attirent : c'est la nature même des phénomènes observés. L'œuvre révélera une hantise profonde de la mort, de la souffrance, de toutes les forces destructrices de la vie. Elle révélera aussi une hantise plus secrète, plus discrète, non moins profonde sans doute : celle de toutes les forces qui menacent l'équilibre, la *norme* de la vie. L'anormal est toujours à l'horizon de cette œuvre dont le héros — Antoine Thibault — est un « homme moyen » qui ressemble d'assez près à son créateur. Jacques, après tout, est un déséquilibré, et son exemple nous fait sentir à chaque instant comment la pensée la plus haute, la plus libre, peut être sournoisement déterminée par la physiologie nerveuse. L'inceste est en filigrane dans les amours de Jacques et de Gise, et même dans celles de Jacques et de Jenny (Jenny est son semblable, sa sœur morale...). Il est le sujet d'un récit remarquable et audacieux : *Confidence africaine.* Dans une pièce de théâtre, *Un Taciturne*, le problème de l'homosexualité est abordé. Au cours de ces quelques séances d'hôpital, Martin du Gard a appris à mesurer la force de ce qui menace la vie, asservit la pensée, dévie la volonté — fait de l'homme l'esclave de ce que refuse le meilleur de lui-même. Il est significatif que du héros de son chef-d'œuvre, il fasse un médecin.

A Paris, en 1906, il se jette bravement dans le roman qu'il abandonnera bientôt : *Une vie de Saint.* En 1908, dans le silence et le calme de Barbizon, il écrit *Devenir*, qui paraît en automne, et n'obtient qu'une audience médiocre. Puis, après la tentative avortée de *Marise*, c'est *Jean Barois* qui paraît en 1913 aux jeunes éditions de *La Nouvelle Revue Française.* Le livre connaît un assez vif succès, et René Lalou peut écrire que « les cinq cents pages de *Jean Barois* eurent un effet immédiat et profond sur tous les jeunes qui les avaient lues avant juillet 1914 ».

Voici donc notre auteur engagé dans l'avant-garde littéraire, lié au milieu de *la Nouvelle Revue Française* et du Vieux-Colombier. Dans ses *Souvenirs autobiographiques*, il insiste surtout sur son amitié et sa dette à l'égard de Jacques Copeau,

dont il trace un émouvant portrait. Le théâtre a toujours attiré Martin du Gard, bien que son œuvre romanesque dépasse de beaucoup, en quantité et en qualité, son œuvre dramatique. Mais les préoccupations théâtrales sont sensibles chez le romancier. Dans le roman, il cherche à obtenir ce relief, cette troisième dimension que la présence réelle de l'acteur confère au personnage dramatique. D'où, dans *Jean Barois*, l'utilisation de la forme dialoguée, l'importance donnée au dialogue dans *Les Thibault*, l'effort pour faire « tourner », saillir, vivre le personnage...

Martin du Gard note d'ailleurs que Jacques Copeau désapprouvait cette ambition du roman-théâtre. « Ne mêlons pas les genres !... Si tu veux écrire des dialogues, fais du théâtre. » Et ici se révèle un des traits constants du caractère : les sympathies de Martin du Gard ont presque toujours été fondées sur des différences. Cela est vrai de son amitié pour Copeau. Cela est plus vrai encore de son amitié pour Gide.

Dans les *Notes sur André Gide*, publiées peu après la mort du grand écrivain, une page savoureuse évoque leur première rencontre. « La porte s'entr'ouvre. Un homme se glisse dans la boutique, à la façon d'un clochard qui vient se chauffer à l'église... » C'est l'auteur des *Nourritures Terrestres*, entrant rue Madame, où siège l'état-major de la N. R. F. Pour Gide, Martin du Gard a éprouvé une profonde amitié, une durable gratitude. « J'ai conscience que sa vigilante amitié m'a fait accéder à un niveau où je ne me serais sans doute pas élevé, pas maintenu sans lui », a-t-il reconnu. Cependant, tout sépare les hommes : et l'un d'eux, équilibré, sage, raisonnable avoue le sentiment d'*insécurité* qui le tourmente quand il se trouve auprès de son démoniaque compagnon. Tout sépare aussi les écrivains. Martin du Gard met au-dessus de tout la rigueur de la composition et la solidité d'un fond qu'il estime préalable à la forme, et indépendant d'elle; Gide estime que l'œuvre naît avec sa forme, est ce qu'elle est, vaut ce qu'elle vaut. Les *Faux-Monnayeurs*, roman symphonique, complexe, volontairement embrouillé, s'oppose aux *Thibault*, roman linéaire, explicatif. Et Gide dans le *Journal des Faux-Monnayeurs* note lui-même le différend qui les sépare : « Je reprocherais à Martin du Gard l'allure discursive de son récit; se promenant

ainsi tout le long des années, sa lanterne de romancier éclaire toujours de face les événements qu'il considère, chacun de ceux-ci vient à son tour au premier plan; jamais leurs lignes ne se mêlent et, pas plus qu'il n'y a d'ombre, il n'y a de perspective. »

Que Martin du Gard ait été un écrivain de *la Nouvelle Revue Française*, il y a là d'ailleurs de quoi étonner. Il n'est rien moins qu'un novateur, il ne cherche pas les délicatesses d'écriture; la secrète rigueur d'une poétique dont pourrait bénéficier l'art du roman ne l'attire à aucun degré. Artiste, il est l'héritier de la tradition naturaliste; homme, penseur, il relève de la tradition rationaliste des idées claires et distinctes. Il est plus proche de Flaubert, de Zola, voire d'Anatole France, que de Gide, de Proust, de Claudel, de Valéry. Comme le *Jean-Christophe* de Romain Rolland, la *Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel, les *Hommes de Bonne Volonté* de Jules Romains, qui ont paru sous une autre livrée que la blanche et rouge, *Les Thibault* prolongent les grands cycles romanesques du XIX[e] siècle (*Comédie humaine, Rougon Macquart*), alors que les écrivains qui se sont groupés autour d'André Gide cherchent à ouvrir le roman à l'art et à la poésie. Le hasard semble avoir joué dans cette adhésion, Gaston Gallimard ayant été un camarade de collège. Mais il y a sans doute des raisons plus profondes. Si Martin du Gard ne partage guère l'esthétique de la *Nouvelle Revue Française*, il en partage l'éthique : une conception très austère de la vocation d'écrivain, le désintéressement, le dédain de tout assentiment immédiat et de la « mondanité ». Comme le dirait Albert Thibaudet, Martin du Gard appartient bien à cette Rive Gauche où se fixent la N. R. F. et le Vieux Colombier.

Dans ses *Souvenirs*, il raconte comment, après la guerre, il cherche un grand sujet qui lui permette enfin de donner sa mesure. Le plan complet des *Thibault* minutieusement établi, il s'installe à proximité de Paris, à Clermont-sur-Oise, et se met au travail. En 1922 paraissent les deux premiers tomes; *le Cahier gris, le Pénitencier*, suivis en 1923 des deux volumes de *la Belle Saison*. Puis, installé dans l'Orne, dans sa propriété du Tertre, il écrit *la Consultation, la Sorellina* et *la Mort du Père* qui paraissent en 1928 et 1929.

Jusqu'à présent, l'œuvre a marché bon train; le plan primitif a été scrupuleusement respecté. Mais il faut attendre 1936 — presque dix ans — pour voir paraître la suite : *L'Eté 1914*. C'est que, en 1931, pendant les longues semaines qu'il doit passer dans une clinique du Mans à la suite d'un grave accident d'automobile, il a décidé de renoncer à la suite déjà écrite de *la Sorellina : l'Appareillage*. Craignant l'ampleur même de l'ouvrage ainsi amorcé, et que son sens général ne soit obscurci par une trop grande multiplicité d'épisodes particuliers, il arrête la chronique des destinées personnelles, et passe sans transition à la grande fresque historique où l'événement rejoint et absorbe les personnages et leur existence privée. Plusieurs années ont été nécessaires pour dominer cette rupture, résoudre les problèmes qu'elle pose, s'adapter aux exigences du grand écran — et aussi pour réunir l'imposante documentation historique de *l'Eté 1914*.

*Les Thibault* achevés, il ne publiera que le petit volume à la mémoire d'André Gide, à la mort duquel il a fidèlement assisté à Paris, en février 1951 — et, tout récemment, les *Souvenirs autobiographiques et littéraires*. Lauréat glorieux, survivant d'une grande époque de nos lettres, esprit libre qui dans les années de servitude n'a rien concédé, auteur d'une œuvre incontestable, il a maintenu le style d'une vie modeste, discrète, effacée. Constamment sollicité, il se refuse constamment avec une ferme gentillesse. Au sommaire des revues et des journaux, on cherche vainement son nom. Sur les problèmes du jour — la littérature engagée, l'existentialisme, le roman nouveau, que sais-je? — il évite avec soin d'intervenir. Pense-t-il appartenir à une génération trop ancienne, dont le langage ne peut plus être compris? C'est la raison qu'il se donne, qu'il donne à Gide pour justifier son silence. Mais il est plus exact d'évoquer ici sa réserve, sa pudeur, sa modestie. Car Albert Camus a bien raison dans la belle préface qu'il vient d'écrire pour les *Œuvres complètes* de la *Bibliothèque de la Pléiade,* de saluer en Martin du Gard « notre perpétuel contemporain », et dans *Les Thibault* « le premier des romans engagés ».

On a trop tendance à n'accorder à Roger Martin du Gard que l'admiration assez froide que l'on réserve aux classiques avec lesquels tout dialogue vivant est arrêté. Décidément, il n'a pas la place qu'il mérite. Son nom vient rarement sous la plume des critiques les plus sensibles à la météorologie littéraire. Aucun ouvrage d'ensemble ne lui a encore été consacré : l'ouvrage de René Lalou, le seul à prendre la forme d'une monographie (1), n'est qu'une plaquette de trente pages, une étude de revue dont l'éditeur a fait un livre à l'occasion du prix Nobel. Et lorsque, dans un ouvrage général, la jeune critique aborde l'œuvre, il arrive que son jugement soit sévère. C'est ainsi que, dans son *Histoire du roman français depuis 1918*, Claude-Edmonde Magny condamne *Les Thibault* comme un roman d'esprit et de technique anachroniques. « Le roman des *Thibault* ne va vers rien... L'ambition de décrire le monde *comme si l'on n'était pas soi*, c'est-à-dire un individu engagé dans une certaine situation, biologiquement, socialement, etc..., donc doté d'un point de vue nécessairement partiel, auquel il adhère nécessairement, ne peut que sembler vaine, entendue comme scientifique, à l'époque de la relativité et de la mécanique quantique. » Etendant sa sévérité du héros — Antoine — jusqu'à l'auteur, elle ne craint pas de dire que « son inconscience est partie intégrante de sa destinée. Parce qu'il a refusé toute éthique, toute métaphysique, toute réflexion cohérente et constructive sur un monde qu'il se condamnait à prendre tel qu'il était (ou semblait être), il mourra avec un cri de désespoir... dont on serait tenté de faire l'épitaphe de son créateur ». L'action, la postérité de l'écrivain sont peu apparentes. Un roman comme *Les Thibault* n'a pas suscité l'imitation, ouvert de nouveaux horizons, comme l'ont fait les romans de Proust, de Gide, de Malraux, de Sartre. Il risque d'apparaître comme l'un des derniers exemples d'une tradition abandonnée, non point comme un modèle d'avenir.

Situation injuste, contre laquelle Albert Camus a raison de protester. Mais il va de soi que tout, dans cette œuvre, n'est

(1) René Lalou : *Roger Martin du Gard* (N. R. F., 1937). — Depuis que ceci a été écrit, ont paru : *Roger Martin du Gard*, par C. Borgal (Editions Universitaires) et *Réflexions sur la méthode de Roger Martin du Gard*, par P. Daix (Editeurs français réunis).

pas également digne de la représenter. L'œuvre dramatique est savoureuse, mais sans grande portée. Les deux farces ou satires paysannes, *Le Testament du Père Leleu, La Gonfle* s'inscrivent dans la tradition d'un naturalisme assez cru, qui se souvient des fabliaux. *Un Taciturne* (monté par Jouvet en 1931) va plus loin, touche plus profond, mais éclaire des préoccupations qui restent marginales dans l'ensemble de l'œuvre. C'est sur le roman que Martin du Gard joue sa partie. Mais, ici même, il convient de faire un choix. *Confidence africaine* est un chef-d'œuvre, mais qui pourrait ne pas être de l'auteur des *Thibault*. Inversement, *Devenir* ne nous intéresse que parce que l'auteur en est le futur auteur des *Thibault*. « Mauvais roman de jeunesse », écrit sévèrement Martin du Gard, mais qui a le mérite de nous dévoiler le secret de sa vocation, ce qu'il souhaite, ce qu'il redoute : ce portrait d'un écrivain raté est une sorte d'exorcisme. *Vieille France* (1933) est tout le contraire : une réussite sans relation profonde avec le génie de l'œuvre. Ce « simple album de croquis villageois » peint un village normand sous les couleurs les plus noires. Toutes les passions, tous les vices s'entrecroisent, dans une ombre hypocrite et médiocre. Le boulanger fraude sur le poids, viole les servantes, est suspect d'infanticide. Le cafetier cherche à escroquer une rentière (qui est elle-même une voleuse) avec la complicité du facteur. Incestes, séquestrations, dévotions mensongères : telle est la trame quotidienne de la vie. Un curé, un instituteur jadis pleins de foi et de zèle, aujourd'hui désabusés, un chef de gare homme de devoir sans en comprendre la raison : les bons font pâle figure en face des méchants. Cette fresque cruelle reste dans la mémoire, mais laisse une impression d'étouffement, et la personnalité de l'auteur ne parvient pas à l'animer, alors qu'elle animera les deux chefs-d'œuvre : *Jean Barois, Les Thibault.*

*Jean Barois* n'a ni l'ampleur, ni la complexité, ni la maîtrise des *Thibault*. Mais aucun livre ne rend plus sensibles la richesse et la vérité de l'homme. (« Ce n'est peut-être pas un artiste, mais c'est un gaillard », dit Gide après la lecture du manuscrit.) Dans *Jean Barois*, Martin du Gard découvre les thèmes qui ne cesseront pas d'être les siens, mais qu'il aborde ici avec une franchise particulière, une rudesse juvénile :

comment retrouver dans l'univers de la raison les valeurs de vie que garantissait l'univers de la foi? Comment, en gardant raison, continuer à vivre? Sans doute, Martin du Gard, n'est-il pas tout à fait ce Jean Barois qui oscille entre la raison et la foi, la Religion et la Science, et s'efforce de les accorder; lui-même a depuis longtemps exclu l'un des termes de l'alternative : la croyance religieuse. Mais il éprouve comme une difficulté majeure ce dépassement de la foi dans la raison. Son effort d'adaptation prolonge, au fond, les hésitations de son personnage. D'autre part, Martin du Gard découvre un autre grand thème : l'Histoire, le lien profond du destin personnel et du destin collectif. *Jean Barois* devant l'Affaire Dreyfus, c'est Antoine Thibault devant la guerre : leur créateur devant son temps.

Quant à la technique, elle a séduit et choqué, et l'auteur l'a jugée impropre à la suite de son œuvre. Elle consiste à traiter un roman dans le style du théâtre : les dialogues sont l'essentiel, et tout le reste, tout ce qui appartient traditionnellement au récit : évocation des lieux, des personnages, de leur comportement, se réduit à des indications de scènes, toujours au présent, et comme mises entre parenthèses. Sans doute Martin du Gard a-t-il bien fait de renoncer à cette technique, dans la mesure où elle n'est adaptée ni à l'analyse psychologique, ni à l'évocation d'un passé ou d'un ailleurs, d'un temps et d'un lieu autres que ceux de l'action immédiate. Mais la tentative de *Jean Barois* relève d'un esprit curieusement actuel, le roman le plus récent ayant tendance à sacrifier le récit à la scène, l'intérieur à l'extérieur, le passé au présent. Il y a un côté de *Jean Barois* qui penche vers le roman américain du comportement, vers le roman existentialiste, vers celui qui se cherche sous nos yeux et n'a pas encore trouvé son style.

*Les Thibault* reviennent à une technique classique. C'est dire que tout y est sacrifié à un effet général de présence, de réalité et de vraisemblance qui a pour moyen la narration la plus claire, la plus nette, la plus facile à suivre pour le lecteur. Qu'il soit classique ou moderne, tout roman, bien entendu, recherche un effet de présence. Mais le romancier moderne a tendance à penser que son univers sera d'autant plus présent qu'il sera plus dense et plus obscur; c'est à la résistance qu'il

oppose à la pénétration du lecteur que se mesure la force d'un roman moderne. Au contraire, pour le roman classique, la valeur, la réussite sont fonction de l'évidence de sa manifestation. L'un cherche à tendre des pièges; l'autre à déblayer notre route. La narration des *Thibault* est un modèle de narration classique, moins pour être continue (il est peu exact de parler de roman-fleuve; il s'agit d'une juxtaposition d'épisodes entre lesquels le temps a passé) que pour rechercher et obtenir le maximum de clarté, s'interdisant, à l'intérieur des périodes choisies, toute interférence du passé sur le présent, tout déplacement brusque de perpective.

Car si la perspective change dans *Les Thibault*, ce n'est jamais la perpective temporelle, mais celle de l'observateur. Et s'il y a là une incohérence, peut-être une faiblesse romanesque, elle est si naturelle, si conforme à nos habitudes qu'elle contribue à l'impression générale de clarté. Quand nous avons devant les yeux Jacques ou Antoine, il arrive que nous saisissions à la fois ce qu'un spectateur extérieur (ou le miroir, ou la caméra) peut saisir, ce qu'ils sont seuls à pouvoir connaître d'eux-mêmes, et enfin ce qui est inaccessible et pour autrui et pour eux-mêmes, et que le romancier omniscient est seul capable de connaître : leur inconscient, leur avenir.

Prenons, dans *L'Eté 1914,* quelques exemples. Chapitre II, la perspective se déplace, mais sans quitter le personnage : « Jacques traversa en biais la place déserte... » Puis : « Hé », songea-t-il en souriant... » Mais, ailleurs, est justement indiqué ce qu'aucun des personnages, ce que nul spectateur présent n'est capable de voir. A la fin du chapitre XLII, Jenny regarde Jacques : « Elle ne sut que beaucoup plus tard avec quelle précision l'image de Jacques, tel qu'il était là, debout, incliné vers elle, s'inscrivait, à cet instant précis, dans sa mémoire... » Ici, le romancier intervient visiblement. Il intervient encore quand il écrit (chapitre LXIII) de Jenny et de Jacques qu'ils « furent saisis du même trouble, mais lui seul en eut conscience », puisque Jacques ne peut savoir qu'il est seul à être conscient. Et, de façon tout à fait évidente, quand (fin du chapitre LXV), il écrit d'Antoine : « Il croyait son cas particulier. Il ne se doutait pas qu'il avait obéi à un phénomène très général... »

Ces glissements de perspective sont caractéristiques de la technique traditionnelle, qui accueille naïvement tous les procédés possibles de narration, sans se demander s'ils ne sont pas incompatibles entre eux. Le roman actuel se montre beaucoup plus soucieux de cohérence; il s'efforce de maintenir le centre de perspective choisi, de ne pas dire plus que le romancier ne peut en savoir, les conditions de son observation étant données. Le roman actuel est à la fois obscur et rigoureux. Le roman traditionnel est incohérent sans cesser d'être clair, cette incohérence étant celle de toute narration spontanée.

Techniquement, il est vrai qu'un roman comme *Les Thibault* n'apporte rien, se contentant de procédés anciens au moment même où, en France, Proust et Gide, en Angleterre Joyce et Virginia Woolf ouvrent les voies nouvelles. Une telle constatation doit-elle être un reproche et un reproche majeur? Il est plus important de déterminer le résultat de cette technique, son effet sur nous. Et de savoir si Martin du Gard en obtient ce qu'il voulait en obtenir. Or, elle est absolument convaincante; elle agit ici comme elle agit dans les romans de Flaubert; elle se manifeste comme technique vivante, non point comme technique empruntée. Si Martin du Gard n'a pas de place parmi les grands inventeurs de formes, il a sa place parmi les grands animateurs d'univers romanesques.

Ni la technique en tant que telle, ni le style ne le préoccupe. « Je ne connais pas d'écriture plus neutre, et qui se laisse plus complètement oublier », dit très bien Gide. Procédés d'expression et de narration ne sont ici que des moyens destinés à imposer la présence d'un certain monde; ils doivent montrer, non point se montrer. Martin du Gard maintient fermement la distinction du fond et de la forme. (Le lièvre, dit-il, est distinct de sa sauce.) Si importante que soit la forme, elle n'a d'autre fonction que de dévoiler, d'attester le fond. Et c'est sur la qualité, la solidité de ce fond que l'œuvre joue sa partie.

Pour Roger Martin du Gard, l'efficacité romanesque est la récompense de la vérité. Soyons vrais : nous serons convaincants. Mais la réalité qui concerne l'œuvre d'art n'est pas la confusion et le tout-venant des apparences. Et il me semble que le premier don de Martin du Gard est moins le scrupule de l'observation que le pouvoir de choisir le détail significatif

et frappant qui se détache sur la confusion du réel comme l'arête d'un objet sur laquelle joue la lumière. Nul bavardage, nulle vaine prolixité. Si parfois les détails se pressent, c'est que chacun a sa valeur. On sent toute la réserve de l'écrivain, une attention qui peut rester longtemps silencieuse : s'il se décide soudain à parler, on peut être sûr qu'il a quelque chose à nous dire. Aussi *Les Thibault* partagent-ils avec quelques romans de Flaubert et de Maupassant le rare privilège de s'inscrire dans la mémoire jusque dans les moindres détails.

Mais ce don relève-t-il bien de l'observation? N'est-ce pas plutôt d'invention qu'il s'agit? En fait, Martin du Gard ne se raconte pas plus qu'il ne raconte une série d'événements dont il aurait été le spectateur. C'est lui qui produit événements et types humains. Et son art consiste à créer constamment les détails les plus significatifs et les plus cohérents, les plus conformes à la logique vivante des personnages. Si *Les Thibault* sont un grand livre, c'est avant tout par une succession de trouvailles qui sont des trouvailles vraies. Trouvailles méritoires parce qu'elles consistent souvent à taire, non à dire, et parce qu'il leur arrive d'arracher le personnage à sa logique abstraite pour le fonder sur l'imprévisibilité de la vie. On parle beaucoup, à propos de Martin du Gard, de réalisme. Mais son réalisme consiste à suggérer ce que l'on ne voit pas aussi bien qu'à noter ce que l'on voit. Une part essentielle des personnages et de leurs rapports est laissée dans l'ombre : et le romancier montre cette ombre d'un doigt léger sans la dissiper. Quelques mots, quelques gestes qui peuvent échapper au lecteur inattentif, suggèrent que les vrais rapports de Jacques et du père ne se réduisent pas à l'hostilité qui gouverne leur conduite : mais l'auteur ne nous en dit pas plus que les personnages n'en savent eux-mêmes — qui ont enfoui leur tendresse dans la région la plus obscure de leur cœur. De même, quels sont les vrais sentiments de Jacques pour Antoine? Requis par l'enchaînement haletant de ses gestes de révolte, il n'a guère l'occasion de se le demander : mais nous sommes tentés de le faire à sa place. Les personnages existent bien au-delà de leur conscience. Antoine sait-il vraiment ce que Rachel est pour lui? Mme de Fontanin connaît-elle la vraie raison de son indulgence pour le mari coupable? Elle

la croit fondée sur le pardon chrétien, alors que certains détails (la hantise du parfum de son mari) suggèrent un attachement sensuel qu'elle ignore et que le romancier ne nomme pas.

Il faudrait aussi citer toutes les trouvailles par lesquelles, échappant à la détermination de leur caractère, les personnages accèdent à l'imprévisibilité de la vie. Où nous attendions Jacques, à la sortie du pénitencier, révolté ou brisé, nous le trouvons silencieux : ne sachant plus où il en est, privé de de lui-même. Devant son père agonisant, sa rancune va-t-elle se durcir? Sa tendresse refoulée va-t-elle crever? Ni l'un ni l'autre. Il oscille entre la pitié et l'indifférence. Il est vrai que, dans l'œuvre, il représente la part du contradictoire. Mais Antoine le simple, le clair, le raisonnable, « l'homme moyen » est fait lui aussi de possibilités contradictoires, de stratifications successives, et nous ne savons jamais ce qui, sous le choc de l'événement, va monter à la surface.

Cette vérité vivante de l'homme serait-elle aussi constamment et profondément saisie, à supposer qu'elle ne soit qu'un spectacle auquel le romancier demeurerait extérieur? Comme tous les grands romans, *Les Thibault* sont aussi un portrait de leur peintre; comme pour tous les grands romanciers, la fiction a été pour Martin du Gard un moyen d'accéder à sa propre vérité. Comment a-t-on pu dire qu'il écrit comme s'il n'était pas lui-même? *Les Thibault* sont un roman engagé, non seulement au sens actuel du terme, parce qu'ils font du rapport de l'individu à l'histoire la mesure de l'homme, mais parce que l'homme qui l'écrit y est totalement présent. « Tout ce que j'ai à dire passe automatiquement dans mes *Thibault* », confiait-il au rédacteur en chef de la N. R. F. en lui envoyant *Confidence africaine*. Discipline de l'écrivain qui ne veut distraire aucune force de la partie qu'il sait décisive... Mais si cette partie est décisive, c'est qu'elle est la sienne : tout ce qu'il a à dire passe dans *Les Thibault*, car ce qu'il a à dire mesure justement ce qu'il est.

Ce qui a donné à l'œuvre sa réputation d'extériorité, c'est que Jacques en est le héros le plus visible, et qu'il n'y a guère de rapports entre cet enfant maladif de la révolte et son raisonnable créateur. Mais le héros véritable, c'est Antoine, puisque c'est lui qui jette le dernier regard, prononce le der-

nier mot, dégage, en une ultime vision, le sens de son aventure, et de l'aventure humaine. Martin du Gard est évidemment très proche de ce personnage tranquille et laborieux, qui s'obstine à faire son devoir sans en avoir trouvé la justification profonde, fait sans tricherie son examen de conscience et rencontre l'événement historique plus comme un obstacle sur sa route que comme une vocation soudain reconnue. Très proche de lui, sans pourtant s'identifier tout à fait avec lui. En vérité l'auteur n'est ni Jacques ni Antoine, mais il lui faut à la fois l'un et l'autre pour mesurer sa propre personnalité.

L'engagement, en tout cas, est plus intellectuel qu'affectif. *Les Thibault* ne nous disent guère la vie qu'a vécue leur créateur, et les amours de Jenny et de Jacques ne sont pas les siennes. Mais ils nous disent tout de ses préoccupations, de ses pensées, de sa vision des hommes et du monde. Et, pour nous limiter à l'essentiel, Jacques et Antoine vivent de façon différente, parfois opposée, mais également révélatrice, les deux problèmes qui n'ont cessé de hanter le romancier : le problème de la mort et celui de l'histoire — en d'autres termes le problème du sens de la vie individuelle et celui du sens du destin collectif.

Il n'est pas vrai que cette œuvre soit étrangère à la préoccupation métaphysique, vivant à ras de terre, enfoncée dans la quiétude positiviste, dans « l'assoupissement incompréhensible » dont parle Pascal. Sans doute repousse-t-elle fermement toute croyance religieuse. Mais ne confondons pas l'inquiétude métaphysique et la foi! L'inquiétude métaphysique, c'est la surprise, l'angoisse d'être au monde, et non point la croyance en l'âme immortelle... Or, cette œuvre ne cesse de mettre l'homme et la vie en question. Et si elle exclut la solution religieuse, il faut remarquer que la préoccupation métaphysique naît du refus de cette solution même. Dans notre civilisation nourrie par des siècles de Christianisme, l'inquiétude métaphysique surgit du refus de la croyance religieuse, se moule pour ainsi dire dans son creux. Martin du Gard nous dit à plusieurs reprises dans ses *Souvenirs* qu'il manque de toute sensibilité religieuse; et Antoine, son porte-parole à cet égard comme à tant d'autres, fait souvent le même aveu. Mais ils n'ont l'un et l'autre l'occasion de mesurer cette sensibilité que parce que

les problèmes posés et résolus par la religion sont à leurs yeux des problèmes majeurs. On sait que le sujet de *Jean Barois* est le conflit entre la religion et la science. Dira-t-on que c'est là un sujet extérieur, le drame vécu non point par l'auteur, mais par l'homme à qui le livre est dédié, qui fut son maître et son ami, un prêtre que l'Eglise devait rejeter bien qu'il ait gardé sa foi intacte : l'abbé Marcel Hébert, à qui sont consacrées les belles pages d'*In Memoriam?* Mais ce n'est peut-être pas par hasard que l'abbé Hébert fut le seul maître et ami du romancier avant la rencontre de Copeau et de Gide. Ce n'est pas un hasard si le dialogue d'Antoine et de l'abbé Vécard, où la foi et l'athéisme s'affrontent, occupe la fin de *La Mort du Père* — le chapitre XIV en son entier. Et d'où vient, dans *l'Epilogue*, ce besoin d'Antoine de réaffirmer constamment son incrédulité? Nostalgie, tentation de la foi? Je ne le pense pas, encore que le dialogue rapporté par Martin du Gard entre Gide agonisant et lui-même pourrait le faire croire. « C'est à des moments comme ceux que vous traversez, dit-il à Gide, qu'il serait merveilleusement consolant de se croire une âme immortelle. » A quoi Gide répond par un éclat de rire : « Je ne rêve à aucune survie. » Simplement : tout en maintenant son athéisme, et sans qu'aucun doute l'effleure, Martin du Gard ne cesse de considérer comme essentielle la question à laquelle la religion répond essentiellement.

Quelle question? Celle-là même du sens de la vie. Nous ne devons pas vivre sans fonder en raison notre vie : voilà ce que disent avec l'auteur lui-même tous les héros de l'œuvre. Et ce qui fait de cette question bien plus qu'un problème intellectuel : l'interrogation de l'être tout entier, c'est qu'elle est d'abord la question posée par la mort. La mort : la plus tenace, la plus impérieuse évidence de la vie. De *Jean Barois* à la fin des *Thibault*, les scènes d'agonie se succèdent, formant une procession ininterrompue. Lente agonie de Jean Barois, méningite dont Jenny manque mourir, mort à Amsterdam de la maîtresse de Jérôme de Fontanin, hémorragie de l'enfant au chevet de laquelle Antoine rencontre Rachel, agonie épique du père Thibault, qui couvre tout un livre, mort tragique de Jacques, prélude de l'holocauste collectif, agonie d'Antoine, minutieusement vécue et notée dans ses moindres détails...

L'éclair de la mort révèle l'absurde dont toute vie est menacée, puisque la croyance religieuse n'est ici qu'un mensonge consolateur. Cependant, les héros de l'œuvre se sentent liés à la vie par une sorte devoir. Devoir qui se présente aux yeux du père Thibault comme celui du conformisme moral et religieux, devoir inauthentique, puisqu'il repose sur l'hypocrisie, et sa mort lamentable le prouve bien. Mais il est réservé à ses fils de le retrouver sur le plan de l'authenticité. Ils s'accomplissent l'un et l'autre, contradictoirement, mais chacun selon sa vérité. Jacques dans le sacrifice d'une solitude révoltée; Antoine dans celui de sa tâche quotidienne, et dans son désir de prendre en charge l'enfant de son frère, ce petit Jean-Paul dont le nom ferme le livre.

On voit alors qu'il s'agit de deux solutions opposées d'un même problème et qui tiennent compte de la même vérité : l'individu ne peut se sauver qu'en servant autrui. Jacques, qui croit tenir la vérité, se trompe : pour être solitaire, son sacrifice est inutile, et son orgueil d'individu le domine, quand il croit tout sacrifier aux autres. Antoine, qui doute davantage de lui-même, est plus proche de la vérité : il a guéri, il a servi, et il meurt ouvert à l'avenir. Mais — manquée par celui qui la cherche trop, atteinte par celui qui ne la cherche guère — la justification de la vie, pour l'un comme pour l'autre, s'appelle solidarité.

Et il appartient à chacun de nous d'obéir à cette solidarité en faisant simplement son devoir : par exemple en obéissant à une vocation d'écrivain. Cependant, un doute subsiste, que révèlent la mort tragique de Jacques et l'agonie anxieuse d'Antoine. Ce devoir de la solidarité n'a de sens que si l'humanité a un avenir. A l'échelle de notre vie individuelle, il y a certes un bien et un mal. Mais ce bien a-t-il un sens objectif? Si l'humanité n'a pas d'avenir, tout retombe dans l'absurde : notre devoir n'est pas fondé. Autrement dit, Dieu ne peut être vraiment remplacé que par l'Histoire. C'est pourquoi *L'Eté 1914* et *l'Epilogue* contiennent la plus grave question, la seule que l'homme de bien ne puisse pas résoudre par le simple exercice de ses vertus : celle de l'avenir de l'humanité. Jacques, qui a besoin d'un absolu dans l'immédiat, se refuse jusqu'au dernier moment de croire à la guerre, et espère arrêter

le conflit en jetant des tracts pacifistes sur le front. Antoine, qui a la vertu de patience, meurt confiant en l'avenir : celui du petit Jean-Paul et celui d'un monde dont il ne cesse pas d'espérer le progrès, ce progrès dût-il péniblement cheminer pendant des millénaires.

Martin du Gard a tort s'il pense que ses problèmes ont cessé d'être les nôtres. Sa pensée est plus proche de nous que ne le sont les grandes œuvres qui, au début du siècle, ont frayé au roman de nouvelles voies, alors que lui-même s'est contenté d'un art de tradition. Un livre comme *L'Eté 1914* appartient bien à l'époque qui a vu l'œuvre de Malraux, de Saint-Exupéry, de Sartre, de Camus — puisqu'il dit l'effort de l'homme qui, séparé de Dieu, ne peut se sauver qu'en se liant aux autres, dans l'entreprise commune d'une histoire en dehors de laquelle nous ne pouvons rien être, mais qui ne sera rien elle-même si elle n'est pas à l'image des meilleurs d'entre nous.

HUBERT JUIN

# La pierre aveugle

## fragment

L'HISTORIEN

*Et furent décimés au van des vents de toutes terres. N'emportèrent par cales et mers démontées*
*que le chant profond du sang, des os et d'un ciel sans mémoire. Tissèrent*
*dans les cannes à sucre des mémoires de manguiers.*
*Ils essaimèrent sur toutes terres. Le viol porta des fruits de guerre et les puissances décimales des esclavages et du fouet. Jour*
*sans repos pour les enfants d'Afrique!*
*Oh! les mornes qu'ils peuplèrent, habitant les cases délabrées qui furent vaisseaux de haute mer pour les mers du songe.*
*Et vagues de révolte vinrent heurter les berges, les quais de la peau sombre, les dents*
*couteaux de mille souvenances dans les soirs doux du viol et du carcan!*
*Ainsi furent-ils au sablier des temps!*

CELUI QUI DÉDIE

*Ils furent esclaves en terre d'hommes rouges décimés.*
*Ceux-ci avaient jadis la plume merveilleuse du héron*
*et la profonde sagesse de la pluie et des dieux aux écailles de pierre. Il ne restait*
*de leurs ossements*
*qu'un peu de mousse entre des pierres crues,*
*assises superbes, vides, des anciens dieux. Et personne ne parlait à la pluie, n'invoquait le soleil, ne sacrifiait douze colombes devant treize vierges aux seins nus.*
*Et l'homme de prêtrise ne venait plus de son doigt d'or heurter les portes du vieux temple*
*pour convoquer les trois hommes premiers qui vinrent dans le vent comme tempête en trois éclairs au cœur d'oiseaux;*
*pour convoquer les trois hommes seconds qui vinrent par sentiers d'eau aux semelles du fleuve,*
*se nourrissant du reflet des astres et jouant dans des images d'arbres.*
*Et l'homme de prêtrise n'avait plus pouvoir de sacrifices, reposait en mousse entre deux pierres, homme par vent de mort déraciné,*
*dépouillé d'or dans les cités de pierre,*
*et joué par tarots et dés aux supplices du conquérant.*

LE CONQUÉRANT

*Qu'on remplisse les chambres jusqu'aux lignes du sang, jusqu'à cette ligne*
*que fit le sang de ce prince que je nomme Juan, lui donnant nom de mort afin qu'il meure,*
*lui donnant nom de campagnes espagnoles, lui donnant nom d'un humble qui salue le jour par le travail des jours,*
*et la nuit par les bénédictions de l'épouse,*
*mais à son peuple ce nom sera vêtements de bûcher, et torche portée en amorce à la longue flamme*

*qui purifie,*
*qui restitue,*
*qui fait hurler et tordre les membres du prince inca Juan!*
*Juan! dans tes ossements de cendre, vois-tu ces hommes en marche depuis les Andes, longeant la ligne des cordillères et des eaux, comme ceux qui mesurent la terre,*
*ainsi que l'on fait, dit-on, dans les empires de l'empereur de Chine? Les vois-tu, en marche sous ce poids d'or qui les courbe, sous ce poids de rachat comme poids illusoire qui écrase?*
*Ils portent les précieuses pierres, les mensonges livides, à coups de fouets...*
*Mais l'or manque! Je prends la terre! Je tue,*
*je cherche l'or jusqu'aux veines de ton peuple... Non! je traque ma promesse jusqu'aux veines tranchées de ton peuple,*
*et qu'il n'en reste nulle trace,*
*et que l'oiseau ne s'en souvienne,*
*et que l'arbre ne s'avise de murmurer cette promesse que j'ai faite et qui fut fourberie, et qui fut le premier fanion de ma conquête.*
*Par mon épée au pommeau d'or, par les balances que j'ai et qui ne sont pas de jugement ni d'équité,*
*qui sont d'orfèvre et d'usurier, je te convoque, Juan,*
*car il ne me suffit pas que tu meures, chrétien de nouvelle naissance, peuple chrétien de neuve chrétienté qui fut chrétien sur croix de flammes :*
*que périsse ton nom ancien où tout un peuple se retrouve, s'épouse, s'accorde et sans cesse renaît : Atahualpa!*
*Et que ton peuple aussi périsse!*

CELUI QUI CONFIRME

*Ce fut massacre sous les roches tutélaires, et les fleuves souffraient de ne pouvoir prendre bourreaux aux chevilles,*
*saisir les hommes meurtriers, les livrer aux monstres minuscules de leurs berges. Las! las! pour ces hommes en vêtements de fête,*

*qui avaient revêtu les plumes de la Paix, qui venaient en Seigneurs au-devant des Seigneurs venus par eau en caravelles sombres,*
*et qui se courbaient sous la sueur étrangère, hommes d'armes et félons, seigneurs de guerre sans seigneuries.*
*Hélas! sous le dieu soleil aux soleils égaux ils périrent par milliers, plumes précieuses du héron emportées par les ruisseaux du sang,*
*et les autres passaient une main lasse à la naissance des cheveux, aux sources de sueur étrangère, comme un qui moissonne sous l'égal soleil,*
*mais fut moisson de mort et félonie.*
*Ainsi fut fait de cet empire l'empire des déserts.*

LE CONQUÉRANT

*Et que ce peuple disparaisse!*

L'HISTORIEN

*Les vieilles scènes sur feuilles d'or furent bijoux à Séville pour luxures espagnoles!*

CELUI QUI DÉDIE

*Ils furent faits chrétiens!*

CELUI QUI CONFIRME

*De l'arc des terres d'Amérique jusqu'aux sources sacrées des grands fleuves furent bûchers par milliers,*
*oh! bûchers baptismaux où défilèrent noms chrétiens, saints noms de Saints qui furent ternis!*

LE CHŒUR

*Et toi Juan qui dans Cordoue promène tes Espagnes sur les ramblas, écoute dans le vent de mer venu*
*les cris de ce Juan sur croix de braise parmi les palmes lourdes de son peuple, et*

*dans son vêtement de plumes de héron!*
*Tout nom chrétien ici trouve son ombre, terni par ternissure fatale, souillé par souillure de honte!*
*Et toi Pedro qui à Madrid boit le café clair sous l'arbre non tenue!*
*entends les Pedro par milliers qui sont du Nord au Sud des Andes une plaie tracée de feu, de fer et de promesse non tenue!*
*Europe, Europe d'insomnies!*

CELUI QUI DÉDIE

*Europe d'épées au poing!*

CELUI QUI CONFIRME

*Europe de poignards dans l'ombre!*

L'HISTORIEN

*Europe de paroles non tenues!*

LE POÈTE

*Langage! langage qui fut d'inutile présence! Langage qui servit l'acier servile!*
*Qui fût nuisance et mort de signes!*

LE CONQUÉRANT

*Qu'on enchaîne les femmes et qu'elles marchent, traînant poids d'or pour mes coffres et pour mon rire,*
*et pour peine qu'on les jette sur ma couche, les vipères de mon plaisir boiront ce sang jusqu'à plus soif,*
*puis qu'on les tue! Mais d'abord, pour le plaisir des yeux, qu'on les expose nues dans le soleil de leurs arbres,*
*et pour mon goût de musiques rares, qu'elles crient! Je veux être seul à voir et non qu'elles me regardent les regarder de mes yeux monastiques,*

*qu'on leur perce les yeux avec des aiguilles d'or passées au feu,*
*(ces aiguilles sont cadeaux de vassal pour le monarque d'Escorial),*
*et qu'on les brûle toutes, avec la fierté de leurs époux, et qu'on disperse aux vents les cendres de leurs ventres couleur de roches!*
*Je veux être seul sur cette terre qui est d'or et de monstres, de bijoux et de feu! Je veux un règne monotone en ce pays que j'ai fait taire!*

L'HISTORIEN

*Et muet fut ce continent aux entrailles taries...*

CELUI QUI DÉDIE

*L'or fut en coffres de bronze lourd et de clous gigantesques, et par routes de mer aux Grands d'Espagne ramené;*
*puis fut au grand vent de mille filles achetées, de fontaines de vin et de fêtes d'encens dilapidé,*
*puis vint aux banques d'Allemagne nourrir un rêve de grand empire avec la tiare de Pierre et le sceptre de César en effigies sur pièces d'or pour toutes traîtrises et tous commerces d'infamie, et prébendes sans nombre,*
*et mercenaires de nouvelle Rome...*

TOUSSAINT-LOUVERTURE

*Puis, gibier noir arraché à la terre noire, dans nos vêtements de fête et dans nos fêtes de vie pure,*
*nous fûmes saisis aux mains des arbres comme fascines dans l'orage et emportés.*
*Dè ce désert sur notre peau fouets et fouets dessinèrent le cadastre futur...*

LE CONQUÉRANT

*Qu'on les mène par mer et océans. Qu'on les arrache à la luxure. Qu'on leur montre le bien!*

*Qu'aux paroles de leurs ancêtres ceux-ci soient arrachés!*
*Ils sont noirs tant le crime est en eux.*
*Chemins de mer sont chemins de vertu.*
*Qu'ils peinent — mais pour leur âme. Et que les puissances de la canne à sucre viennent au secours de mes coffres qui béent,*
*déjà vides, avides, et gouffres que le sang nourrit et que la mort aime.*
*Oh! qui dira ce lit de noces où la mort fut ma proie consentante et triste? Et nos enlacements ont peuplé les nuits du Nouveau Monde.*

VOIX LOINTAINES

*Nègres!*
*Nègres paresseux!*
*Nègres voleurs!*
*Nègres faussaires!*
*Nègres bêtes!*
*Nègres nègres!*
*Nègres de trait!*

L'ESCLAVE

*J'ai suivi la route de ma bien-aimée, une route de mer violente et de tempêtes, cernée de mort vive,*
*moi, dépouillé de mes fêtes d'arbres,*
*dans le grand désert de la dépossession.*
*Oh! dans le grand désert de la dépossession il fallut peupler ce désert (non de sable mais d'ossements en cendre).*
*Et non même libre de l'épouse, mais voué aux caprices du maître comme étalon dont on pèse les bourses, et qu'on choisit en race de travail,*
*ou en race de luxe si le fruit est femelle*
*et pour les plaisirs acides de la couche des maîtres!*
*Pas libre d'épousée ni de mariage en pauvres fastes de baiser! Pas de baiser permis hors cette case où vient le vent*
*avec odeur de mer pourrie et de cannes dans la nuit que vent de mer convoque!*

*Mais libre,*
*oh! souverainement libre dans l'embrassement chaste, dans la noce servile, de ce ventre venu non par choix mais par loi fausse*
*et langage de maître : tel l'article au jugement que dicte au juge de justice le juge de commerce —*
*oui libre, oh!*
*d'épouser en ce ventre imposé en labour au soc du sexe en ces nuits de cannes*
*toute l'Afrique revenue dans la houle des corps (houle, comme traversée des mers...),*
*les yeux fermés,*
*les yeux scellés,*
*les yeux captifs d'intérieures souvenances...*

CELUI QUI DÉDIE

*En ce racinement de corps noués fut race prolongée et offerte aux coups.*
*Les hommes allaient, marchant, et de couteaux vêtus pour le sacre végétal de la canne.*
*Et le chant venu des mers,*
*oh! mouettes et alcyons le remportaient sur ces routes de mers...*

CELUI QUI CONFIRME

*... semées de cris et de corps entre deux eaux qui furent longtemps souvenance de l'exil. Noyés,*
*corps jetés des bas-bords des caravelles impatientes (comme chevaux de mer qui piaffaient),*
*ils sont au fond des eaux le témoignage insigne de l'Europe,*
*oh! ce continent comme Rome qui fit des routes d'ossements, perçant la terre en une vrille de souffrances,*
*comme brousse que l'on fend.*
*Mais furent graines au cœur des vagues, bien semées, et graines vives qui furent muettes*
*dans ce cri d'un bord à l'autre de l'homme qui se consacre cri céleste.*
*Ils furent anges de révolte.*

LE CHŒUR

*Anges sales, de boue cernés!*
*Anges d'obédience alourdis!*

TOUSSAINT-LOUVERTURE

*Ils furent hommes dans la jungle des amarres et du fouet,*
*de la faim et de la soif!*

L'HISTORIEN

*Hommes*

CELUI QUI DÉDIE

*de supplices et d'ensemencements!*

CELUI QUI CONFIRME

*Hommes d'enracinement!*

TOUSSAINT-LOUVERTURE

*Hommes tous ensemble dans des mains de souffrance en un seul tronc uni. Et de ce tronc,*
*je fus le fruit, et promesse que l'on tranche!*

LE CHŒUR

*Et les grands sables reculèrent. Le crépuscule des cannes se mit à luire sur les îles.*
*Au cœur de braises vint Haiti, navire armé de couleurs claires,*
*tout faste en enseigne, et pour hommes de mer Capitole des îles.*
*Et larguée d'ancres, l'île fut, toute nue dans les luisances du sexe des eaux, en mille robes répandues sous son cortège*
*de sucre et de café...*

*Et comme Livre que l'homme lit au pied des îles vint s'inscrire le régistre des noms :*
*Louverture avec le sang (qui fut à son poumon comme un rubis dans la rosée,*
*cette promesse d'aube),*
*Leclerc dans sa fièvre avec le sang (et ses doigts jouent avec le sang comme bagues que l'on jette et retrouve),*
*et Louverture encore à la nappe de sang sur la nappe de neige comme repas de liberté*
*(holocauste de liberté, pour tant de morts sous tant de ciel),*
*pour saluer la délivrance des îles dans les manteaux de sa verdure...*
*Oh! les grands sables reculèrent!*
*Et Louverture encore : homme nommé Toussaint qui fut promesse que l'on tranche*
*et qui renaît!*

STANISLAS FUMET

# Le peigne et le raisin

## *fragments*

1

*A Jean-Claude Paille*

Ici la herse entre dans la tête, laboure les matières de l'esprit. Elle passe et repasse :

— *repasse* tes leçons, garçon, *passe* des examens. C'est l'étude.

Jadis

les pensées naissaient du cœur,

les mauvaises et les bonnes. Aujourd'hui on les prend en dehors de soi, hostiles, contractées, inhumaines, arrachées au forceps à des têtes savantes, hypertrophiées; oh! les vilains bébés nés d'une accumulation de papiers souillés, compressés, humides, comme on croyait avant Pasteur qu'éclosent spontanément, sans parents, d'un tas de vieux chiffons, les sales bêtes de la nature. Et la herse passe et repasse; le front ennuyé, occupé, ayant du mal à digérer, sent les dents de ce peigne cruel qui labourent le pauvre crâne soumis à l'engrais pour qu'il produise en abondance, le temps venu ou même avant, de ce foin de mémoire ou de ces rutabagas insipides appelés à remplacer le pain de froment et la joue des céréales dorées.

A la ville, où les dents des machines qui mastiquent, qui triturent à longueur d'année l'aliment des fabrications apporté par les trains, le végétal, le minéral, les réduisant en jus, le métal lui-même devient fil et filet d'eau, et la couseuse retient à la maison un fil par les dents, et, crac! elle le casse d'un petit coup sec pour le désolidariser de la bobine. — Sous le plafond des manufactures, les grandes bobines tournent, avec une monotonie saccadée. — Les aiguilles réglées de ces herbivores, qui sont des doigts de fées féroces, mettent plus d'ordre dans les travaux qu'elles accomplissent pour les filatures, accroissant l'étendue du tissu qui s'historie progressivement de toutes sortes de motifs coloriés, de figures se répétant inlassablement sous nos yeux,

que la herse n'en mettra jamais dans la tête du bachelier.

Qu'il suive le mouvement de l'araignée dans sa toile, il verra. Il verra que c'est de sa propre bouche qu'elle tire le fil de l'idée, et non qu'elle l'emprunte aux excrétions d'autrui. Mais le garçon ne pense pas. Il étudie. Il se laisse peigner la matière cérébrale. Il n'a pas la vocation créatrice de l'araignée. Il se contentera de ce tissu de manufacture qu'on lui confectionne à la place d'une âme subjective. Il ne pensera jamais, les écoles pensent pour lui; il achètera des règles à bout d'argent, des peignes fantaisie pour l'esprit. Il accédera aux écoles supérieures où la pensée est si vaste qu'on s'y perd fatalement : un désert organisé, un ossuaire sans commencement ni fin, un garde-meubles surveillé par les derniers professeurs chargés de balayer au delà des étoiles ce Dieu inconnu et certainement inconnaissable, et peut-être inexistant, mais en tout cas intolérable, ce *Deus ignotus* de vos naïfs et de vos fous qui pensaient que la musique est fille du silence et tiraient de leur cœur ces créatures disposées à prendre vie tout de suite au contact des choses qu'elles regardaient avec admiration :

— Vous étiez là avant nous! Ainsi depuis une éternité vous nous attendiez. Et vous êtes réelles, nous pouvons vous

toucher comme des amies ou, si vous nous piquez, rosiers,
vous nous pincez, homards,
nous écorchez, silex,
brûlez, tisons, aïe! comme des ennemies. Vous étiez là avant nous, vous n'aviez donc pas besoin de nous pour vous situer dans l'être, et pour être telles que vous êtes, sujets, — absolument ce que vous êtes, objets, — cette façon universelle et perpétuelle, variée à l'infini, de ne pas être Dieu!

« Mais Dieu,
voilà aussi que nous l'appréhendons : ce rapport incontestable de toutes choses entre elles qui rend la nature intelligible en est le signe déchiffrable à l'œil nu. Tout est marqué au creux de son sceau, présence d'une absence. Il est la limite qui règne sur les mondes, car tout est limité, commencé, fini, sauf ce qui limite, ouvre, ferme, rationne, et qu'est-ce qui pourrait être limité, commencé, fini, sans une Limitation, une Principiation et une Finalité? Or, si nous n'embrassons de l'espace qu'un fragment, c'est que ce Dieu, connaissable par la multiplicité de tout ce qui, n'étant pas lui, ne saurait être tout mais les fruits d'une fécondité vertigineuse, doit être incompréhensible. »

Quand les pensées venaient du cœur,
les bonnes et les mauvaises, celles qui honorent l'être et celles qui le souillent, j'avais un cri en moi, plus silencieux que la virtuelle musique des sphères et plus incoercible que le jet de sang d'une blessure profonde : « *Abba,* Père! » C'était moi qui étais mon cri. Mon sang n'est pas celui d'un autre, si ce n'est que je l'ai reçu au moins de deux personnes. Et je conviens que je ne savais rien, mais les choses, ces nombres en action et durée, ces appels qui me rappelaient mon cri, mon sang, mon être, des plus petites aux plus grandes, me lançaient un certain : bonjour! un certain clin d'œil, un certain : chiche! un certain : gare à toi! sur lesquels on ne pouvait pas se méprendre. Les choses étaient des enfants qui voulaient jouer avec moi, qui, bonnes ou mauvaises, me révélaien la coloration de mes pensées, leur

forme, leur inquiétude, leur pudeur, leur insolence. Nous étions de la même famille, nous avions du goût pour les mêmes plaisirs, les mêmes rêveries, nous avions les mêmes besoins, ça se sentait, le même comportement jusque dans le crime. Nos pensées se trouvaient immédiatement en famille avec les choses qui les regardaient comme les regardent nos pensées — de face ou de travers. Et les choses étaient mystérieuses, secrètes, inexpliquées, instinctives, inachevées, intentionnelles comme toute cette vie qui est en nous. Elles frappaient à la porte de notre âme, avec un nom particulier, et c'est en fermant les yeux que nous les introduisions, avec ce nom, dans un domaine où préside le plus pur silence et où nous soumettions leur figure à ces facultés abstractives qui ont été mises en nous et grâce auxquelles nous pouvions répondre de l'univers sur lequel nous nous ouvrons. Répondre de l'univers, c'était répondre aux choses qui nous interrogeaient :

*— Vous représentez ceci : vous êtes alliables avec telles autres pour continuer mécaniquement la création; vous nous êtes interdites sous telle forme pour telle cause, jamais inconsidérément. Vous êtes, comme nous, la nature, oui, mais nous avons pour fonction de vous inviter à des compositions nouvelles, inédites; on est architecte de notre côté.*

Seulement il fallait, après l'opération de l'esprit, ramener au cœur ces pensées qui en naissaient, les y réchauffer, car elles pouvaient prendre froid en haut et cristalliser sur des pointes de concepts, ce qui les maintient justes mais les rend stériles. Il fallait conserver à nos pensées un degré de chaleur animale où Dieu, qui n'aime rien tant que l'humilité de son image, se trouvât assez profond pour y puiser une chair.

On ne connaissait pas Dieu aisément, bien sûr, mais on le reconnaissait dans ses œuvres, à titre d'Absence, et le cœur était inquiet jusqu'à ce que l'âme rencontrât son Bien-aimé. C'est toute une histoire irremplaçable. On ne

pensait pas pour rien, mais pour se mettre en accord avec le tout, pour relier l'invisible au visible et éprouver la joie de ce rapport qui fait le mystère de l'équilibre. Pas de balance, pas de fléau. Un pivot au plus intime de l'âme, cela suffit, et l'être, quel qu'il soit, se pèse,

se pense

Et se mesure

à la mesure de ce qu'il emplit, toutes les mesures étant solidaires et les formes concertantes.

Tout

sonne ensemble

parce que

Dieu

est

Dieu,

qu'il n'existe pas d'autre absurdité que celle-là et que ton commencement et ta fin, le commencement et la fin de toi, de moi et des autres, de tout ce qui est perçu et de ce que ne perçoit pas l'œil créé, c'est que

Dieu

est

Dieu :

*Ego sum Alpha et Omega, Principium et Finis.*

Autrefois,

quand les pensées venaient du cœur,

l'intelligence

se savait faite pour contempler, comme la main pour prendre.

Ne pense pas, petit, ne te donne pas ce bien, si tu veux être intelligent. C'est la herse de fer qu'il te faut, la mise en ordre de tout ce néant épars. On te meublera l'esprit. Des meubles *modern style* et de la belle voiture, loués au garde-meubles immense que le Progrès de l'Histoire a ouvert, là-bas, partout, à la place de Dieu.

— Oh! mais, monsieur, mon fils est *très fort!*

## 2

*A Ablette Paille*

— Pour ce qui est de ma fille, elle ne répand plus de lumière, docteur. C'est une lampe qui n'a plus d'huile. Pourquoi? Devra-t-elle rester à la porte, comme la chose extérieure à l'âme quand la pensée, au dedans, manque pour la recevoir?

— Comment la recevrions-nous? elle n'avertit plus les sens. Comment, au nom de l'intelligence, la reconnaîtrais-je! Si elle ne produit plus de clarté, autant la mettre sous le boisseau. Si elle ne respire pas le feu, quel cœur réchauffera..., quel creuset de nos pensées à venir éclairera-
t-elle?

Quand deux âmes se rencontraient, cela faisait lumière en haut. Peu de temps, vous savez, une seconde, l'instant d'un déclic. La lumière surprise,
Diane au bain.

Mais l'aile retombe vite, car nos cœurs sont impurs et les yeux se lèvent trop tard pour distinguer la déité. Alors c'est sur la hanche de Léda que l'aile du grand oiseau s'est repliée : vous vous rappelez ce Léonard? Nous serons privés de Diane sur la terre. Nous n'y avons plus droit. Les virginités sont détruites dans l'œuf, les vierges ne languissent plus à attendre l'époux, et le cri divin de Celui-ci dans les ténèbres les émouvrait-il seulement? La conscience a cessé de brûler, l'huile ne demeure pas dans un vase qui fuit et l'époux a beau crier
et les Anges autour de sa présence s'agiter,
le cœur n'est plus cette cloche dans la poitrine qui battait à si grands coups en de moins solennelles circonstances

et nous rendait le sentiment divinisé de cet être qui est en nous

allant à l'Etre,

de ce sang qui est nôtre se précipitant au Père, faisant ce moi répondre Toi au Bien-aimé. Et la nuit, en une seconde, s'embrasait.

Qu'a-t-on fait du péché, qui nourrissait le feu? L'orgueil en le supprimant a stérilisé la vie. Les bouches n'ont plus de sel et les cheveux ont perdu leur parfum élastique et ce goût de pain chaud. Le corps de la femme sera transformé en statue de coloquintes, ses appâts ont secoué leurs papillons, les fleurs s'en sont envolées; les moules de la beauté se sont détachés d'elle pour tomber parmi les détritus, rejoignant les boucliers cassés, les armures de dentelles vieillies, les traditions qui se suspendaient à la permanence de toute la force de leurs crocs.

Le râteau rouillé s'est pris dans les cheveux sauvages. L'ordre aujourd'hui est sans objet. Il n'a que de lui-même à s'occuper. Ces broussailles, ces racines plantées trop près de la terre, ces signaux compliqués expulsés du tuf, quand on veut qu'il n'y ait plus de profondeur au monde, que Dieu ne puisse pas récupérer cette humilité virginale où il lui était loisible de s'enraciner homme, enfin dans un temps où l'âme humaine est évacuée, l'ordre peut rester où il est,

fixe comme la croix,

il n'y a plus lieu de débrouiller ces lianes enchevêtrées et de leur donner un sens. Quand il n'y a plus de péché, il n'y a plus de remède, il n'y a plus de rémission; quand Dieu n'est plus Dieu, il n'y a plus de valeurs, il n'y a plus de rapport entre deux tons,

deux formes,
deux accords,
deux êtres,

tout est indistinctement bon à jeter au feu de la Géhenne, avec le sarment de la vigne dissocié du cep, qui est du bois mort de l'année et qui n'est plus propre à rien.

C'est le péché jadis qui attisait le feu. C'était un bois à notre ressemblance, qui crachait de la fumée et des langues de dragon. Il y avait un rapport entre le feu et nous; le feu éclairait nos visages, il révélait le désordre de nos sentiments; des bêtes affreuses passaient sur nos faces comme les figures d'une lanterne magique, et, s'il y apparaissait des vices à sa lueur, c'étaient ostensiblement des vertus tordues sur elles-mêmes, semblables aux vrilles de la vigne. (Sur la joue tu avais cette mèche couleur de raisin qui faisait une tache d'ombre que tu effaçais du doigt.) Le rameau des vignes est plus tordu que le roseau où les enfants taillent des sifflets. Il est loin d'être un jet pur comme le blé. Mais ce qui était attachant dans le sarment, ne pousse pas sur des lignes droites, dans une forme simple, et ce ne sera pas dans la pratique un fruit de tout repos. Mais Dieu en a convoité la substance aussi bien que celle du froment. Par nature il n'aime que la virginité, mais pour souffrir il a besoin de ce qui est tordu et qui comporte le caractère de la difficulté, avec ses angles et ses boucles. Les chemins raboteux deviendront droits et les tortueux, comme des bossus, seront redressés. Il ne s'est pas comparé au blé. Mais il nous a dit que c'était lui qui était la Vigne et que,

nous,

on était les sarments, — que, si les sarments se séparent du cep, il leur arrivera de se dessécher et de se vouer aux flammes de l'enfer. Le désordre commence avec le dessèchement.

La croix dans un coin de cimetière est abandonnée aux épines qui cherchent, à défaut de notre cœur, une tête absente à couronner.

KAZOUKO YANAGISAWA

# Poèmes

### LES NUAGES

*Les nuages pleuvent avec*
*Un tintement argenté.*
*Sous leurs lourdeurs égrenées*
*Qui surplombent l'univers,*
*Ma joie oppressée se perd*
*Et l'amour mélancolique*
*Se débat et y suffoque.*

*Nuage affligeant*
*Flottant en mélodie*
*Qui transmet tentation*
*A l'âme sans génie.*
*Alors laissant toute passion,*
*Larmes et souvenirs*
*Elle déserte l'espace*
*Et s'en va je ne sais où...*

*Le cœur, une fleur dans son creux,*
*S'envole en un battement*
*Dans le grand ciel, caressant*
*Sa joue bleue.*

*Tout au loin des très vieux âges*
*Le mystère, alors glacier,*
*S'accrochait dans l'espace*
*Dont le pied est un nuage.*

*Tentation est ce mystère*
*Où la fraîche haleine caresse*
*La belle chair encor tiédeur*
*De cette âme sacrilège.*
*Elle se dissout bientôt*
*Dans la lumière intégrale*
*Et disperse les nuages*
*Qui sautent comme des balles de*
*Revolvers. Les nuages pleuvent encor*
*Avec un tintement argenté.*

PAYSAGE D'UNE MONTRE

*A la mémoire de mon Père*

*La ciselure du temps*
*qui surveillait ton sommeil*
*de chaque nuit*
*maintenant*
*n'offre en vain*
*que des palpitations*
*sans but*

*cependant*
*une douce tiédeur*
*traîne invisible*
*et semble caresser l'air flottant*
*mais ce ne sont que les doigts de ma pensée*
*[qui se penchent un peu...*

*sur le miroir courbe*
*qui brille sans expression*
*oh l'empreinte de ton doigt...*
*empreinte transparente*
*qui paraît se soulever se mouvoir...*
*mais hélas le temps a répandu*
*un parfum cruel et sans odeur*

*et du profond de*
*ton empreinte pulvérisée*
*surgissent*
*la gloire et la solitude*

*de l'Océan déjà aboli*
*puis confient dans un coquillage*
*tous les gestes toutes les chaleurs*
*des temps présents passés et futurs pour toujours.*

NICOLE VEDRÈS

# L'exécuteur

*fin**

Il avait rendez-vous en effet, sans pourtant l'avoir décidé jusqu'alors, avec le bêcheur de racines. Il ne pouvait demeurer là et souhaitait retrouver non pas un confident, moins encore un ami, mais une ombre — afin de n'être pas aussi seul que la veille, devant la grève et le phare, ou maintenant entre les chantiers et la boutique. Il laissa de nouveau s'écouler tout le jour, allant, par les rues vieilles et neuves, l'esprit et le cœur vacants, ne cherchant rien mais trouvant çà et là des silhouettes, des devantures, des reliefs, et ces brusques trouées sur les champs, le néant et la mer, qui souvent revenaient dans les récits de Paimpol. Sans parler à quiconque, il se persuada que bien des gens ici se souvenaient du mort, amis, camarades des temps secrets, demeurant là, à portée de voix, émus encore, fidèles sûrement. Actifs, souriants, inconnus, ils passaient... et lui qui croyait d'abord n'avoir pas progressé dans sa tâche la sentait désormais voisine, accessible — une île à laquelle il allait aborder, se glissant entre écueils, tourbillons, mortes eaux.

Il trouva son homme à la place attendue, silencieux, hardi, les deux mains serrées sur le manche de son outil,

* Voir le *Mercure* du 1er août; rappelons que ce texte forme la première partie d'un roman à paraître ce mois-ci aux Editions Gallimard.

le pied posé sur la lame, aussi droit que l'autre était courbé. Il creusait à même la nuit car la terre était à cette heure invisible et plus encore les débris végétaux que la bêche de temps en temps exhumait. On eût pu croire, tant il parut trouver la chose naturelle, qu'il était accoutumé à recevoir chaque soir quelque visite. Des baraques avoisinantes venaient les mêmes rumeurs que la veille, les mêmes faibles lumières, la même odeur aussi. Dans un instant peut-être entendrait-on quelqu'un crier : « Victor, Victor... » quelqu'un qui n'était ni Paimpol ni aucun des morts ou des vivants connus, quelqu'un qui appelait un enfant... Le vent parut un moment vouloir se lever, gonfler le ciel, annoncer le tonnerre, puis se ravisa. Seules frémirent tout à ras les herbes, les broussailles, les racines blessées par l'outil du bêcheur. Cette fois encore, c'était le moment de parler, en cherchant des mots sans relief, des inflexions monotones. Qui garantissait après tout le bon vouloir de cet homme et son silence, dans la suite?

— J'ai retrouvé l'emplacement de la maison. Et même quelqu'un qui a gardé des meubles. Et on m'a certifié que la femme était morte, l'enfant aussi — comme vous l'aviez dit.

L'autre écoutait, sans cesser de labourer, par places, les ténèbres.

— Ce que je veux savoir maintenant c'est le nom de ceux qui ont travaillé avec... Dupin, de ceux même qui ont disparu mais dont les familles demeurent.

L'homme s'arrêta un moment, on ne voyait pas son visage, mais cette immobilité signifiait une question, bientôt aussi précise que si elle avait été posée à haute voix : pourquoi?

Comment lui dire : parce que je ne veux pas, malgré tout, décider seul. Parce que nous devrions être plusieurs à désirer cet acte. Sinon rien ne dispersera les fantômes...

L'autre écoutait toujours, bien qu'il n'y eût rien à entendre que le vent. Et son silence était tantôt interrogation, tantôt lassitude — haine aussi peut-être. Haine de tout ce qui naguère était advenu, détruisant la ville, faisant éclore ces baraques immondes, ces chantiers bruyants, et

ne laissant de la vie qu'un semblant. Peut-être était-il le seul à célébrer comme il fallait le culte de l'absence, — en attaquant ainsi les profondeurs, pour rien.

— Si ce sont les anciens amis que vous désirez voir, dit-il enfin, ce ne sera pas difficile. Rappelez-vous seulement que le temps a passé. Ce n'est pas qu'ils aient oublié, mais... Vous me l'avez dit, vous arrivez de loin et vous ne savez pas comment les choses se sont faites par ici. Vous aurez du mal à comprendre...

— Je ne comprendrai pas, mais il faut que je les rencontre, une fois. Et qu'ils me certifient...

— Je vais vous dire un ou deux noms. Des gens que vous trouverez facilement. Vous n'aurez même pas besoin de tout leur expliquer d'abord. Ils vous donneront sans doute à leur tour d'autres noms si vous voulez... Le chef pourtant, vous ne le verrez pas.

De nouveau, il cessa de parler. Puis, après quelques coups encore de cette sonde qu'il jetait inlassablement dans une terre obscure et sans doute stérile, il prononça deux noms, indiqua deux adresses et dit adieu.

L'heure n'était pas très avancée; passées les portes de la ville on retrouvait la lumière des quartiers neufs, les bruits d'un peuple livré à l'allégresse des repas, des loisirs, de l'amour peut-être. Les deux hommes dont le bêcheur avait donné l'adresse demeuraient dans la plus grande rue, et tout près l'un de l'autre. Tous deux en effet tenaient boutique — ce qui donnait un sens aussi aux paroles de l'homme « vous pourrez les voir sans qu'il soit nécessaire de tout expliquer d'abord ». Sous prétexte en effet d'un achat on pouvait entrer, puis lier connaissance... Il dit en quelques mots à l'un, et puis à l'autre ce qui l'amenait ici. Ces deux hommes, d'ailleurs, étaient restés amis. On tint conseil et il apparut bientôt qu'il ne serait pas malaisé de réunir, à l'occasion du passage du visiteur, les anciens compagnons — ceux du moins qui étaient encore là.

On avait toujours manqué de détails sur la façon dont Paimpol était mort. Mais comme il ne lui restait pas de famille, nul ne s'était soucié de faire, vraiment, des recher-

ches. On s'était assuré, seulement, qu'il était au nombre des disparus. Son nom d'ailleurs figurait sur un monument de la ville... Après l'avoir remercié d'être venu, et de si loin, les deux hommes promirent de réunir, pour le soir même, tous ceux des camarades qui vivaient dans le voisinage et aimeraient entendre ces tardives nouvelles.

Il prit une heure encore pour se promener dans la ville, passa devant la boutique enfin close. Les lourds vantaux de bois très sombre, jadis vert, s'ornaient de deux placards, mal fixés, et où l'on pouvait lire qu'il était interdit de faire stationner les voitures là-devant. Les heures d'ouverture étaient également inscrites — inexactes d'ailleurs. En regardant de plus près on voyait aussi ces traces dont avait parlé le bêcheur. Des lettres majuscules faites à la peinture rouge, puis grattées au couteau. Mots d'insulte devenus illisibles, ce qui épargnait les frais d'un véritable nettoyage. Comme l'avait remarqué le bêcheur d'autres avaient payé, pour bien moins, quelquefois de leur vie. L'artisan, après une courte absence, n'avait eu qu'à racler, en prenant garde de ne point trop appuyer, car les lattes fendues pourrissaient par endroits.

En reculant un peu, on distinguait à hauteur d'étage une sorte d'auvent qui longeait la façade et protégeait la devanture. Il était sale comme le reste, maculé par les déjections d'oiseaux qui, nichant dans les parages, venaient se poser là un moment et que le bruit — de père en fils — chassait tout aussitôt. Plus haut enfin une chiche lumière derrière des vitres sales aussi. L'homme devait être à table... Et soudain, au mépris de tout ce qu'il avait préparé, au risque de faire attendre les compagnons maintenant réunis, il pénétra sous la voûte, monta un étage, frappa. L'artisan vint ouvrir, ne sachant d'abord qui venait. Le regard éteint, le sourire goguenard, le sourcil curieux comme à l'ordinaire. En reconnaissant le visiteur il eut comme un sursaut, — à moins que l'ombre seule causât cette impression — puis ses traits se recomposèrent dans l'affabilité :

— On ne vous espérait pas ce soir...

Il avait parlé haut, et sans doute à dessein pour que

d'autres — sa femme, ses enfants s'il en avait, ses aides s'ils soupaient à sa table, fussent avertis de la visite. Il n'ôtait pas, même pour les repas, la blouse dont à présent on pouvait sentir l'odeur. Elle ne surprenait pas; c'était celle de cette couleur et de cette consistance. Un tissu crasseux et raide qui, n'ayant apparemment jamais été lavé, gardait encore l'apprêt du neuf après des mois ou des années d'usage. Toute la demeure était imprégnée de cette senteur fétide, un peu métallique, à travers laquelle se laissait pourtant distinguer le fumet du repas. La femme était à table. Son visage n'exprimait qu'une grande bêtise. Masse de chair qui vaquait depuis toujours ici entre le fourneau, la table et le lit, comptant les coups que l'on frappait en bas et l'argent qui rentrait... Paimpol n'avait jamais mentionné son existence. D'ailleurs elle n'existait pas vraiment. Et c'était mieux ainsi. Elle avait été avertie pourtant d'une éventuelle visite car lorsque son époux lui dit : « C'est Monsieur qui est venu ce matin, je t'ai dit, il a connu Dupin », elle alla au buffet et sortit une assiette.

— Non, non merci... je passais et...

Il s'arrêta. Ce ne fut pas son souffle pourtant mais tout ensemble son regard et son sang qui se glacèrent. Il venait de voir les meubles. Les meubles de Paimpol. Et cette fois encore les objets que le mourant avait si mal décrits apparaissaient dans leur couleur, leur dessin, et du fond de leur exil criaient « nous sommes là ». Paimpol les avait achetés au moment de son mariage. Les ferrures brillaient, nombreuses et sans grâce, et le tissu qui recouvrait les sièges s'ornait de fleurs d'une grosseur maladive. Mais qu'ils fussent là, si neufs encore, si fidèles à l'image qu'en gardait le disparu, qu'ils fussent là, volés... alors que tout le reste était mort ou détruit... Le phare, les ruines même n'étaient plus rien auprès de ces objets inoubliés, figés dans leur laideur. Tout bougeait à présent, visible et invisible. Paimpol sur son lit de planches, d'autres, quantité d'autres morts... Le jeune paysan, Dave... Sur un mot ils allaient d'un même élan se lever, crier, agir et faire agir, follement, furieusement. L'artisan sans rien remarquer marmonnait des paroles aimables : « Prenez place... »

Il prit place, dans l'un des fauteuils fleuris. Pour un peu il se fût attendu à voir paraître dans la glace fendue de l'armoire, — elle seule avait un peu souffert au cours du bombardement ou du transfert — le visage de Paimpol ou celui, inconnu, de l'enfant et de la femme qu'on avait trouvés, l'un mort et l'autre respirant encore, entre ces grosses fleurs et ces ferrures hideuses... Pourquoi attendre, avoir attendu, que faire dans l'instant?... Qui lui dirait la part qu'avait dans le forfait l'énorme femme, et cet aide à la bouche mince, doigts écartés sur le pain noir? Etaient-ils complices? Ils se taisaient et semblaient d'un commun accord éviter de regarder justement les meubles... Cette nuit ils dormiraient mal. Il les laissa un long moment ainsi, puis il dit qu'ayant vu d'en bas la lumière il était monté dans le seul dessein de dire bonsoir, que le temps lui manquait pour demeurer. Il avait des gens à voir en ville. Ce qui sembla faire plaisir à la femme, soucieuse sans doute d'épargner un couvert, mais alerta le traître qui comprenait plus vite. L'aide aussi parut intrigué.

— Mais je reviendrai... demain peut-être. Demain, sûrement...

Le visage de l'artisan se couvrit d'une plaque d'ombre, les yeux, derrière les verres poussiéreux, cherchèrent malgré eux les sièges, l'armoire, et se fermèrent brusquement.

▶

Réunis dans l'un des magasins dont le rideau de fer avait été baissé, les anciens compagnons n'étaient pas très nombreux. On fit des excuses. Le temps avait manqué. On n'avait pu prévenir que ceux du voisinage... Quelques-uns étaient gras, — peut-être ressemblaient-ils à Paimpol tel qu'il était en temps de paix — et souriaient, malgré le tour solennel que devait prendre tôt ou tard la rencontre... Il parla sans hésitation, sans nulle gêne, répétant tout d'abord ce qu'il avait dit au bêcheur, qu'il s'était trouvé retenu en Angleterre, puis en Afrique... Qu'il avait tou-

jours pensé qu'on avait, par ici, fait justice. Qu'il s'était étonné, la veille, d'apprendre que le voisin vivait tranquille. Puis dit ce qu'au début il avait volontairement passé sous silence : les derniers moments de Paimpol, la promesse... Il s'assura une dernière fois que nul ici n'ignorait ce qui s'était passé, ni qui en était responsable. Puis il leur donna la parole. Le premier, approuvé sembla-t-il par tous ceux qui l'avaient désigné pour répondre, murmura qu'on n'avait pas la preuve...

— Je l'apporte. Puisque Paimpol a su, quelques jours après son arrestation, qui l'avait dénoncé. Les Allemands le lui ont dit... D'autres devaient le savoir. Si vous aviez bien cherché...

Les hommes perdaient l'un après l'autre contenance, mais non pas de la même façon. Les uns, dès qu'ils avaient entendu le récit de la mort de Paimpol, avaient baissé les yeux, d'autres au contraire braquaient le regard sur l'invisible nuit, ou bien s'attachaient aux détails du réel, observaient le nouveau venu avec une attention trop grande, tandis que les plus raisonnables en contemplant leurs propres mains avouaient leur gêne autant que leur désir que tout ceci prît vite fin. L'un d'eux, après quelque hésitation, osa dire la vérité : l'artisan avait, en temps de guerre et même avant, appartenu à la police. La paix venue il avait pu, après fort peu de temps, y reprendre du service. Qui l'avait protégé, de quel prix avait-il payé son impunité? On n'avait jamais su, rien pu faire... On avait essayé. Oui, à plusieurs reprises on avait essayé...

— Qui?

— Plusieurs d'entre nous, moi-même et... celui qui était notre chef.

Tous alors baissèrent la tête, comme honteux ou trop émus. Le silence était tel qu'on n'osait plus rien leur demander, pourtant il eût été tentant de les choquer, de les effrayer, tous, boutiquiers, pêcheurs, fermiers et le plus réfléchi, l'orateur, que tout désignait comme un maître d'école. Le visage d'enterrement qu'ils avaient, trop tard... On n'était pas venu pourtant leur annoncer que Paimpol était mort, on était venu leur dire qu'on l'avait

vu mourir... et que ses plaintes exprimaient, d'avance, le désespoir d'un soir comme celui-ci où vieillis, gras et confus, les frères baisseraient la tête en regardant leurs mains.

Que restait-il maintenant? Des regrets à ajouter à d'autres regrets. Il eût mieux valu tuer l'homme tout à l'heure, devant son souper fumant, le voir trébucher sur les meubles volés, et s'enfuir, ou bien être donné par la femme et par l'aide, qui devaient savoir comment joindre très vite la police.

— Il faudra donc que j'agisse seul.

Celui qui tout à l'heure avait parlé déjà murmura d'une voix très lasse, où s'entendait une tendresse désolée :

— Il est trop tard... Vous arrivez de loin. Mais il vous faut comprendre... Personne ne peut plus rien maintenant.

— Alors pourquoi avez-vous attendu, pourquoi?

Oui, c'étaient bien déjà les monstres, non lui-même, dont la voix s'élevait. Ils se mouvaient, se poussaient, cherchant à traverser l'épaisse couche de temps, pour affleurer en ce jour d'impuissance et de pathétique dégoût... Les hommes se regardaient les uns les autres, le souffle leur manquait. Qui sait, Paimpol lui-même s'il avait survécu se fût conduit comme eux. Peut-être n'y avait-il sur terre que quelques damnés pour vouloir que le malheur eût un jour une fin qui ne fût pas l'oubli.

— Vous dites que vous aviez un chef, et qu'il a essayé. Qu'est-ce donc qui l'a empêché de poursuivre. La peur aussi?

Ils avaient retrouvé leur souffle sans doute car ils eurent un soupir, et se regardèrent entre eux. On eût dit que le souvenir de cet homme-là les émouvait bien plus que celui de Paimpol.

— Il vit encore?

— Il vit, murmura le maître d'école. Mais...

Oublieux lui aussi, sans pitié pour le passé, les meubles volés, la maison disparue...

— Il demeure... dans la région. Mais nous ne l'avons plus revu depuis... Il ne reçoit personne...

— Vous avez essayé, vraiment?

— Au début...

Au début, certes. Quand le sang était encore chaud, les inscriptions lisibles sur la porte du délateur, et les ruines sans herbe...

— S'il avait pu nous recevoir, nous parler... Nous aurions, comme avant, fait ce qu'il aurait dit...

Ils avaient attendu un signe. Le signe venait maintenant, trop tard. Celui qui le donnait n'avait aucun pouvoir.

— Alors dites-moi comment le trouver, qui il est...

De nouveau, le maître d'école, seul, osait parler. Il dit que le chef appartenait à une très ancienne famille des environs. En souvenir de l'un de ses ancêtres on l'avait surnommé, pour le temps de guerre, Madec. Le maître d'école s'attarda, bizarrement, sur les exploits, légendaires ou véritables, on ne savait au juste, de cet aïeul qui avait voyagé, régné même disait-on en Asie et fait bâtir à son retour la superbe demeure où vivait aujourd'hui sa descendance. Les compagnons, loin de s'impatienter, écoutaient le récit que sûrement ils connaissaient, bientôt ils interrompirent, ajoutant des détails, s'enfonçant avec délices dans l'histoire, échappant au présent, au cadavre de Paimpol, au souper du vieillard. Eux, les compagnons sans mémoire, si bien faits pour demeurer dans ces villes neuves et sonores, dans ces logis trop blancs et trop fragiles d'où sortait au crépuscule une musique de champ de foire...

Il frappa sur la table.

— S'il était votre chef, s'il connaît toute l'affaire et s'il est comme vous le dites, bien apparenté, puissant, pourquoi ne pourrait-il encore intervenir? J'irai le voir.

Le chœur, en veine maintenant de confidence, allait parler. Le maître d'école, d'un geste, l'en retint.

— Qui sait, dit-il... Le voir... Aux dernières nouvelles il était toujours là-bas... Je doute qu'il vous aide mais...

— Et vous? M'avez-vous aidé?

## La rivière

Il était donc en route vers ce lieu qu'on avait dit superbe. Les compagnons, gênés encore mais rassurés aussi de le voir s'en aller et peut-être curieux du résultat de sa démarche, lui avaient donné une carte de la région et indiqué de quelle manière, puisque rien ne pressait et qu'il aimait voyager à pied, il parviendrait le plus aisément à la résidence du chef. Tout semblait simple et propice à présent : la rencontre du vieux, la défection des amis, la nécessité de consulter quelqu'un qui jadis s'était rendu responsable de tous les actes du groupe, la beauté de plus en plus grande des paysages traversés, le sentiment aussi d'approcher de l'extrême limite du continent. Ainsi, au temps de l'Afrique... Prairies, rochers, arbres, maisons bientôt furent gagnés par un air de douceur sauvage et séculaire. Et l'image de Paimpol donnait à cette équipée ce qu'il fallait de nostalgie pour que, différente des missions, des traversées d'autrefois, elle eût un peu l'allure d'un retour. De temps à autre pour abréger sa route il s'arrêtait à quelque carrefour, hélait un camion, un attelage qui pendant quelques heures le rapprochait de son but. Rien déjà, sinon ces souffles salins et l'aimable accueil des passants, ne rappelait plus les décors que Paimpol se plaisait à décrire. Apparemment on était déjà dans la contrée plus boisée, moins agreste où vivait ce personnage que les nécessités de la guerre avaient fait baptiser Madec. Les compagnons avaient ajouté que, pour mieux brouiller les pistes, on le nommait aussi parfois Le Comte, ou La Rivière, — en souvenir, encore, de ses ancêtres. Par-delà les haies, entre les rangées d'arbres on découvrait de temps à autre un château, non point fermé, emmuré comme ailleurs, mais ouvert, accueillant, avec de grandes bêtes qui paissaient sur les pelouses ou frôlaient au pas de course taillis et plates-bandes. Parfois une palissade très blanche suffisait pour que ce décor en évoquât un autre : la résidence de Dave, en Angleterre... Les effluves de là-bas parvenaient si aisément ici qu'on eût pu douter

qu'une mer séparât les deux contrées comme on pouvait douter aussi que six années se fussent écoulées depuis ce séjour au plus fort de la guerre. Evadé d'Allemagne, accueilli puis mobilisé en Angleterre, il était allé dès sa première permission rendre visite à Dave. Mais Dave se battait dans les bourbiers d'Asie. Et c'était July, sa femme, qu'il avait trouvée. Elle l'avait invité à demeurer, le temps de ce repos. Un soir, un soir d'été, il s'était allongé près d'elle, sur l'herbe, dans les fleurs. Sans honte, sans regret, et bien qu'il fût l'ami de Dave. Parce que c'était la guerre, l'attente et souvent le désespoir, parce que derrière lui restaient les captifs et les morts dans les camps d'Allemagne, parce que sur cette île, si vaste et si solitaire, il avait plu toute une saison, parce que la liberté s'y nommait, tout de même, l'exil. Sous ce soleil inespéré, entre ces haies si blanches, July, étendue sur l'herbe où deux grands et beaux chevaux, immobiles comme les arbres, faisaient des ombres violettes... Il était resté deux semaines près d'elle. La nuit ils avaient entendu tomber les bombes sur la ville voisine. July, cheveux fauves, longues jambes, rire assuré et regard incertain... Se souvenait-elle seulement, vivait-elle encore là-bas, avec ses fleurs, ses chevaux, ce gazon où elle marchait pieds nus, et ses amants? Elle avait dit, dès les tout premiers jours : « Quand ce sera la paix vous irez avec Dave, en Afrique, chasser. Peut-être y resterez-vous pour toujours... » Comment savait-elle?... Ils y étaient allés, à la paix, en effet, comme elle l'avait dit. Et restés, parce qu'ils y étaient heureux, lui avec Dave, Dave sans elle... Et puis Dave était mort... Non, aucun souvenir d'Afrique ne trouvait place ici et surtout pas un souvenir de mort... A peine, vaguement esquissé, le décor de cette partie de chasse, de cet accident survenu en un lieu très désert où les eaux étaient insalubres. Et ce murmure : « Victor... C'est sûrement fini. Laisse-moi boire... Regarde... » Il avait bien regardé, vu que la blessure était plus que mortelle; il avait pris dans le creux de sa main cette eau jaune et fétide. Dave avait bu. Le reste, Dave étendu dans un berceau de lianes porté par de noires figures, rapides, effrayées, Dave, souriant

encore à ce qu'il pouvait voir du ciel entre les arbres, se refusait à paraître.

Il marchait toujours, mais dans son voyage au passé il n'avancerait plus — assez heureux déjà que ce vent, ce golfe que depuis un moment il longeait, ce bois où à présent il s'engageait l'eussent aidé à jeter plus loin que de coutume les sondes du souvenir. Heureux, et malgré tout, de la candeur des lieux, du grand répit que lui donnait toujours l'évocation des figures de Dave et de July, victorieuses de la distance et de la mort, heureux aussi de sa révolte de la veille contre les lâches compagnons. Il allait arriver chez Madec sinon vierge de souvenirs du moins délesté de ses pires tourments, de ses souhaits impurs, pour n'être plus qu'un homme venu de très loin, ignorant des choses d'ici.

Et ce qu'il aperçut soudain au débouché des taillis était bien propre à le soutenir dans cette humeur nouvelle. Il avait entendu aboyer à droite puis à gauche, deviné que la forêt allait s'éclaicir, du regard il avait longé les futaies et à terre l'herbe de plus en plus rase, semée de cailloux, galets ou graviers sous lesquels on devinait fourmis et vermisseaux, et son attention s'était détournée de ce qui faisait face à sa route. Un espace tout plat où s'alignaient dans un ordre admirable des pierres plus hautes que des hommes. Il s'arrêta ravi. Ces monuments figuraient sans doute sur toutes les cartes et aucun voyageur ne les découvrait par hasard. Lui seul, trop occupé tout à la fois de son passé et du chemin qui devait le mener chez Madec n'avait pas remarqué, en consultant le plan, qu'il allait traverser un site aussi fameux, heureusement désert à cette heure et en cette saison. Rocs, dont chacun avait son ombre, dont chacun était le portrait du colosse qui, d'un geste facile, l'avait érigé, en un temps où les jours et les nuits étaient autres, et l'éclat de la lune et la force du vent et les jeunes marées et les puissants nuages... Il trouva une petite éminence sur laquelle ne croissait aucune verdure, ne saillait aucun caillou, il s'y coucha et il put s'endormir avant la venue des ténèbres, comme

naguère, en Afrique, avec Dave, à la fin d'une journée de chasse...

A la lune levée il s'éveilla, se mit debout. Les hommes de rocher n'avaient pas disparu, ils étaient là, plus noirs que lui, faisant signe à ces astres d'où peut-être les géants s'étaient crus tombés et où ils se savaient destinés à revivre. Il partit. Bientôt la lune disparut sous de fins mais sombres nuages, et les monuments s'effacèrent à leur tour, minces reliefs ciselés dans l'impondérable néant.

Il marcha le reste de la nuit et tout le jour suivant, sans jamais hésiter sur sa route. Pour un peu il eût pensé qu'il était attendu à l'heure précise où le hasard l'arrêterait devant la porte de Madec.

Bien que les compagnons de Paimpol n'eussent pas décrit l'aspect de la contrée, il lui semblait reconnaître à chaque pas un site déjà vu et il s'assurait ainsi, mieux que par ses intentions premières, de la nécessité de sa venue. L'eau qui pourtant était encore celle de la mer pénétrait sous la forme d'un fleuve fort avant dans les terres. Elle sinuait entre de très vastes prairies dont chacune paraissait dépendre d'une belle résidence, tantôt visible de partout, tantôt cachée derrière des haies ou des clôtures que le lierre couvrait entièrement.

Ce fut sans peine aussi qu'il reconnut enfin, bien qu'elle fût presque dissimulée par des arbres hauts et minces, la demeure où il se rendait. Il s'engagea dans un chemin si étroit que ni une voiture ni même une charrette n'y eussent pu passer. Une légère pente, une pelouse, une seconde haie plus épaisse dans laquelle une trouée laissa voir tout à coup un bâtiment très blanc, comme nu, auquel on accédait par un double escalier de pierre. Deux palmiers grêles mais nobles, le tronc chevelu, le faîte épanoui, étaient plantés de part et d'autre du perron. Une tour, mince aussi sous sa vêture de lierre, semblait, bien qu'attenant à la demeure, être le vestige d'un plus ancien château. Et nul apparemment ne l'avait vu venir, nul n'entendait ses pas que pourtant il s'efforçait de rendre sonores en montant un à un les degrés. Rien ne disait qu'il y eût quelqu'un ni qu'il n'y eût personne. Au rez-de-chaussée toutes les

portes étaient vitrées, attirant le regard sur des pièces meublées et, par-delà, un arrière-jardin, sombre et touffu. Il frappa à l'un des carreaux, attendit puis frappa de nouveau. Il lui parut entendre un bruit fort éloigné, du côté de la tour, un froissement bien plutôt que des pas. Peut-être avait-il seulement effrayé un oiseau, dérangé une bête domestique. Les yeux fixés sur la chambre et sur les ténébreuses verdures qu'on voyait au-delà, attentif au moindre son qui viendrait encore de la tour, il n'avait pas entendu qu'on marchait derrière lui, qu'on montait les quelques marches du perron ni qu'à présent on s'immobilisait. Ce fut donc qu'on l'avait touché, car il se retourna : une femme aussi grande que lui, élancée comme les palmiers, les cheveux gris et noirs agités par le vent qui secouait aussi la toison de ces arbres, le regardait sans surprise, le visage tendu par un triste sourire. Elle tenait à la main une très belle fleur qui éclatait sur sa robe couleur d'ardoise. Et dans l'instant il pensa que Madec était mort, que c'était là sa mère, et qu'à présent il ne saurait que dire. Elle ne semblait pas attendre qu'il parlât, ni même qu'il la saluât, ce que, dans son grand trouble, il omettait de faire. Mais lorsque après un moment elle cessa de sourire il se sentit plus à l'aise et parla sans effort et presque sans réserve : il arrivait d'Afrique, sa visite en ces lieux résultait d'un serment, il avait bien connu un homme, qui portait le surnom de Paimpol et était mort en Allemagne, il recherchait ses amis, et son chef. Rien dans ses paroles ne sembla attrister ni même inquiéter cette femme, mais de temps à autre, dans les silences, elle reprenait ce sourire, qui faisait peur...

— Et vous n'avez encore rencontré personne, vous ne savez pas ce qui s'est passé?

Il aima cette voix, un peu étouffée. Et il sentit aussi qu'il allait, qu'il devait mentir.

— Personne encore. Je ne sais rien.

De plus en plus, la femme lui semblait belle malgré l'âge, secrètement conforme à ce qu'il avait attendu : silhouette, maintien, éclat de la fleur sur la robe incolore avaient cet accent seigneurial à quoi depuis le début il s'était attendu.

Des voix à présent s'entendaient, venant, semblait-il, des sous-sols, bruits de cuisine ou d'office, familiers à toute maison et d'autant plus surprenants ici. Que craindre, et pourquoi simuler? Il avait honte de ce mensonge, qui l'instant d'avant lui avait paru nécessaire, honte aussi de cette angoisse sans objet.

— Et tout ce long voyage simplement pour voir...

Il pensa qu'elle hésitait, ne sachant sous quel nom il connaissait le maître du réseau, et dit : « Madec... »

Elle parut heureuse, et quand elle était heureuse elle cessait tout à fait de sourire.

— Si vous ne le voyez pas, que ferez-vous?

— Je chercherai les autres. Je doute pourtant qu'ils veuillent, après si longtemps, m'aider. Tandis qu'ici...

On entendit marcher alors, et au visage de la femme il vit qu'elle regrettait de n'en avoir pas dit davantage, que quelque chose qui jusque-là suivait son cours, arrivait à un terme. Celui qu'on entendait venir était certainement Madec, Le Comte, La Rivière... Une porte vitrée s'ouvrit sur le perron. L'homme qui la franchit était jeune, aussi jeune que l'eût été en ce moment Paimpol; beau, svelte comme la femme, le visage serein. Il tenait un livre à la main et son geste ressemblait à celui qu'elle avait eu pour garder la fleur serrée contre sa jupe. Il fallait parler tout de suite, ne pas laisser s'installer ces doutes, cette gêne, se nommer et donner de nouveau les raisons du voyage. Madec parut intéressé par chaque mot; il répéta : « Victor. » Puis fit un signe, et sans donner un regard à la femme entra dans la maison. Le signe voulait dire : vous, vous seul, suivez-moi. Ensemble ils traversèrent des pièces de plus en plus sombres, puis un couloir menant à un escalier qui s'élevait au-dedans de la tour. La chambre où ils parvinrent, presque ronde et bien plus vaste que, de l'extérieur, on n'eût pu le penser, était remplie de livres, de papiers qui semblaient très anciens, de dessins et de cartes se rapportant sans doute aux voyages des ancêtres. Madec les regarda comme s'il n'était pas habitué à les trouver là chaque jour, pencha la tête et dit :

— J'aimerais savoir quel chemin vous avez pris pour venir...

Ce qu'il entendit en réponse et qui pourtant n'avait rien que de très attendu sembla lui donner du plaisir, autant du moins qu'on pût juger par le son de sa voix, car il ne releva pas la tête. Mais à chaque lieu des environs qu'il entendait nommer ou bien décrire se rattachait pour lui une fable, un dicton, quelque coutume. Tout en les évoquant il ne cessait de regarder ses papiers, ses dessins, puis il se retourna pour observer, comme si jamais il ne l'avait remarquée jusqu'alors, cette haute fenêtre qui ne découvrait qu'un jour presque achevé. N'allait-il rien demander, rien vouloir entendre non plus?... Enfin il poussa un soupir, laissa voir son visage et, du ton que l'on pouvait espérer, dit :

— C'est à la nuit seulement que tout commence...

Et il sembla alors que la verdure déjà sombre qui recouvrait la tour pénétrât dans la pièce. Cette nuit qu'il appelait était prête à tomber, elle effrayait déjà tout ce qui vivait, invisible entre pierres et mur; et l'on eût dit que des serpents plutôt que des oiseaux glissaient sous les feuillages. Au loin bientôt il y eut des cris qui n'avaient rien de surprenant à cette heure, bêtes du soir, chiens, paysans marchant en sabots sur le galet des rives. Mais l'homme dressait l'oreille et contraignait qui l'observait à ressentir jusqu'au seuil de la douleur ces sons et ces silences, cette perte du jour.

— Chaque soir, chaque soir, ils marchent et ils crient. Tous... Celui dont vous parlez, d'autres dont j'ai même oublié le nom et la figure. Tantôt ils passent le gué, tantôt on les croirait montés à bord de ces vaisseaux qui se laissaient jadis porter par la marée jusqu'aux sources du fleuve. Longtemps j'ai espéré les saisir ou seulement les voir. Maintenant je cherche encore mais je sais que rien ne se montre. Jamais. Vous-même pourtant, lorsque tout à l'heure vous êtes resté seul, immobile sur le perron, vous m'avez un moment fait espérer...

Un nouveau cri perça la nuit et leurs deux cœurs... Ainsi Madec avait dans l'instant reconnu son visiteur pour

ce qu'il était vraiment : messager du néant, absurdement cruel, dont les paroles et le dessein n'avaient de sens que pour qui perdait la raison. Et Madec avait perdu la raison. Ainsi s'expliquaient les silences et la gêne des compagnons lorsqu'ils avaient nommé leur chef, l'affreux sourire de la femme. Fou, et qui se souvenait :

— Dupin, qu'on appelait Paimpol... C'est vrai... Et les autres, connaissez-vous les autres? Ecoutez, vous allez me dire...

Il levait haut la tête, pris de vertige et d'espoir. Il allait pouvoir partager enfin ce festin de malheur qu'il s'offrait chaque soir.

A quoi bon interroger désormais? Années écoulées, océan traversé, tourments exhumés et plantés de nouveau au pays du réel, pour rien. Les vivants étaient infidèles, les fidèles étaient morts ou bien fous. On entendait bruire les feuilles vainement odorantes, on entendait crier les chiens et palpiter les eaux, mais tout semblait souffrir et tenter de faire passer sa plainte à travers les sombres nuées. Une lumière dont on ne pouvait saisir la source — c'était la lune peut-être reflétée par le lierre qui bordait la haute fenêtre — frappait maintenant la table, les papiers, et ce visage qui n'était plus d'un homme mais d'un astre, face d'un autre monde, regards issus d'un cratère, sourire d'une mer asséchée. Et les mains. Paumes un peu bombées, doigts très longs qui paraissaient frémir encore sous la torture : les bouts en étaient écrasés. Ainsi Madec avait été questionné au moment sans doute où Paimpol était arrêté. Et son silence d'alors était la cause de son langage d'aujourd'hui. Pendant quelques heures ou seulement quelques instants il avait enfoncé au plus creux de lui-même les noms des compagnons, les surnoms, les adresses, les mots de passe, sans pouvoir imaginer que l'oubli simulé, les erreurs volontaires laisseraient dans son âme des places à jamais désertes, des carrefours d'égarement.

Et pourtant on était tenté de rester, de se laisser regarder, toucher même, bercer presque, comme par quelque grande bête d'Afrique qui, loin de fuir ou d'attaquer, eût

de tout temps espéré cette rencontre. Clémence, lueur entrevue parfois dans les yeux de certains fauves. Monstrueux confort dont, pour peu qu'il durât, on ne saurait plus se passer.

La nuit s'épaississait, rapidement soudain, et il eût été gênant de demander l'hospitalité à cette mère, effrayée, effrayante. Mieux valait dire, sans raison désormais, les derniers mots :

— J'ai vu le voisin de Paimpol. Je dois bientôt le retrouver. Que faut-il que je fasse?

Madec remit en ordre les cartes, les dessins où l'image déjà s'effaçait, se leva, alla vers la fenêtre, observa l'invisible lune, huma et caressa le lierre, écouta ces reptiles ourlant la chambre de leur lente promenade — le temps sans doute d'oublier la question, puis il répondit :

— Celui qui poursuivait un innocent faillit l'atteindre, près du gué où vous êtes passé. L'innocent ne courait pas vite et il s'était blessé sur les rochers du bord. Il traversa pourtant sans presque se mouiller. Puis l'autre à son tour mit le pied dans cette eau qu'il croyait peu profonde. La mer montait sans doute, car d'un coup le gué fut un gouffre. Et tandis que l'innocent s'asseyait sur la rive adverse pour reprendre haleine, le maudit, debout, disparut dans le flux. On voit encore au milieu du passage un rocher noir. C'est lui. Les chiens parfois quand ils ont soif tournent autour, le lèchent et s'enfuient, pris de dégoût. A l'endroit où l'innocent s'assit, où souvent il s'assied encore quand la lune est absente et que le vent pousse cette soudaine marée, on entend rire. Si vous restiez ici vous pourriez à la fin de l'été l'écouter certains soirs. Mais à présent, tenez, ce sont les autres de nouveau...

Et docile il prêta l'oreille aux inconcevables appels... Il fallait donc partir, se faire peur à soi-même, se contraindre à redouter la contagion de cette démence, ou simplement le retour de la femme que pourrait inquiéter une longue visite. Il se leva. Madec tendit la main et l'on eût dit que, loin de prendre congé d'un hôte de passage, il allait écarter un rideau et laisser apparaître une nouvelle scène et d'autres visiteurs...

En courant il descendit l'escalier de la tour, et courant encore atteignit les pièces du bas. Sans prendre garde aux rumeurs qui, comme à l'instant de l'arrivée, montaient, des cuisines sans doute, voix indifférentes de serviteurs depuis longtemps accoutumés aux étrangetés de ce lieu, il franchit la porte, se trouva dans le jardin. Il fuyait, mais sa terreur n'était pas profonde. C'était celle de l'homme qu'il allait redevenir, afin de demeurer semblable à tous... Jamais, quoi qu'il advînt dans la suite, il ne saurait raconter cette visite, et si les anciens compagnons faisaient quelque demande, il dirait qu'il s'était trompé de route ou, à la réflexion, convaincu de l'inutilité d'une telle démarche...

Il n'avait pas encore franchi les limites du domaine ni même atteint les bords de la rivière qu'il entendit courir. Quelqu'un évidemment était sorti de la maison, l'avait guetté peut-être et cherchait à présent à le rejoindre. Ce ne pouvait être Madec. Le pas était léger et le souffle, que bientôt il put entendre, plutôt semblable à celui d'un enfant. Il ralentit sans pourtant se retourner. Si c'était lui qu'on cherchait, pourquoi n'appelait-on pas? Sa silhouette devait être distincte dans la nuit claire et le bruit de sa marche aussi, maintenant qu'il passait un chemin de graviers. Mais il ne tourna pas la tête, craignant trop de revoir cette tour, ce carré lumineux dans la noirceur du lierre. Il pressa le pas, sans courir cependant. Bientôt ce seraient les pelouses, leur pente sans obstacle et il n'entendrait plus marcher ni l'autre ni lui-même.

Il se souvint alors de la fable : la poursuite et le gué. Tout à l'heure il atteindrait l'eau, aussi lisse que l'herbe, tachée de lune comme elle et où les pierres blanches prenaient la place des fleurs. Un appel léger, une chute qui ébranla un peu le sol tout près de lui, le contraignirent enfin à se tourner. Il regarda à terre, vit une jeune femme ou jeune fille peut-être qui déjà se relevait et souriait pour signifier sans doute qu'elle ne s'était pas fait de mal. Elle secoua vivement les plis d'une robe dont il reconnut la couleur, obscure, mais que la lune faisait briller par places. C'était le même vêtement sinon la même personne

qu'il avait vue en arrivant, une heure ou deux plus tôt. C'était la même main qui alors tenait la fleur. Et pourtant la femme si muette qui l'avait arrêté sur le seuil n'aurait pu courir ainsi, ni se lever avec cette prompte grâce, le regarder comme faisait celle-ci, ni dire :

— Je vous attendais près du perron, j'espérais vous parler encore...

Elle disait : « encore ». C'était donc la même. Celle qu'à la lumière du jour il avait prise pour la mère de Madec et que la lune avec la nuit lui montrait tout autrement. Le visage était jeune, quoique défait peut-être — il ne pouvait juger — et la voix était tendre et non pas brisée par le temps. La femme de Madec. Exclue de la tour, condamnée à errer sur ces douces prairies, sans voix, sans place parmi les fantômes, comment vivait-elle, qu'espérait-elle encore? Autant qu'il se souvînt, jamais Paimpol n'avait parlé d'elle. Il la regarda une dernière fois, car c'était la dernière fois qu'il verrait aussi bien l'ouvrage de l'artisan, et se pénétrerait ainsi de la nécessité de sa venue. Attendait-elle vraiment quelque message, quelque confidence sur ce qui s'était dit là-haut? Il n'en était même plus sûr. Elle avait le visage de quelqu'un qui écoute, qui tend l'oreille à des bruits à venir; bientôt, au premier froissement des feuillages là-bas elle aurait ce funeste sourire... Sans qu'il eût dit un mot elle comprenait déjà que c'était bien en vain qu'elle l'avait suivi. Il se pencha vers elle, prit une de ses mains, afin qu'elle sût du moins qu'il ne la quittait pas sans regret, qu'il n'oublierait ni son accueil ni son adieu, mais qu'il ne pouvait ajouter que silence au silence et souvenir au souvenir... Quelque élan de la vie et du bonheur le fit trembler pourtant à l'instant où il la lâchait. Combien il eût aimé, si elle n'avait été liée à cette tour, l'étendre sur l'herbe lunaire, au bord de ce ruisseau salé, la couvrir de son corps, la sentir, puis la voir devenir toute blanche. Une heure plus tôt, marchant entre les bois, il avait pensé à July et il l'avait aimée, de mémoire et pour rien. Il avait revu l'Angleterre, les fleurs, la pluie, les bombes... Il eût souhaité maintenant apprendre au moins le nom de celle-ci, pouvoir s'en souvenir demain,

et plus tard pendant le voyage, et en Afrique enfin où la lente douceur des femmes noires ne ressemblait à rien qui fût connu ici. Il murmura un mot d'adieu, elle répondit plus bas encore...

Il partit, moins effrayé qu'au sortir de la demeure. Il ne sentait plus sous ses pas l'herbe ni les cailloux. Peut-être son corps restait-il trop ému par l'odeur, la voix, l'adieu, car soudain il perdit l'équilibre et glissa sur les galets. Il se releva, sans mal. Mais ses mains étaient écorchées, et il s'approcha de l'eau pour les laver. Déjà il oubliait la femme, l'instant vécu près d'elle, les amours évoquées, pour ne plus se souvenir que du récit de Madec, de l'homme noir enlisé. Un coup de lune lui fit voir son sang qui coulait, à peine sombre.

Il courut très longtemps, sans hâte et sans fatigue; il longeait toujours la rivière, et regardait la lune disparaître, les nuages se fuir. Puis il passa le gué. Au loin se dessinèrent enfin des maisons assez basses rangées le long des rives de la mer. Les unes semblaient couchées, les autres agenouillées, comme tirant l'aube de ces eaux. Les premiers champs qu'il traversa étaient pâles encore sous la dernière étoile. Ils venaient d'être fauchés et un blé qui semblait blanc formait des gerbes posées comme des silhouettes de femmes, aux jupes larges et liées à la taille. C'étaient là sans doute les figures dont Madec avait parlé, attendant les marins, attendant les batteurs...

Il allait en plein paradis, et ne fuyait plus rien. Il n'avait pas d'ombre encore. A l'endroit où le fleuve se jetait dans la mer il entendit des voix. Des femmes, vraies celles-là, lavaient du linge. Il ne put que les apercevoir penchées entre quatre piliers qui soutenaient un toit encore frappé de lune; mais il les imagina, douces, chevelues comme les meules et odorantes, et fécondes. Elles aussi battaient à petits coups et il crut un instant les entendre chanter.

Il ne prit de repos que bien après midi dans la salle d'une ferme où on lui donna à manger. Puis il marcha, le soir, la nuit encore, pour arriver en ville avec un nouveau jour.

## Le canal

Il retrouva sans illusion ni déplaisir cette fois les chantiers, les rues blanches de plâtre, affreusement sonores, où remuait un peuple allègre et dépourvu de grâce, puis la partie intacte de la ville, les maisons aux poutres saillantes et les diables rieurs qui ornaient les façades. Il s'étonna de voir que la boutique était fermée; les grands vantaux de bois, vermoulus par endroits, laissaient dépasser tout au long du seuil des brins de cette paille qui sert à bourrer les colis. Il regarda plus haut, à l'étage où logeaient l'homme et son épouse; les volets étaient clos comme ceux du hangar. Alors il se souvint que c'était jour férié, et il se demanda à quoi le vieil avare pouvait bien employer ses loisirs. Il aurait pu questionner quelqu'un des voisins, retourner au café où, l'avant-veille, il avait pris logis. Il s'en abstint, certain qu'il fallait redoubler de prudence et ne compter pour rien les faveurs du sort. C'était là un état dans lequel il s'était trouvé, bien souvent, au temps des guerres et des évasions. Il faudrait se garder de toute inutile rencontre, mais ne pas se donner non plus l'aspect d'un homme solitaire. Il savait aussi que, de l'un au moins des compagnons rencontrés l'autre soir, il pouvait se faire un complice, en tout cas un allié. C'était le maître d'école, dont le visage l'avait intéressé, car il y avait lu un sentiment sur lequel il ne se trompait jamais : le remords. Cet homme, certes, n'avait commis aucune faute véritable — simplement il n'avait rien fait et le regret qu'il en portait l'inciterait, le moment venu, à favoriser cette justice que lui-même et ses compagnons étaient impuissants à rendre.

Il se rendit donc chez lui, le trouva et lui dit que, s'étant absenté ces deux jours, il traversait de nouveau la ville, pour la dernière fois. Il se garda de parler de la visite à Madec et, ainsi qu'il le prévoyait, ne fut pas questionné là-dessus. Il fit entendre aussi qu'il ne voulait revoir aucun des autres compagnons et ce fut assez pour qu'apparussent sur le visage de cet homme les signes qu'il attendait : sou-

daine confiance, surprise presque heureuse. Il ajouta enfin sans donner de détails que son bagage était resté au café proche de la boutique, qu'il ne souhaitait pas aller le reprendre lui-même; il n'avait pas donné son nom là-bas et rien ne pouvait faire savoir qui il était. Le maître d'école n'eut point à réfléchir. Il était bien connu en ville et pouvait charger son jeune fils de la commission sans éveiller aucune méfiance. On dirait seulement qu'il s'agissait d'un ami. Et pendant que l'enfant courait au café, ils parlèrent d'autre chose sans contrainte ni feint empressement. Une seule question restait à poser. Le maître d'école la prévint. Il dit, sans paraître y mettre d'intention que, les jours de repos, l'artisan quittait de bonne heure son logis pour aller pêcher jusqu'au soir au pied des falaises, poussant aussi parfois jusqu'au canal, à quelque distance de la ville. Bientôt l'enfant revint, chargé du sac qu'on lui avait, dit-il, donné sans aucune difficulté. Puis on se tut, pour bien faire entendre qu'en tout cas ce qui venait de se passer retournait à l'oubli. Il prit son sac, salua l'homme et son fils, disant qu'il renonçait à tout, qu'il allait à la gare, qu'un train le mènerait à une ville dont il donna le nom et où il prétendit avoir sa demeure et même sa famille. Le maître d'école répéta bien le nom et les quelques détails, qu'il savait faux : ce n'était pas sans tristesse, on le voyait bien maintenant, qu'il laissait échapper le tout dernier témoin de sa vieille aventure. Il regardait son visiteur, tout comme celui-ci avait regardé Madec, la même angoisse le tenait, mais en plus il y avait... oui... le remords. Il eût aimé prouver, mais il était trop tard, qu'on ne risquait rien à l'introduire plus avant dans le secret; à lui laisser, pour plus tard, des repères... On ne lui dirait rien. Prononcés avec indifférence les mots d'adieu s'adressaient, à travers l'hôte d'un moment, à tous ceux qui avaient oublié, feint l'oubli.

Sous la pluie qui commençait à tomber il prit le chemin de la gare. En se retournant il vit au seuil de leur maison l'homme et son fils, auxquels s'était jointe, autant que la distance permît d'en juger, une femme. Ils le suivaient des yeux, ils le suivraient longtemps en pensée, à travers le

sifflement des trains, à travers la pluie, et plus tard la nuit. Ils le suivraient là où il n'était pas. Car, ayant déposé son sac à la gare, il se dirigeait déjà vers la falaise tandis qu'un vent se levait qui sans doute allait favoriser son dessein. Jamais, depuis qu'il avait mis le pied sur ce continent et s'était donné pour but cette ville et la recherche des survivants, il n'avait éprouvé tant d'assurance et de légèreté. La veille, en revenant de chez Madec, il était encore tout lesté de souvenirs, de pitié, de désirs. Ici il retrouvait, mais sans que cette fois s'y ajoutât la crainte, le sentiment dans lequel, après son évasion il s'était promené en pays ennemi, sûr qu'aucun des hommes qu'il côtoyait n'était en rien son semblable et que la solitude, seule, garantissait le salut. Oui, là-bas, sous divers déguisements, il avait marché de ce même pas, volontairement tranquille, dans le vent, les décombres, la peur... Maintenant, en plein jour, mouillé par cette pluie, il s'orientait avec plaisir vers la berge de galets qui longeait la falaise; s'il n'y trouvait personne, il lui plairait plus encore de pousser jusqu'au canal en dépassant les faubourgs et le lieu désert où un soir d'incertitude il avait rencontré le sombre jardinier. Mieux valait espérer pourtant qu'avec un peu de chance, par cette averse favorable à la pêche, l'artisan serait au pied de la falaise.

Il y était en effet, vêtu et encapuchonné d'une sorte de sac verdâtre que la pluie faisait luire. De très loin on le reconnaissait à la manière dont il se baissait pour prendre ou mettre quelque chose dans un panier posé à terre. L'affreux chien aussi était là, comme devant la boutique, lié par une ficelle à un piquet autour duquel il tournait sans arrêt, énervé par le silence de son maître autant que par le bruit du ressac et du vent.

Brusquement le nom de la bête lui revint à l'esprit, il cria : « Duc, Duc! » Ce fut le maître, non le chien, qui le premier tendit l'oreille, tourna la tête, repoussant le capuchon qui lui tombait jusqu'au nez et sembla flairer dans la direction d'où la voix était venue. Mieux valait approcher plus lentement encore, pour goûter cette sorte de plaisir que donnaient tout à la fois l'odeur, l'humidité de l'air,

l'absence de soleil. Il avança, en souriant, il voyait bien les plis que faisait le caoutchouc sur le corps de cet homme, le poil du chien rebroussé par l'averse, et le panier ouvert dans lequel frémissaient quelques poissons gris et verts, de la même couleur que l'eau et que le ciel, de la même couleur que tout. Y avait-il eu déjà auprès d'une autre mer ou d'une autre rivière, par un temps différent, une rencontre égale à celle-ci? Les pas étaient-ils, d'avance, posés sur ces galets? « Duc, Duc! » répétait-il en s'approchant afin de laisser au pêcheur le loisir de le reconnaître. Et bientôt en effet l'homme eut un geste de surprise et, sembla-t-il, de satisfaction en découvrant qui venait. Il salua, de ce rire goguenard qui en ville paraissait destiné à être entendu de tous les passants et que la solitude, ici, faisait résonner autrement. Un rire trop assuré, trop humain pour ces vagues et ces falaises, ces poissons demi secs et ce chien trop mouillé... Un rire auquel on ne pouvait répondre que par une inclination de la tête, un regard, également admiratif au contenu du panier et à l'équipement de pêche, puis un geste, pour caresser la gaule, manier le moulinet. Le vieux laissait faire, riant toujours. Il avait enlevé ses lunettes à cause de la pluie peut-être, et son regard était nu, mais sans vie. Apparemment l'attitude du visiteur achevait de le rassurer; il n'avait plus rien à redouter, il allait pouvoir garder ses meubles et son secret, faire son bruit toute la semaine et pêcher le dimanche dans le coin le plus isolé pour prendre davantage... Il se taisait, attendant la première remarque, à laquelle invitait son rire, et qui vint :

— L'endroit doit être bon.

... Avait-il sans y prendre garde fait un pas en arrière dans le terrain du songe? Ses propres mots le troublèrent autant que tout à l'heure le rire du pêcheur et il eut l'impression que quelqu'un d'autre, autre part, écoutait... Madec était-il présent dans cette obscurité du jour, ou bien Paimpol ou pis encore cette ombre, qui en chaque lieu pouvait, sur un simple bruit, un infime changement de lumière, resurgir tout d'un coup? Mais non, c'était bien quelqu'un qui, couvert lui aussi d'un long manteau de

pluie, avançait à contre vent. Le traître salua, le passant répondit, fit mine un instant de vouloir s'arrêter puis, gêné peut-être par la présence d'un inconnu, reprit son chemin en titubant un peu sur les galets. De nouveau le rire faussement bon enfant se fit entendre. Même là l'artisan se conduisait en maître, maître de la berge, de la falaise et des poissons, maître de regarder, d'apostropher quiconque franchissait sa ligne de regard... Puis il lança avec force sa gaule, en manœuvra le moulinet d'un geste impatient. La pluie semblait vouloir cesser et le vent s'apaisait. Peut-être les abords du canal étaient-ils plus déserts. Mieux valait essayer d'y entraîner le pêcheur :

— On m'a parlé d'un autre endroit, meilleur encore... Le canal... Est-ce loin?

L'homme en ce moment ramenait sa ligne où s'étaient accrochées quelques algues, grises aussi. Il leva la tête sans lâcher son hameçon, rabattit maladroitement son capuchon en arrière; il avait l'air lui-même d'un poisson, les plis du caoutchouc luisant autour du cou comme des ouïes, et l'on était surpris que sa bouche en s'ouvrant pût émettre des sons :

— Le canal? C'est toujours là que je vais, en fin de journée...

Bien sûr, le canal aussi lui appartenait, comme la rue, les meubles de Paimpol, le bord de la falaise et l'air qu'on respirait, en ville et tout autour. Et comme depuis un moment il n'avait rien su prendre avec sa ligne, il était tout heureux que l'entretien portât à cette diversion. Déjà il ramassait son panier et quelques ustensiles éparpillés sur les galets. Ils se mirent en route, marchèrent un moment encore le long des vagues puis tournèrent par un sentier profondément taillé dans l'épaisseur de la falaise. Une gorge, large tout juste pour laisser le passage d'un homme et de sa besace. La glaise fondait sous le pas, deux ou trois fois le vieux, qui allait le premier, faillit tomber, embarrassé de son panier, de la gaule qu'il tenait comme un fouet. Les lueurs visqueuses que la pluie avait laissées sur son imperméable, l'effet de pèlerine qui accentuait la rondeur de son dos, tout s'accordait à cette marche

difficile et sans issue visible, à ce sol glissant où la vase et la craie mêlaient leur noir et leur blanc. On ne voyait personne, on ne verrait personne avant la nuit sans doute. Et pourtant le moment n'était venu ni d'agir ni même de parler. Il fallait, seulement, suivre, se demandant où pareille silhouette, pareil vêtement avaient existé déjà, et d'où venait la gêne, presque l'effroi que suscitaient leur couleur comme leur consistance... Déjà on remontait. Des marches étaient taillées dans la craie, par où on atteignait le haut de la falaise, des champs, bientôt des lieux qui semblaient habités... Non, à regarder de plus près on voyait que ce n'étaient là que moitiés de maisons, murs dressés dans le vent, grilles, barrières ouvertes sur des ronces entre lesquelles apparaissait une porte arrachée, un fragment de fenêtre ou bien de cheminée, des vitres éclatées ou des poutres malades. Des buissons d'agrément redevenus sauvages, des fleurs qui lentement s'échevelaient, changeant même avec les années de forme et de couleur jusqu'à reprendre un aspect d'origine qui convenait bien mieux à ces cours dépeuplées : rosiers géants, hortensias délavés sous les balcons pourris. Puis la sente en s'élargissant passait entre des blocs de maçonnerie, sombres, moussus déjà ou recouverts d'épines et sur lesquels on distinguait, tracés au goudron ou à la chaux, des nombres et des lettres, tout pareils à ceux qui, non loin du phare, marquaient abris et rochers. L'artisan au passage tapota de la main le flanc d'une de ces casemates puis il se retourna, le sourire aux aguets, une lueur de malice dans son œil pourtant mort. Quelques-uns des fortins étaient si profondément enfoncés dans le sol qu'on ne voyait qu'un petit dôme, sortant de la haute verdure. Ailleurs apparaissaient sur les murs bétonnés de grandes lézardes noircies. Peut-être, la paix venue, avait-on essayé de faire sauter ces ouvrages, puis abandonné ce dessein, puisque les villas d'alentour étaient pour jamais délaissées, le site à l'abandon. L'homme semblait trouver grand intérêt ou grand amusement à contempler des vestiges qui pourtant devaient lui être familiers, depuis le temps qu'il faisait le trajet entre mer et canal. Chaque fois que l'on passait un des

blockhaus il le frappait de la main ou l'effleurait de sa gaule et puis se retournait. Comme il ne recevait à son regard ni réponse, ni signe d'acquiescement, il dit enfin : « On s'est battu par là, les derniers temps... On en a capturé même... tenez, ici... » et il riait à ce qu'il revoyait, qu'on imaginait mal. On s'était donc battu... les derniers temps... Qu'entendait-il par là? A la fin de la guerre? Quand, de la mer au sable puis du sable à la terre, la liberté avait repris pied sur ce monde? Au-delà des frontières, Paimpol et les captifs achevaient alors de mourir...

— J'étais là, — il riait encore, — j'ai tout vu. Coincés tenez, coincés les Allemands, les officiers, dans celle-ci, dans celle-là, — et du bout de sa ligne il désignait les casemates dont l'orifice n'était plus qu'à peine visible, mangé par les orties, la fougère... On leur criait : « Haut les mains... » « Sortez... » et pan...

Pan. Certes, le bruit avait dû lui plaire, et le spectacle de ces hommes qui sortaient, courbés, mains jointes sur la tête, espérant encore la vie sauve... Pan... Il avait dû venir là, malgré sa peur, voir ses clients, ceux auxquels il avait vendu Paimpol, ceux qui lui fournissaient des clous pour son travail, se faire massacrer un à un. Il devina que son récit suscitait l'intérêt et, trouvant une occasion de se faire valoir encore et de bien préciser aussi ses sentiments à l'approche de la victoire, il en venait aux détails :

— Une bombe était tombée, tenez, ici. Il y avait des blessés allemands dans le blockhaus à droite. On les a achevés. Ça valait mieux. Les autres étaient sortis, et, comme je vous dis... pan!... Quand on est entré là-dedans, — il frappait à nouveau de sa gaule l'épaisse construction —, un vrai palais! Des vivres, des armes bien sûr, des vêtements, de quoi tenir des semaines, des mois!

Il en riait encore et tapotait à présent les plis de son imperméable... Ainsi s'expliquait le malaise, l'effroi que suscitait la vue de cet habit... Il n'avait donc pas eu honte de prendre, et de porter le vêtement d'un ennemi qu'il avait servi, auquel il devait sa fortune. A mesure que soldats et officiers sortaient des casemates et s'écroulaient dans la verdure, il avait pu compter les pièces du butin,

casques, bottes et ces manteaux de pluie dont on avait vu les pareils luire en haut des miradors, aux quatre coins de l'enfer. On pouvait bien l'imaginer ricanant entre les cadavres, pillant, distribuant, pour se faire bien voir — il n'en était que temps —, vivres et uniformes, et jusqu'à ces calots, insignes, boucles de ceinturons qui n'auraient désormais d'autre emploi que celui du souvenir. Peut-être avait-il même pris part aux tout derniers combats, risquant un jour ou deux sa vie en échange de l'impunité. Peut-être devait-il à cette ultime ruse de n'avoir pas été poursuivi, ni même questionné. Nul n'avait pensé à diriger sur lui la mitraillette, le fusil, nul ne savait que, plus haïssable que l'ennemi enfumé dans sa grotte, il avait envoyé son voisin à la mort. Il était là alors, poussant à la besogne comme devant sa boutique. C'était sa page de gloire. Il passait les mains sur son manteau mouillé, il chaussait à nouveau ses lunettes pour revoir de plus près fentes et éboulis. Des écriteaux traînaient encore à terre, cloués sur des piquets vermoulus; on y voyait des lettres et des têtes de mort. Il en saisit un qu'il lança au loin vers la mer.

— Et les mines, dit-il. Tout était miné par ici. Plusieurs de mes camarades ont sauté. Et longtemps après...

On ne pouvait écouter la suite, tout s'arrêtait à « mes camarades »; c'est donc ainsi qu'il nommait les amis de Paimpol, ceux qui avaient échappé à ses dénonciations, à ses coups de sifflets dans la nuit... Ils avaient sauté sur les mines et lui, le chef d'îlot, les avait de loin regardés, feignant l'horreur ou la pitié — mais du même œil qu'il avait vu les Allemands sortir et s'écrouler sur le seuil des blockhaus.

— Longtemps, après, on employait encore des prisonniers allemands au déminage. Plusieurs sont morts, par ici.

De nouveau il rit avec cette insistance qui donnait à penser qu'il prenait à témoin quelque passant plus éloigné. Et de fait une silhouette se dessinait, verdâtre elle aussi — ce trésor de vêtements était inépuisable et fournissait décidément l'uniforme de tous les pêcheurs de l'endroit...

Celui qui passait non seulement n'approcha pas mais sembla même prendre tout exprès une autre direction, et détourna la tête. Existait-il donc un homme au moins sur cette terre qui évitait de le croiser, lui refusait sa main et même son regard? Mais déjà le malin, vaguement troublé d'abord par l'attitude du passant, cherchait une nouvelle contenance, rajustait sur son épaule la courroie du panier, glissait la gaule sous son bras, repartait, d'un pas plus ferme.

On quitta bientôt la zone des fortins et des mines. Peu après, dans un espace presque ras où quelques maigres tiges saillant entre les cailloux dessinaient l'espoir d'un jardin on s'arrêta devant une maison de planches ornée en son devant d'un bouquet de branches séchées. C'était, dans la région, l'enseigne des débits de boisson. Rien qu'en ralentissant le pas, il était facile de suggérer une halte, et le vieillard saisirait volontiers ce prétexte à une diversion que, depuis l'épisode du passant, il cherchait sans succès. Mais il fallait éviter de pénétrer avec lui dans le café, et même d'être aperçu. La chance voulut, à moins que ce ne fût l'habitude, que l'homme tirât de son panier une bouteille vide, qu'il alla faire remplir. Il ressortit presque aussitôt, ce qui indiquait qu'il n'avait pas eu le temps de parler au débitant, de dire qu'il n'était pas seul. On pouvait donc tout espérer, en s'efforçant pourtant de ne rien croire encore. Ils burent. L'état du ciel, la solitude des lieux, l'ivresse qui peu à peu s'empara du pêcheur disaient que la chose approchait. Déjà le visage de l'homme changeait, il avait pris couleur, et cette pourpre soudaine se reflétait bizarrement sur les plis du manteau gris et huileux — à moins que ce ne fût l'effet des lueurs du couchant. Les yeux brillaient enfin et sans que cette fois l'impression en fût donnée par le seul éclat des lunettes; on découvrait leur teinte, non point verdâtre comme on eût pu l'attendre, mais tout à la fois noire et jaune, rousse aussi par instants. La voix même avait changé, le rire n'était plus railleur mais profond, solennel et comme à soi seul destiné. Bientôt aussi l'homme se parlerait à lui-même ou du moins oublierait un peu qui se trouvait à ses côtés,

tout déserterait sa mémoire : première rencontre, épisode des meubles, nom du mort plusieurs fois prononcé l'autre jour... Pour l'heure, avec un zèle d'ivrogne il s'accrochait à un dessein présent qu'il suffirait, pour l'y attacher plus encore, de prétendre contrarier. Il voulait aller pêcher encore, cette fois au bord du canal. La bouteille vidée et lancée dans les ronces, ils se remirent en marche, l'ivrogne parlant haut et bougeant comme s'il faisait encore jour. A vrai dire ce n'était pas la nuit non plus et le paysage, glauque dans l'après-midi, avait pris au couchant un ton tendre et léger; ce sol, ce ciel humide qui tout à l'heure semblaient faire partie du règne des poissons devenaient à présent le décor des oiseaux, rares pourtant à cette heure. Quelques-uns seulement passaient, rapides, affairés, becquetant les trous de la roche, les vieilles feuilles à terre, et leurs cris brefs, leur coup d'aile incisif s'accordaient bien à l'allure des lieux, au blanc cruel qui ourlait falaises, galets, derniers nuages.

L'autre, sans s'aviser du changement de lumière qui aurait dû provoquer sinon de longs silences du moins des chuchotis, des pas courts et précis, titubait, faisait tourner sa gaule, la jetait en avant, tantôt comme un fouet tantôt comme une lance, et parlait fort. Et malgré cette voix et ces gestes absurdes, voici que de nouveau l'instant se dédoublait, voici qu'avançait quelque part l'ombre, ou pis encore l'ombre de l'ombre... On arrivait au canal où l'eau était immobile, long miroir sous le ciel noircissant. Les berges cimentées étaient en plusieurs endroits creusées de petits escaliers faits pour les pêcheurs ou les gens des bateaux, s'il en passait. L'ivrogne exultait à présent. Il se débarrassait du panier, préparait sa ligne, sortait des hameçons de sa poche avec une habileté surprenante en l'état où il se trouvait et dans cette pénombre. L'eau seule demeurait claire, douce, vierge de tourbillons ou de vagues. Il lança sa gaule, en disant : « Assieds-toi, et regarde... » Il disait « tu », boire l'avait rendu tendre comme cette eau. On ne pouvait à cette distance distinguer le flotteur. Tous deux prirent patience, les yeux fixés ailleurs... Quelques secondes allaient passer, quelques cris d'oiseaux

encore, quelques lancers de ligne... Mais les oiseaux étaient couchés. Seul vivait encore ce poisson deux fois caché par les eaux et la nuit. Le pêcheur aussi retenait son souffle. Tout à coup il hurla de joie. Quelque chose brilla au bout de sa ligne sans qu'on vît aucun mouvement. Une proie lourde, inerte, comme morte déjà.

— Superbe, cria-t-il, superbe : tu vois, nous avons bien fait de venir.

N'obtenant pas de réponse, n'en attendant même pas, il reprenait :

— Nous avons bien fait, tu avais raison, tu avais raison. C'est toi qui m'as dit : le canal! Tiens, celui-ci sera pour toi, et les autres aussi, tous, tous.

Il s'était retourné et tendait son panier ouvert, toute sa pêche:

— Prends, prends...

Il ramassait et offrait ce qui lui tombait à présent sous la main, la gaule, les ustensiles et même son manteau dont il essayait de se dépouiller. Combien il était tentant de le repousser, d'interrompre sa litanie, de crier la vérité...

— Prends, prends.

Il s'était défait de son imperméable qui glissait à terre.

— Prends. Et dis-moi, réponds, dis-moi... Comment t'appelles-tu?...

Ces mots résonnaient tout le long du canal jusqu'à la mer peut-être, et leur bruit effraya les oiseaux, risquant aussi d'alerter les gens du voisinage, si ces lieux étaient habités, ce qui pourtant n'était guère probable...

— Comment t'appelles-tu? J'ai oublié ton nom.

Il aurait fallu pouvoir le tutoyer aussi, dire : « Mon nom, tu ne l'as jamais su... »

— Ton nom! Dis! Je l'ai oublié.

Il était au bord des larmes maintenant, et contemplait de nouveau le canal, l'eau enfin toute noire...

— Allons, dis!

— Mon nom? Vous ne me connaissez pas. Mais j'étais un ami de Paimpol, votre voisin. Je vous l'ai dit.

Le vieux se retourna, sa ligne s'accrocha mais il n'y prit pas garde et avança.

— Tu étais...?

— Un ami de votre voisin, Paimpol, du moins nous l'appelions ainsi. Et vous le savez bien.

— Quoi?

A demi titubant, retenu en arrière par sa ligne dont l'hameçon sans doute restait pris dans les ronces, il esquissait un nouveau pas. On voyait mal son visage. Etait-il effrayé, tendre encore? Obsédé par le ridicule désir de partager son butin et ses vêtements, ou prêt soudain à la défense? Tout traître qu'il fût, il méritait à présent qu'on parlât net :

— Je dis que j'étais un ami de Paimpol, votre voisin, que je l'ai vu mourir, qu'il m'a tout raconté...

Quelque chose de plus grand qu'eux descendit du ciel, gonfla la nuit.

L'homme ne comprenait pas, ou bien était-ce l'épouvante qui le faisait chuchoter :

— Répète, répète...

Etait-il sourd? Et ne voyait-il pas cette ombre, bien plus lourde qu'un corps, plus dense que les ténèbres. Si... Il se baissait pour prendre son manteau, le remettait sur ses épaules. Il avait entendu et il avait compris. Il avançait, les mains tendues, il répétait « répète », et pour finir bondit... Il n'était pas armé, sûrement, mais d'une force surprenante, leste, musclé... Les doigts glissaient sur son vêtement ciré. L'étreinte se fit sans bruit, sans but aussi...

— Lâchez-moi, lâchez-moi!

Il ne lâchait pas, et, vu de si près, inspirait encore plus d'horreur que de haine; l'haleine vineuse, l'odeur de caoutchouc et celle du poisson sans se mêler se faisaient sentir tour à tour.

— Lâchez-moi!

Non, il ne lâchait pas. Ils étaient comme enlisés l'un en l'autre et le sol détrempé leur filait sous les pieds. Que faire, sinon fuir, tout laisser, fureur, vengeance, souvenir... Mais l'ombre qui commandait ne le voulait pas ainsi...

— Répète, disait-il, avec le même implacable zèle qu'il mettait à clouer ses caisses, répète, répète...

Repoussé, il recommençait, il s'accrochait comme s'ils allaient danser ensemble, sa voix redevenait aussi tendre que pendant la partie de pêche, et son souffle aussi pestilent. Ce fut enfin un coup d'épaule qui l'envoya à trois mètres, là où il avait laissé son panier et sa gaule. Il se releva, encore, sa force était incroyable, il se tenait debout comme une bête soudain dressée sur deux pattes et d'autant plus menaçante. Que faire sur ce chemin trop étroit, sans issue, sinon crier :

— N'avancez pas, n'approchez pas. Vous m'entendez? Restez où vous êtes. N'avancez plus...

Il n'avançait plus, non, et il devait comprendre. Figé, dégrisé peut-être, effrayé par les mots entendus tout à l'heure et dont le sens maintenant le frappait. Il revoyait enfin certaine fenêtre éclairée, entendait son propre sifflet... Et Madec aussi était là, faisant corps avec l'ombre, et Paimpol et même ces Allemands pris au piège et sortant de leurs casemates pour s'abattre dans les jardins à jamais défleuris. Et les lointains captifs maintenant se levaient eux aussi, dans un moment leur chant serait audible, leurs formes dessinées.

L'homme alors fit un pas en avant, se croyant protégé par les ténèbres, et n'imaginant pas qu'on pouvait voir dans sa main un couteau, — l'instrument qui sans doute lui servait à écailler le poisson. La seule ressource eût été maintenant, pour y parer, de ramasser quelque pierre, mais il était bien hasardeux de se baisser. Mieux valait, sans attaquer ni tenter une fuite impossible, se tenir là, jambes de fer, ventre de pierre. Attendre sans savoir... La décision de l'invisible. Qui survint, lentement : le vieux avait voulu faire un second pas, mais il titubait, s'empêtrait dans son manteau lâche, il glissait, il allait reculer. C'était le moment d'avancer... afin qu'il reculât encore... la lame brillait toujours dans sa main dressée à hauteur de visage. Un autre pas, un autre, le manteau qui tombait à terre, l'homme reculant encore et qui soudain, sans autre pression que le vouloir de l'ombre, tombait à la renverse dans les eaux du canal depuis longtemps invisibles.

LOUIS GUILLAUME

# Rêves parlés

### L'ANCRE DE LUMIÈRE

*La mer semblait de pierre calcinée, mate et pourtant transparente et, à une grande profondeur, sur un lit de sable gris, je distinguais fort bien l'ancre lumineuse qui m'empêchait de dériver.*

*Il était seul, mon bateau, au milieu de l'immensité noire et, seul à bord, penché au-dessus de l'abîme, je ne quittais plus des yeux, minuscule et seule, elle aussi, dans le désert couvé par l'océan, cette croix de feu sous la courbe d'un sourire.*

*Et, à force de fixer sur elle mon regard, elle m'apparut comme un visage, comme ton visage nocturne, mon amie. Les bras de l'ancre devinrent ta bouche, la tige dessinait la ligne de ton nez et le jas, celle de tes sourcils. Si distant et si attachant, c'était bien ton visage qui brillait là-bas, qui liait ma barque à la terre malgré les ressacs et les courants, et continuait de veiller, même lorsque je scrutais l'horizon.*

*— Lève l'ancre! dit une voix soudaine.*

*Alors, tu poussas un cri si déchirant que je m'éveillai à ton côté.*

*Et notre lit tanguait dans l'ombre.*

## L'ECHELLE

*La voie ferrée s'enfonce dans la forêt sous la voûte ogivale des branches. Herbes folles, prêles, pisse-en-lit, champignons frêles, croissent entre les traverses et les rails, et aussi la menthe à feuilles rondes et l'origan dont le parfum nous entête. De minuscules volcans de sable fin vomissent une langue de fourmis.*

*Nous marchons toujours plus avant sur cette échelle horizontale, nous tenant par la main, crevant un chant touffu d'oiseaux, un rideau bourdonnant d'insectes.*

*La voie aboutit à une clairière au centre de laquelle se dresse une hutte de rondins. Octogonale, elle est close sur toutes ses faces. Nous grimpons par une échelle sur le toit de chaume. Nous pénétrons par un trou au sommet. C'est un puits maintenant dans lequel il faut descendre, barreau par barreau.*

*Nous nous retrouvons sur le quai désert d'une gare, entre deux tunnels de suie et de fumée. Un train de marchandises passe, aux wagons noirs et cadenassés d'abord, aux wagons à claire-voie ensuite par où pointent des cornes de cerfs.*

*— L'indicateur! Où peut-on se procurer l'indicateur?*

*— Au rendez-vous de chasse du Roi, répond l'écho.*

## LE GRAND CHÊNE

*Forêt d'hiver à Pâques sonnées! De jeunes bouleaux se poudrent de frais au-dessus du tapis fragile des anémones. Forêt nue pourtant, dont les dépouilles jonchent le sol, pas encore dissoutes dans l'humus.*

*Prudente, tu te tiens au milieu du sentier. Autant de branchettes, autant de vipères que tu écartes du bâton. La peur rampe à tes pieds et les oiseaux se taisent.*

*Et voici que se dresse Laocoon, tous muscles bandés autour desquels se nouent des anneaux de reptiles, Laocoon tordu et grimaçant... Où fuirait-il? Son torse est figé dans la terre. Il est force captive et défaite immobile. Ah! ce cri de rage muet, éternel, à travers bois!*

*Laocoon! Laocoon! Le coucou a chanté. Tu marches dans le chemin du Grand Chêne. Il est là, vénérable et fraternel, buisson géant, bûcher de sève, toutes veines printanières dehors. Vainqueur des serpents, il te regarde qui t'éloignes, et tu souris.*

### LA MOUETTE

*Nous naviguions dans la brume, ne sachant où les courants nous déportaient. Depuis le matin, nous avions perdu de vue les bateaux qui nous environnaient sur le lieu de pêche. Pourtant, nous laissions traîner nos lignes dans l'eau glauque sur laquelle flottaient de place en place des débris informes, des bouts de planche, une bouteille vide, une branche morte ou quelque oiseau des tempêtes qui plongeait à notre approche. Nous ignorions où nous nous trouvions mais, aux remous fendus par notre étrave, nous devinions que d'immenses bancs de rochers nous guettaient, prêts à déchirer notre coque.*

*Mon compagnon se taisait. Moi, j'essayais de percer des yeux le mur de lait qui nous enserrait, afin d'y découvrir une balise, le soleil, un signe enfin qui nous permît de nous orienter. Tout avait disparu, hormis notre barque et cet élément huileux, inquiétant, sur lequel nous errions et qui respirait en longues houlées bien qu'il n'y eût aucun vent.*

*Soudain, tout contre nous, surgit une tour dont le sommet se perdait dans le brouillard. Nous amarrâmes à un anneau. Nous grimpâmes par une échelle de fer...*

*Et la lumière vive éclata! Sortant de son boyau souterrain, le métro traversait la Seine et, immobile au niveau de mon visage, une mouette* me regardait.

### L'ARCHE

*Précoce automne, brûlant hiver, printemps de glace, été désert, c'est l'année à l'envers! Nous dérivons, à plat ventre, entre des falaises calcaires où se terrent les hommes et les églises. Des ruines cariées, couronnées de corneilles, nous*

*surveillent. Voici de hautes abbayes qui appareillent à nos côtés, avec leur cargaison de sarcophages et de nuages. Voici des couvents au regard vide, des châteaux sans fumée gardés par des statues, des épaves avec leur collier de bouées vertes. Le fleuve ouvre ses lèvres à la succion du large, l'estuaire gonfle ses veines où bat le pouls des marées.*

*Mais en vain les phares nous font-ils signe dans le vent. Une ville de fer et de feu barre le passage... Au long des écluses du retour, un mal mystérieux décime l'équipage. Les mouettes qui nous escortent deviennent pies, corbeaux, enfin moineaux. Nous ne sommes plus que nous deux balancés entre deux enfers. Je ne te vois plus qu'à travers un écran d'usines. Encore, est-ce bien sûr? Arche décapitée, seule dans le courant, n'es-tu pas plutôt restée là-bas, au niveau des reflets, à portée de la mer?*

GRAFFITI

*Sur un mur de feuilles pourrissant avec magnificence, une ombre griffonne des signes que je suis seul à comprendre. Pas pour longtemps! L'ombre à peine évanouie, les inscriptions disparaissent aussi. Me voici devant la muraille qui tremble au rythme de ma respiration, qui se dépouille par plaques gluantes en dégageant une odeur de cimetière.*

*Bientôt, c'est une haie noire, hérissée, sans fin, que je longe. Les flancs zébrés d'écorchures, un animal dont on voit les côtes — loup, griffon, bouc? — me précède. Nous grelottons tous deux. Nous arrivons devant une porte transparente qu'il faut lécher, qui fond petit à petit. L'animal se redresse et je le reconnais. N'est-ce pas lui qui écrivait sur le mur de feuilles?*

*Un instant très court, je saisis la signification de ce qui m'arrive et de ces graffiti éblouissants. Mais tout s'éteint. Je suis aveugle. Je tâte la muraille où pointent des bourgeons durs comme des épines, et, soudain, je m'enfonce dans une souple paroi de feuilles. Elles caressent mon visage. Je nage, je nage dans cette basse futaie, et tous les*

*chants d'oiseaux me soutiennent. Ah! ne plus essayer de comprendre: à quoi bon, à quoi bon...*

## LA CHAISE DU DIABLE

*Dans un trou de la falaise, une pieuvre aux grands yeux d'eau veille sur un portrait inachevé. C'est celui de mon aïeule! Je distingue sa coiffe et ses cheveux blancs. Elle est assise au coin de l'âtre, le soufflet à la main. Pourtant, qu'il est éteint depuis longtemps, ce feu d'enfance!*

*L'orage traîne ses bahuts dans les greniers de l'horizon. Saccadés ou diffus, ses gestes de phosphore se diluent dans la nuit. Le noir troupeau des rochers accroupis au ras des remous n'est que le reflet des hordes du ciel, et tous les oiseaux se taisent pour écouter la corne de brume.*

*J'erre sur la grève. Je trouve une étoile de mer qui s'adapte avec exactitude à la brèche d'une épave dont la proue est défoncée. Le bateau tangue. A quel feu se fier désormais? Tout l'équipage des noyés, des rongés, des oubliés tourne lentement sur le pont, tandis que le capitaine me désigne, haut devant nous soudain, la Chaise du Diable.*

## LA ROCHE MOISIE

*Si tu cherches la passe et ne la trouves pas, prends garde à la Roche Moisie! Elle est là, devant toi, et tu ne la vois pas. Elle est là, partout, à ras de l'eau, moisie, certes, mais aussi bien capable de broyer ta coque d'un coup de dent!*

*Prudence! Ne te fie ni à ton œil ni à ton compas. Ecoute plutôt, et feins de dormir. Tu entends d'abord le galop de tous les chevaux terriens qui rêvent sur la paille sûre. Laisse-les passer : ils ont des os de damnés pour mors, et des chapelets de bras agrippant leur crinière traînent en bondissant dans l'écume.*

*Ecoute! Maintenant des cloches sonnent sous la mer, translucides comme des méduses, dont les battants sont les langues de tous ceux qui mentirent de leur vivant!*

*Puis, à travers tes paupières, une grande lueur dansera.*

*Pour Dieu! n'ouvre pas les yeux, car la Roche Moisie te guette, tu la frôles en ce moment, et c'est le couvercle de l'Enfer!*

*Tiens bon la barre. Aie confiance. Ne dis rien. Quelle prière pourrait te sauver? Attends que la Voix te parvienne...*

*Regarde: tu entres dans le port.*

L'ILE DES MORTS

*Je m'approche d'elle, debout sur l'avant du bateau. Le vent chasse la nuit qui imbibe encore mes vêtements, et la sueur, et la poussière de la route.*

*Elle émerge là-bas, molaire de corail hérissée de pointes où se déchirent les nuages. Les courants la cernent d'écharpes laiteuses. D'autres barques convergent vers le port, vides comme la mienne, tenant leur mât semblable à à une croix.*

*Car je ne suis plus là. Je suis la coque elle-même qui fend la mer, et bientôt je m'échoue au milieu de mille visages effacés, entouré de mille oiseaux muets battant des ailes.*

*Toutes les façades me sourient. Sur chaque seuil, un enfant est assis, un jouet cassé entre les mains.*

*Voici le cimetière. Les tombes voguent en pleine terre, tenant leur croix semblable à un mât. Debout à la proue de l'une d'elles, je regarde l'île s'enfoncer dans le soir. Le vent me traverse. Sur un champ inculte, la fenêtre d'une maison qui n'a pas été construite s'allume un instant — puis s'éteint.*

JEAN-PIERRE GIRAUDOUX

# Son fils

A l'enterrement, tout s'était bien passé. Veuf impromptu, Charles avait pleuré autant qu'il le fallait, anxieux de ne pas blesser par son indifférence le fils unique que lui avait donné Jacqueline.

« Mon petit, mon pauvre petit! » répétait-il, sans trop de conviction, dans la voiture qui le ramenait avec son fils vers leur appartement et il se demandait jusqu'où allait la douleur de Michel.

Installé dans un chagrin paisible et parisien qui ne se nourrissait pas de regrets du passé, mais de considérations sur l'avenir, Charles pleurait ce qui l'avait ennuyé aux côtés de Jacqueline, ce qu'il n'imaginait pas sans elle, les voyages, les promenades, l'amour.

« Mon pauvre enfant! »

Charles avait épousé Jacqueline presque par distraction, parce que Stéphanie n'avait pas voulu de lui, parce que Gertrude était trop riche, parce que Sylviane était tuberculeuse. Quand elle était vivante, il avait pu douter des sentiments que suscitait Jacqueline; devant le corps inanimé, Charles avait su tout de suite qu'il regretterait modérément sa femme. Mais continuerait-il, alors qu'elle n'était plus à ses côtés, à se sentir médiocre et vide?

« Comment te sens-tu, mon petit? »

Jacqueline n'avait certes pas mis son mari en valeur. Mais d'elle était né Michel et, quinze années durant,

Charles avait éprouvé pour sa femme une reconnaissance dont il était à tout moment conscient.

L'énergie qui manquait à Charles dans ses rapports avec l'humanité vibrait dès qu'il était question de Michel. A l'âge de trois ans, Michel avait été confié à des gouvernantes qui, de par les intrigues de Charles, n'avaient jamais cessé d'être avec Jacqueline dans des termes de guerre. A peine surpris qu'elle ne lui en tînt pas rigueur, Charles se comportait à l'égard de Michel comme si Jacqueline avait été une belle-mère.

« Comme tu as l'air fatigué, mon chéri! »

Brassant dans la routine et la tranquillité une affaire de famille, Charles se jugeait sans mérite et sa modestie confinait au mépris. Cette lucidité qui, chez un autre homme, eût été sujet d'indécision, d'angoisse, n'appelait chez Charles qu'une constatation soulignée d'un peu de mélancolie, de beaucoup d'ironie. Mais, devant Michel, il s'exprimait aussi peu que possible, ne s'estimant pas qualifié pour former un destin. Paternelle, sa passion n'était donc que paix et que sérénité et se serait volontiers partagée. Longtemps Charles avait souhaité d'autres enfants et, à chaque fois qu'il enlaçait Jacqueline, il s'en voulait que son acte fût aussi peu gratuit. Michel, cependant, était demeuré seul.

Froidement, sagement, Michel disait à Charles :

« Ah, Papa. Je ne crois pas que nous ayons été justes. Les femmes, je le sais, j'ai quinze ans, sont terriblement lourdes. Maman était légère! »

Oui, dans les vies de Charles et de Michel, Jacqueline n'avait pas su ou pas voulu peser. Il n'avait pas été question de le lui reprocher. Mais Charles ne s'était pas mépris. Entre Jacqueline et lui, tout n'était qu'une aimable équivoque. Allait-il regretter, en ce jour de regret officiel, la scène qui eût donné à sa vie conjugale un peu de consistance? Bien sûr, Jacqueline l'avait trompé, mais sa discrétion n'avait-elle pas été une douce constance?

« Tu trouvais Maman belle, Papa? »

Une curiosité, soudain, dominait Charles : quand Jacqueline avait-elle commencé à lui être infidèle? A

chercher? A subir? De tout temps, elle avait prodigué les allusions plaisantes à ceux qui lui faisaient la cour. C'était là sa pudeur. Avait-elle eu deux ou trois liaisons, dix amants ou cinquante aventures? Charles se sentit coupable d'avoir été aussi peu jaloux de Jacqueline. Il avait été commode de se dire qu'il n'était pas digne d'elle! L'hypocrite humilité d'un homme qui ne veut pas s'avouer qu'il n'aime que sa chair, que son fils!

« Il m'a toujours semblé que toutes les femmes étaient belles, mon petit, même les laides. » Charles regretta cette remarque trop allègre.

Charles n'avait jamais songé à prolonger aucune des rencontres que lui offrait la vie, il n'avait jamais eu de meilleur ami, il n'avait jamais admiré, son passé n'avait été qu'un pâle monologue. Il se félicitait aujourd'hui de ce que la mort de Jacqueline permît le duo auquel, sans le savoir, il avait aspiré : tout à l'heure, le déjeuner avec Michel, assurément pénible, marquerait le départ d'un avenir merveilleux.

Le taxi s'arrêtait. Silencieusement, le père et le fils montaient les cinq étages.

Prendre une maîtresse serait-il un des jeux que le lendemain lui tenait en réserve? Si Charles avait trouvé normal de ne pas s'exalter en accomplissant ses devoirs de mari, il redoutait de bâiller de façon régulière aux côtés d'une femme à laquelle la loi ne le liait pas. Non, il continuerait, comme auparavant, à n'accepter que des joies éphémères. Et, comme auparavant, ces joies seraient vénales. Car Charles adorait payer. Une étreinte était pour lui d'autant plus voluptueuse qu'elle était un achat. Il plaisait à Charles d'imaginer, débauchée de son fait, la petite ouvrière à peu près innocente qu'il n'avait pas le temps d'inviter à dîner ou au théâtre et dans la main de laquelle il glissait, tendrement, deux billets de mille francs. Charles était charmé de croire pervertir la touriste à court de devises qui regrettait de n'être pas invitée à danser mais qui ne refusait pas un chèque au porteur de deux mille cinq cent francs. Charles souriait tandis qu'il

évoquait la docilité de la secrétaire peu experte qui redoutait d'être renvoyée, le déchaînement de l'amie de la secrétaire qui espérait la supplanter. On eût dit qu'aux yeux de Charles, sa médiocrité achetant une femme prenait une envolée. Mais les sommes consacrées aux amours étaient toujours modiques : Charles eût jugé immoral des dépenses qui eussent amoindri un patrimoine dont hériterait Michel.

« A tout de suite, Papa » disait Michel.

Souvent, Charles se demandait quelle serait la première aventure de Michel. Faudrait-il la provoquer afin qu'elle fût heureuse? Puis il se rappelait l'une des sordides et banales recherches qui l'avaient, au reste, peu touché et il rougissait de son indiscrétion.

Le déjeuner aurait lieu dans plus d'une demi-heure. Charles décida d'inspecter avec mélancolie la chambre de Jacqueline, la plus jolie de tout l'appartement, dont il se réjouissait que Michel dût un jour l'occuper. Le seuil de la chambre franchi, Charles ne fut pas la proie du vague à l'âme qui, en la circonstance, aurait été seyant. Une question précise s'imposait : que ferait-il des vêtements et des bibelots de femme? Charles ouvrit les placards. Un accès d'émotion le frappa alors qu'il contemplait les robes qui s'offraient comme mortes à ses yeux, les souliers, les chapeaux. Puis, dans la salle de bain, les crèmes de Jacqueline, ses médicaments, lui semblèrent des poisons responsables. Ah, des objets interdits par la loi! Charles n'avait pas remarqué que Jacqueline en usât avec lui. Un peu écœuré, il rentra dans la chambre, ouvrit la bibliothèque vitrée. Evidemment, Jacqueline avait lu plus que lui. Mais elle n'était pas snob : les auteurs à succès ne peuplaient pas son âme. Les titres des livres qu'avait choisis sa femme étaient, pour la plupart, inconnus de Charles. Quelle était donc cette « Philosophie dans le boudoir »?

La coiffeuse serait vendue. Charles regarda distraitement la commode, inspecta les tiroirs. Le linge, lui, était vivant. Charles ouvrit la table d'écriture. Il aimait tant ce meuble qui avait été un cadeau de baccalauréat. Le tiroir secret dans lequel il plaçait jadis les lettres d'amour

qu'il n'osait envoyer, avait-il été ignoré de Jacqueline? Le tiroir résistait. Sans réfléchir, Charles prit son canif, força la serrure, abîma le bois, sortit des enveloppes. Elles n'étaient pas nombreuses. Ainsi, Jacqueline avait eu peu d'amants d'importance. Comme s'il se fût agi d'un devoir pieux, Charles lut au hasard une des lettres...

« Ma Jacqueline, pourquoi me refuses-tu mon fils? Je t'en supplie, Jacqueline... Gaston. »

Charles pensa s'évanouir. Gaston! Gaston? Il y avait sûrement dans ses papiers une photographie de ce premier, de cet unique ami. Il courut dans son bureau, fouilla l'armoire où il gardait les souvenirs du passé, les images de ceux qui, y compris ses parents, lui avaient été tous tellement indifférents! Gaston! C'était par son entremise que, voilà seize ans, Jacqueline avait rencontré Charles. Une photographie : Gaston au côté de Jacqueline. Une autre : Gaston près de lui, Charles. Gaston avait-il l'air coupable ou triomphant? Il n'était en tout cas pas de doute : Michel était le fils de Gaston.

▶

Pendant un repas d'enterrement le silence, heureusement, était un voile dont il était reconnu que l'âme avait besoin. Mais, muet, Charles pouvait à peine regarder Michel. Etait-il possible que son amour se fût tout à coup transformé en ce sentiment encore confus qui était peut-être de la haine? Michel! Ce prénom même était une autre preuve. C'était Jacqueline, Charles s'en souvenait maintenant, qui l'avait suggéré, exigé, alors que Michäel lui eut plu davantage. Si Charles n'avait pas eu le cœur de s'occuper spirituellement de Michel, n'était-ce pas qu'il avait pressenti... Tout en lui, sauf sa conscience, avait su deviner. Que d'instinct, que d'intuition! Charles eut un instant de fierté : il n'était certes pas un imbécile. Mais bien vite la douleur le reprit. Ce sourire trop sévère n'était pas le sourire de son fils mais, au-delà des ans, la grimace de Gaston. C'était l'image de Gaston

qui, à ce moment, en face de lui, ne parvenait pas à finir sa côtelette.

« Papa! »

Charles sursauta.

« Papa! »

Dans la bouche devenue étrangère, le mot « Papa » était la pire injure. Charles tentait de se raisonner. Cet enfant avait permis à sa vie d'être sans ambition, toute pure. Cet enfant possédait l'avenir que Charles dédaignait pour soi-même. Cet enfant était ce « moi » que Charles avait eu la nonchalance ou la coquetterie de ne pas vouloir être. S'il le tuait dans son cœur, c'était lui-même que Charles assassinerait.

Il n'y pouvait rien, il haïssait Michel. Car c'était bien de la haine ce désir dur, sec, de ne pas le quitter. On n'a pas envie de fuir les gens qu'on hait, même et surtout quand on veut les détruire. Mais Charles avait le devoir sacré de faire en sorte que Michel progressât, devînt un homme, le digne fils de Gaston.

« Parle-moi de Maman ! »

La coupable, la malhonnête, l'immonde, c'était Jacqueline. Autour de ce nom mort, les adjectifs s'accumulaient frénétiquement. Charles ne ressentait pourtant à l'égard de sa femme que l'habituelle indifférence.

Depuis le début du repas, Il n'avait pas adressé la parole à Michel.

« Papa, parle-moi. J'ai besoin que tu me parles! »

Le ton autoritaire était celui de Gaston. Charles continuait à fourbir l'arme dont il savait bien qu'il n'aurait pas, à l'avenir, la force d'user contre Michel, le silence.

Sans prendre de café, Charles retourna dans la chambre de Jacqueline pour y lire les autres lettres qu'il avait laissées dans la table à écrire. Aucune n'offrait de l'intérêt. A travers les lignes de chacune, Charles était contraint de déchiffrer : « Ma Jacqueline, pourquoi me refuses-tu mon fils? Je t'en supplie, Jacqueline... Gaston. »

Quand il regarda à nouveau la lettre de Gaston, un

chiffre frappa Charles : la lettre datait de deux ans avant la naissance de Michel. Jacqueline, alors, n'était que sa fiancée. Il y avait eu un autre enfant qu'on avait fait disparaître? Rien, en tout cas, ne prouvait plus que Michel fût le fils de Gaston.

Une fois encore, Charles examina la photographie de son ancien ami. Il ne notait plus aucune ressemblance. Cependant, pas une seconde, il ne mettait en doute que Michel ne fût l'enfant d'un autre.

De qui Michel était-il donc le fils? A cette question se résumerait désormais toute la vie de Charles.

Et Charles regretta que Gaston fût hors de cause. Il regretta la haine claire, sauvage, qui avait dominé le premier déjeuner du veuvage. Il ne ressentait maintenant à l'égard de Michel qu'une pauvre, qu'une lamentable curiosité.

Il eût été sage que Charles se trouvât le moins possible en présence de Michel. Une force, contre laquelle Charles ne résistait pas, exigeait qu'il prît avec lui presque tous ses repas.

« Maman était-elle mystérieuse? » interrogeait Michel. L'adolescent déplorait d'avoir été trop jeune pour connaître sa mère, pour oser la connaître.

« Je ne sais pas. »

Charles disgressait vaguement sur la mort, les religions à vie future, abordait des thèmes ésotériques où Michel, plus que lui, paraissait à son aise. Cette précocité était exaspérante. Alors qu'il s'était refusé, s'en croyant le père, à exercer sur Michel la moindre influence, Charles souhaitait marquer celui qu'il ne pouvait légalement désavouer. En était-il capable? Avec horreur, il se prenait à donner des conseils qui, suivis, eussent été néfastes.

Détruire Michel? Lui préparer une vie d'échecs et de tristesses? Charles n'avait pas assez d'envergure pour être à ce point monstrueux. Il ne s'agissait que de modeler un être afin qu'il ressemblât... à qui?

Tout ce qu'il avait peureusement aimé, tout ce dont il n'avait pas même rêvé de parler un jour avec Michel, offrait le sujet d'entretiens où Charles s'astreignait à

briller, à mentir, à convaincre que ce qu'il trouvait beau était laid, que ce qui lui semblait bon était exécrable. Douloureusement, Charles apprenait à ciseler, à maîtriser les paradoxes. Et manifestement, ce père nerveux et irritable, ce père neuf, impressionnait Michel, alors que le père affectueux et timide l'avait à coup sûr ennuyé. Dans l'attitude de Michel vis-à-vis de Charles, il y avait enfin du respect en plus de la tendresse.

▶

Charles rechercha, retrouva les hommes qui, d'après ce qu'il imaginait, avaient connu Jacqueline. Ils l'intéressaient tous extraordinairement. Non pas parce qu'ils avaient vibré dans les bras de sa femme, mais parce qu'il n'en était pas un qui n'apparût un père plausible pour Michel, Charles fit en sorte qu'ils connussent Michel, déçu à chaque rencontre de ne rien déceler qui dissipât ou qui fixât l'énigme.

« Pourquoi vois-tu tant de gens ennuyeux, Papa? » demandait Michel.

Et Charles inventait de subtiles raisons aux visites rendues et répétées par des hommes qui, sans doute dans un esprit de commisération, n'osaient fuir cet époux dont, avec l'indiscrète loquacité des épouses adultères, Jacqueline avait dû célébrer les mérites ou déplorer les manques.

A cause de Michel et de la colère qu'il ne cessait d'éprouver près de lui, Charles renonçait au plaisir. A cause de Michel qui attendait de lui une comédie chaque jour plus épuisante, les femmes et leur facilité odieuse étaient devenues, pour Charles, toutes pâles. Il ne détestait pas ce sexe dont la fausseté avait fait de lui une absurde victime, il le voyait à peine. Ou plutôt il ne le voyait qu'avec un seul visage et qu'avec un seul corps : le visage et le corps de Jacqueline.

Pour l'anniversaire de la mort de Jacqueline — le bout de l'an et le trajet en taxi avec Michel avait été une torture — Charles retourna dans la chambre où, depuis le

jour de l'enterrement, il n'avait pas pénétré et où Michel n'avait pas voulu s'installer.

Les meubles féminins avaient été vendus. La table à écrire demeurait, masculine, provocante. Alors qu'il la savait vide, Charles l'ouvrit comme malgré lui, chercha... Aucune lettre surprise ne glissait sous sa main, mais il lui semblait que le temps s'arrêtait et, follement, des mots traversaient son esprit, qui étaient comme une lettre : « Ma Jacqueline adorée, pourquoi as-tu accepté que Charles te donne un fils? Pourquoi es-tu sûre que ce fils est le sien? »

Brutalement, Charles eut une certitude. Infidèle, Jacqueline avait été honnête. Avec l'inconséquence, l'intuition, la déraison et la prescience des femmes, elle avait su, sans aucune preuve, que Michel était bien le fils d'un mari négligé mais non abandonné.

Et Charles qui redoutait la vue de son visage, qui se rasait avec un appareil électrique pour ne pas avoir, chaque jour, à regarder la glace, observa longuement son reflet. Depuis combien d'années avait-il évité cette confrontation? La ressemblance ne hurlait pas, mais il ne put s'empêcher de noter la parenté des traits de Michel et des siens. Michel était son fils!

Charles cessa de penser. Le temps de nouveau le battait. Il attendait la morsure d'une joie. Mais il n'éprouvait rien. Parce que, pendant un an, Charles avait considéré Michel comme le fils d'un autre, l'amour paternel s'était tari en lui. Michel demeurait un petit étranger.

Immobile devant le miroir, Charles ferma les yeux. Pour la première fois de sa vie, il sentit une faiblesse qui devait être une force, qui était la liberté, qui était peut-être le bonheur.

JEAN-CLAUDE SCHNEIDER

# Intérieur pèlerin

*Souffles accrus dans l'entrelacs des branches,*
*si faibles sur nos joues. Etres dénués*
*de souche, au sang trop lourd, à la voix blanche,*
*nous n'épousons que des vents atténués.*

*A l'arbre semblables, mais dépourvus*
*de la sauvagerie. Férocité*
*des forces sans entrave, espaces nus*
*dépouillés d'âme, où l'homme est déjeté...*

*Arbre au triple fût — longs doigts de louange*
*captant le ciel et pénétrant les langes*
*de la terre — il croît aux vraies mesures,*

*noué aux sols où la puissance dort,*
*— ô sagesse de la racine obscure*
*qu'un suc extasié irrigue si fort.*



*Nageurs morts de l'espace nocturne,*
*pressentant les étendues,*
*ils sont du proche et du défendu*
*les voyageants taciturnes.*

*Ils tentent de rester en surface,*
*leur bouche à l'orée des brises,*

*mais les eaux du savoir sont fugaces*
*et les bras parfois s'épuisent.*

*Alors, par l'âme et l'esprit*
*ils sont les grands sommeillants : — des bois.*
*Nature double, un seul cri.*

*Diurne et nocturne. Voix qui affleurent.*
*Fruit de terre et branches hautes.*
*L'éprouvé fuit et le Chant demeure.*



*Voici les eaux. — Noir plumage ocellé*
*des paons de la nuit. — Obscure, lointaine*
*origine des nappes désolées;*
*quels sols déserts, perdus de mort, les drainent?*

*Naissance d'âme aussi, loin des rivages,*
*lourde et silencieuse au fond des étangs.*
*Aux puits secrets et sourds des eaux sans âge*
*s'agrègent de graves limons dormants.*

*Des sources filtrantes, sans résurgence,*
*nocturnes, s'éternisent dans la terre,*
*la lagune morte et nue. Ame et silence!*

*Les branches délivrées se cherchent, s'enlacent ...*
*La plage du temps s'enlise, étrangère ...*
*Ame et dénuement flottant sur les eaux basses.*



*Ici gît le règne de la pierre. Qu'il naisse*
*une brise grave aux montagnes immuables.*
*Veine de minerai, qu'un sens à vif se blesse,*
*perçant ta dureté sous les couches friables.*

*L'homme est d'argile — ici, plus nulle trace humaine :*
*les brûlures d'été fendent, l'érosion creuse.*

*Voix muées en échos brefs et mâts des domaines arides. Galets polis ou roche anguleuse :*

*tout dureté. Il y sourd parfois très bas,*
*brillants de lune, des rus herbeux;*
*leurs lits sont abris de mystère.*

*Mais les cailloux crissent sous les pas*
*haut dans les espaces du deuil silencieux*
*où se contient le cri pétrifié de la terre.*



*Animaux poussés hors des refuges.*
*Silencieux, retenus, ils se dressent*
*et passent : lente errance transfuge,*
*bois de cerfs immobiles qui paissent.*

*Foulées, cris et regards. Rien ne trouble.*
*Cernés de mystère — hanté, craintif,*
*un instinct veille, antenne aux sens doubles,*
*mesurés sont leurs rythmes furtifs.*

*Eux savent qu'à notre gravité*
*manque la pure liaison secrète,*
*que nous ne sommes pas accordés.*

*Connais le rapport ténu des bêtes.*
*Vois, dans leur transhumance hivernale,*
*l'inouïe prescience de l'animal.*



*Perçois des règnes morts le chant singulier. Ecoute, au sein des êtres sans voix, un cœur taciturne. Des créatures silencieuses au dire, difficile est le cheminement des voix — qui souvent s'enlise. Méandres et paroles...*

*Dresse-toi! Espérant plus de danse et de longs frissons, les plantes, dans un silence attentif, se taisent : fumeterres enfiévrées de ferventes genèses, frémissantes sous la caresse des annonciations... La houle des herbes recèle d'étrangères paroles.*

*Plus bas, et des lointains de l'âme issu, l'impavide mutisme des pierres enténébrées de nuit intérieure; devenues plus lourdes de leur silence : saisissante froideur inerte.*

*Etroite est notre lyre et ses bois sont d'épines.*
*Le Chant, lui, sommeillant, silencieux, se nourrit*
*à l'humus enrichi d'ivresse des racines.*



*Les voix dorment... Le ciel est dépouillé d'oiseaux;*
*vent froid des absences sur la mort du Poète.*
*Pourtant, là-bas imbue de plus vives eaux,*
*sa voix puise aux forces des sources secrètes.*

*Il connaît aussi les instants du silence,*
*ce chant tari qui va boire aux nappes-mères,*
*mais il n'EST plus. Les afflux d'effervescence*
*sont ses seules liaisons aux vies de la terre.*

*Privé de racines, l'arbre perd sa sève.*
*Toute source est cachée : nuits tourmentées*
*dont les offrandes sont imprévues et brèves,*

*nos sources sont ténues.*
*Mais celle du sang*
*— ce fleuve obscur — connaît, sous la volupté,*
*les saisons du dieu mourant et renaissant.*

J.A. VAN HAMEL

# Aspects historiques d'un plagiat

Grâce à la perspicacité et au sens critique dont M. François Piétri a donné une preuve nouvelle par sa « Recherche sur un Plagiat » (*Mercure de France*, août 1957), les ténèbres entourant l'*Histoire du Parlement anglais, par Louis Bonaparte, avec des Notes autographes de Napoléon* (1820) ont été distinctement éclaircies. Avec le talent qu'on lui connaît, l'auteur a fait le point de la question sous plusieurs rapports. Toutefois, les résultats ne nous sont pas présentés comme complets et définitifs. En terminant son article M. Piétri constate que l'affaire a « laissé des énigmes ». Il m'a paru utile de pousser encore plus loin les fouilles. Après l'exposé de M. Piétri, il n'est plus douteux que le cas ne présente une des mystifications les plus osées dans l'histoire des livres. Mais on serait heureux, ainsi qu'il s'est trouvé pour d'autres exemples célèbres, de tracer les arrière-plans historiques du faux. Ne s'agirait-il vraiment pas d'autre chose que d'une opération financière, entamée, non sans succès, par quelques plumitifs en mal d'argent? En analysant le tableau d'ensemble, avec tous ses éléments personnels et ses ambiances politiques, ne pourrions-nous pas ajouter quelques traits d'une portée différente? La chose est bien digne d'intérêt, puisqu'il s'agit d'un détail d'histoire napoléonienne, reflétant des figures du premier plan; avec en tête l'empereur lui-même.

Les faits incontestablement établis depuis les recherches de M. Piétri sont les suivants :

1. Le Livre en question, publié en 1820, n'a certainement pas été écrit par Louis Bonaparte. La première partie est une transcription littérale de *L'histoire du Parlement d'Angleterre, par M. l'abbé Raynal,* publié déjà en 1749. Le reste des chapitres a été fourni par le conventionnel Barère (mitigé çà et là par Fiévée).

2. L'ensemble du livre a été arrangé grâce au concours d'un publiciste « touche à tout » et sans scrupules, nommé Ménegault (de Gentilly).

3. L'édition a été effectuée par la Maison Baudouin Frères, de Paris, ces messieurs ayant très probablement été au courant des truquages.

Ici il faudra ajouter une observation aux constatations, faites par M. Piétri. Celui-ci nous parle d'une édition datant de l'année 1821. Or, l'édition que j'ai pu trouver à la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam indique comme date d'édition « 1820 », donc : avant la mort de Napoléon. Ceci est d'une importance essentielle, parce qu'il faut conclure que la publication a eu lieu indépendamment de cet événement, et non pas comme suite. Y a-t-il eu peut-être deux éditions?

4. Il y a eu un soi-disant « désaveu » de la part de Louis Bonaparte, daté de 1827 seulement. Nous reviendrons sur le caractère ténébreux de ce démenti. M. Piétri, à qui incombe le mérite de la découverte, le trouve sujet à caution.

5. Last not least : « Les notes autographes de Napoléon. » M. Piétri les a très justement caractérisées comme suit : « D'une lecture extrêmement attachante, où sous un laconisme vigoureux — *imperatoria brevitas* — l'acuité de la critique, la force du raisonnement, l'exactitude des précisions s'agrémentent, çà et là, d'une bonhomie un peu taquine, et qui était bien de la manière intime du grand homme. » D'autre part, on reconnaîtra certains anachronismes. Nous voudrions nous arrêter là pour le moment, sans accepter nécessairement les qualifications qui figurent dans l'article du *Mercure de France*) : « entièrement fabriquées », pour une partie, et « passages, adroitement choisis et ôtés du contexte » de Raynal, pour d'autres.

Ces « notes autographes » attribuées à l'empereur, constituent l'intérêt prédominant de toute la publication de l'année 1820. Si elles sont authentiques, ou bien, si, pour ainsi dire, elles sont au moins imbibées d'un certain pourcentage d'historicité, elles formeront une contribution intéressante aux études napoléoniennes. En tous cas, il faudra en convenir, ces textes portent la marque de la griffe de l'aigle! Et s'il est possible de démontrer que, tout truqués qu'ils soient, ils touchent pourtant de très près à l'ambiance napoléonienne, leur valeur dépassera celle d'un fait divers.

Or, les deux auteurs intellectuels de l'ouvrage, l'abbé Raynal et le conventionnel Barère, ont été placés tous deux dans des contacts très réels et très intenses avec la personnalité politique de Napoléon. Et, quant à Louis, ne fut-il pas le frère le plus aimé au début, le plus en défaveur vers la fin? L'éditeur Baudouin, lui, appartient au mouvement bonapartiste d'après la chute de 1815.

Pour résumer : Le livre de 1820 restera une fabrication surprenante, c'est clair, et indiscutable. Mais il constituera en même temps un document historique d'une certaine valeur de fait. Pour les profiteurs cela peut avoir été une simple affaire mercantile, adroitement ménagée. Les réalités politiques qu'il renferme méritent toutefois d'être reconnues.

Pour commencer, examinons de plus près la figure de l'abbé Raynal (1).

Il est possible que son étude sur *L'Histoire du Parlement d'Angleterre*, publiée à Londres en 1849, fût tombée en oubli en 1820, et même avant. Il est toutefois certain que le nom de Raynal ne le fut pas! Il était célèbre jusqu'en 1789, 1790, 1791 et après. Et il fut à cette époque l'idole d'un jeune officier d'artillerie : Napoléon Bonaparte. Raynal comptait alors parmi les grands sages de la Révolution. Son œuvre sur l'*Histoire philosophique et politique des Deux Indes* a été « la Bible des Deux Mondes », ainsi que l'a encore intitulé le publiciste anglais John Morley beaucoup plus tard (1878). Publié en 1770, cet ouvrage a servi de base idéologique à la révolution de l'Amérique du Nord ainsi qu'à celles de l'Amérique

(1) Raynal mourut en 1796. D'après les biographies il fut en ses débuts collaborateur au *Mercure de France*.

Latine. Encore, pour le mouvement contre l'esclavage, et pour d'autres « libérations » jusqu'à nos jours. Récemment un jeune historien de Londres m'assurait que l'influence des théories de Raynal doit être considérée comme ayant été encore plus considérable que celle des doctrines de Lénine. Une nouvelle édition de l'Histoire philosophique venait de paraître en 1820; et l'on continuait à parler de « l'esprit de Raynal ».

Au cours des années 1789 jusqu'en 1791 le jeune Napoléon Bonaparte était parmi les admirateurs enthousiastes de Raynal. On en trouvera une abondance de preuves dans l'étude de Frédéric Masson sur *Napoléon inconnu.* Bonaparte, jeune intellectuel et adhérant au réveil révolutionnaire, a non seulement pris des extraits minutieux de *L'Histoire philosophique des Deux Indes,* mais il a été trouver Raynal à Marseille et à Paris à plusieurs reprises, pour s'inspirer de ses conceptions politiques. Il est allé chercher ses conseils pour les entreprises de réforme en Corse. Il ne l'appellera que « ami des hommes »; qu'il « craint d'importuner par son admiration ». Il lui a, enfin, dédié son *Discours sur les sentiments qu'il importe d'inculquer aux hommes* (1791) en ces termes : « illustre Raynal, inébranlable dans ton zèle pour l'humanité », etc.

Il est donc inconcevable que Napoléon, en garnison à Auxonne puis à Valence, où il s'occupait à lire et à prendre des extraits dans tous les ouvrages qui touchaient au domaine de la politique, de l'histoire et de la géographie, n'ait pas également savouré l'histoire du parlement d'Angleterre, sortie de la plume de Raynal. C'est du reste un livre fort bien écrit et d'un style lucide et « tacitien ». Déjà, Napoléon s'intéressait spécialement à l'histoire et au système politique de la Grande-Bretagne.

Ici il faut mentionner, en plus, qu'à cette même époque Napoléon menait vie commune avec son frère Louis, son cadet de huit ans. Napoléon avait pris sur lui l'éducation de ce garçon, qu'il considérait — ainsi qu'il l'écrivit au frère Joseph — « comme le meilleur de nous quatre », dont il « comptait de faire son chef-d'œuvre ». N'est-ce pas une image assez touchante que celle de ces deux jeunes gens, âgés de 21 et de 13 ans, vivant ensemble sur une pauvre solde de capitaine

d'artillerie, et travaillant hardiment à l'acquisition d'une culture intellectuelle?

Napoléon trouvait même nécessaire de faire apprendre à Louis à écrire le français. Il a expliqué qu'à cette fin il lui fit copier des livres entiers, comportant en même temps des sujets dignes d'intérêt. De cette façon Louis a copié entre autres le texte de *Discours sur le bonheur des hommes*. Nous tromperions-nous en supposant qu'à cette époque la lecture de *l'Histoire du parlement anglais* de Raynal, « un des princes de la révolution », ait formé un objet d'études communes des deux frères? Il est même plausible qu'un texte ait pris naissance avec des notes autographes, soit en marge d'un exemplaire imprimé, soit dans un manuscrit copié à la main; le jeune Napoléon aurait-il annoté l'ouvrage de Raynal, qui serait devenu plus tard le document resté entre les mains de Louis? On l'ignore! Indiscutablement la publication de 1820 attribuée faussement à Louis, parmi les notes autographes de Napoléon en contient quelques-unes qui portent la marque de l'anachronisme. Mais pour la plupart elles évoquent l'image d'un lecteur fidèle et muni d'un crayon, jetant en marge les remarques dont l'idée lui vient. Un lecteur qui peut très bien avoir été Napoléon, officier d'artillerie.

Le manuscrit n'existe plus. On ne l'a pas retrouvé dans les bibliothèques italiennes ou ailleurs. Il est très possible que plus tard certains papiers ou brouillons aient servi aux fabricants de contrefaçons de matériaux, devant constituer un ensemble promettant un succès de librairie. Mais n'est-il pas également très probable, qu'il y ait eu des éléments de valeur, des antécédents d'origine réellement napoléonienne?

Ici, il sera utile d'analyser de plus près la personnalité de Louis Bonaparte, et son rôle probable dans l'affaire. Il est difficile de supposer que Louis ait vraiment été étranger à la production de l'ouvrage, publié sous son nom en 1820. Il ne l'a pas écrit, cela est certain! Mais comme l'a allégué M. Piétri avec beaucoup de raison : s'il avait été vraiment hors de cause, « pourquoi ne pas avoir présenté directement une protestation nette et catégorique contre un faux inadmissible »? M. Piétri a trouvé, avec une ingéniosité pour laquelle il faut lui rendre hommage, une déclaration en désaveu, émanant de Louis et

parue dans le *Constitutionnel* du 23 avril 1827. Sept ans après! Rédigée, du reste, sous une forme qui, après lecture minutieuse et critique, ne paraîtra nullement sincère ni convaincante. Louis se déclare « étranger à la publication de l'ouvrage publié sous son nom ». Mais, cela exclut-il une collaboration indirecte, fournissant des indications documentaires, ou des données auxiliaires? Il semble au contraire que Louis ait soigneusement évité de désavouer radicalement. Ceci devient encore plus clair, si l'on prend le texte entier de la longue déclaration, parue au *Constitutionnel* de 1827. Louis y a présenté tout un bouquet de dénégations concernant d'autres publications qui pourtant en partie sont indiscutablement émanées de sa main. Il se défend plutôt de l'inopportunité des publications, en termes généraux, que de leur fausseté. Avec beaucoup de raison M. Piétri a relevé en outre qu'en vain on chercherait dans les journaux de l'époque une réplique de l'éditeur ou des collaborateurs qui auraient pourtant dû désirer se défendre s'ils s'étaient vraiment sentis mis à nu par la déclaration de Louis Bonaparte. Pas le moindre écho!

J'ai pu au contraire noter un écho en sens inverse. Dans une lettre, écrite par Louis en 1839, lettre accompagnant un envoi de livres à un ami, nous trouvons : « Je vous envoie comme légère marque de mon souvenir et de ma vieille amitié *un exemplaire de toutes mes écrivasseries.* » Et le baron de Couston, en publiant en 1880 dans une brochure cette lettre (adressée à son père), a ajouté dans une note : « Cet envoi contenait les ouvrages suivants : Marie ou les peines de l'amour. Odes. *Histoire du parlement anglais* (1 *vol.*) (Je souligne.). Documents historiques sur la Hollande (3 vol.), etc. » Supposant l'exactitude de cette communication, nous sommes amenés à penser que Louis Bonaparte n'a été aucunement étranger à la composition du livre, paru sous son nom en 1820!

Son attitude pourra étonner encore moins, si l'on prend en considération les traits essentiels de son caractère, sur lesquels il y aura encore lieu de revenir.

Analysons d'abord en quelques traits la personnalité du collaborateur en chef, tel qu'il est mentionné dans la préface même du livre qui nous occupe. « Barère a rempli, par ordre, quelques lacunes; il a même ajouté plusieurs chapitres... » En vérité,

Barère a ajouté au texte provenant de Raynal quelque vingt-huit chapitres (XXVIII-XLII), mais ne traitant plus du tout de l'histoire du parlement anglais! Ils racontent l'histoire des guerres franco-britanniques du XVIII^e^ siècle, et sont destinés à établir « que le gouvernement anglais n'a été tyrannique envers l'Europe que depuis l'époque fameuse où le parlement britannique est devenu l'arbitre et le monarque des souverains de nom, de l'orgueilleux peuple breton ».

Comme objet central ces chapitres attaquent la maîtrise britannique des mers et défendent avec ardeur le principe de la liberté des mers; principe, on le sait, qui a été cher à Napoléon dans sa lutte contre l'Angleterre.

La figure du conventionnel Barère sera suffisamment connue aux lecteurs de France pour qu'un étranger ne s'hasarde à tracer son portrait. Pour examiner la mystification littéraire qui nous occupe, il suffira de constater d'abord qu'il fut un auteur très capable, doué et habile; et sans beaucoup de scrupules. Ceux qui désireraient connaître tout le mal que l'on pourra dire de Barère, n'auront qu'à lire l'essai célèbre de 65 pages dans lequel l'historien anglais Lord Macauley a versé sur lui tout le venin dont dispose un historien passionné. Il est vrai que Napoléon lui-même n'a pas spécialement vanté Barère : « Il passe pour avoir du talent; je ne l'ai pas jugé ainsi. Je me suis servi de sa plume... » (chez O'Meary). Quand même, Napoléon s'est bien largement servi de cette plume. Barère comme lutteur politique était devenu le spécialiste des attaques de polémique contre l'Angleterre. Il avait publié en 1797 en trois volumes *La liberté des mers ou le gouvernement anglais dévoilé*, portant plainte contre la guerre maritime, faite par la marine anglaise. Ayant été présenté au général Bonaparte, il entama après le 18 brumaire, sur l'instigation de celui-ci, une publication périodique *Mémorial anti-britannique* destiné à nourrir l'opinion publique contre l'Angleterre. Depuis 1803 jusqu'en 1807 il a même entrepris sur la demande de Napoléon une correspondance régulière et confidentielle avec celui-ci, signalant et examinant les principaux événements politiques du jour à l'usage du 1^er^ Consul, plus tard de l'Empereur. En même temps Barère s'ocupait de l'espionnage parmi la colonie anglaise restée à Paris. On comprendra que de cette

façon il y ait eu une relation spéciale entre la pensée de Napoléon et les apports de Barère. Après sa mort en 1841, ses exécuteurs testamentaires ont trouvé l'original de 223 bulletins rédigés pour Napoléon. Celui-ci n'avait pas l'habitude de répondre. Il a même fait arrêter le service par Duroc en 1807. Mais n'est-il pas clair, néanmoins, que Barère a eu amplement l'occasion d'assembler et de retenir des paroles et des réactions personnelles, provenant de Napoléon? S'il fallait fournir un nombre de chapitres au livre publié sous le nom de Louis Bonaparte, Barère n'avait qu'à adapter un ensemble tiré de ses propres écrits. Et s'il fallait ajouter des « notes autographes de Napoléon », il pouvait bien se servir soit de notices marginales émanant en vérité de la main du 1er Consul ou de l'Empereur, soit de remarques verbales, recueillies dans les rencontres avec celui-ci. Barère, d'après ses mémoires, eut pendant longtemps l'habitude de tenir un journal. Bien averti, il a pu cuisiner des textes qui, tout en ne provenant pas de Napoléon d'une façon authentique, contenaient une quantité appréciable de gouttes de l'esprit napoléonien. Les rédactions connues de Barère font l'impression d'un style plein d'esprit et de finesse. Il était donc bien équipé, sous tous les rapports, pour se prêter à la confection d'un beau livre napoléonien.

Prenant en considération tous ces éléments souterrains il me semble possible de reconstruire approximativement la genèse du livre de 1820.

Regardons en outre l'esprit dominant de l'époque. N'était-ce pas une époque où le bonapartisme trouvait un nouvel épanouissement? A condition de s'adapter au libéralisme du jour, ainsi qu'aux idées d'entente internationale, les idées bonapartistes étaient cultivées, non seulement en France, mais aussi dans d'autres pays, tels que l'Angleterre. Là, il y avait le mouvement pro-napoléonien de Lady et Lord Holland. En France, « s'il avait vécu jusqu'en 1830, il aurait pu revenir », ainsi qu'écrit Chateaubriand dans les Mémoires d'Outre-Tombe. Il semble donc qu'en 1820 une publication remettant au premier plan, et sous une forme prenante, les idées de Napoléon, modernisées et rattachées aux institutions anglaises à la mode, soulignant en même temps la mission de la France à défendre la liberté générale du commerce maritime, en face des doctrines

de maîtrise britannique détestées par les autres nations, pouvait remplir une destination de haute valeur. Il ne s'agissait pas seulement d'une entreprise financière, due à l'initiative de quelques plumitifs courts d'argent. Cela valait avant tout la peine, du point de vue des courants politiques et des intérêts du monde civilisé. Tout en étant, dans sa mise en scène, un truquage formidable, la chose ne contenait pas moins un élément considérable de réalité napoléonienne, ne fût-ce qu'indirectement.

Ceci s'accentue encore par le cachet de la maison d'édition qui s'est chargée de la mise en librairie. La Maison Baudouin Frères était notamment une maison d'édition des publications bonapartistes de valeur. On retrouve dans leur fonds, entre autres, la réédition du *Discours sur le Bonheur des Hommes* composé par Bonaparte en 1791, et dont en 1821 le général Gourgaud a fait paraître (chez Baudouin) une réédition partielle, composée, ainsi que l'annonce la préface, d'après une copie à la main faite par le jeune Louis Bonaparte!

Et voici donc celui-ci qui de nouveau entre en scène! Après tout ce que nous avons observé, il paraît très probable que Louis ait aussi eu la main, d'une façon peu droite et loyale du reste, dans la préparation du livre mis sous son nom. Il s'est prêté à la comédie! Il aura également travaillé, avec les autres, à la confection des « notes autographes ». Avec cela, on se rendait utile en même temps aux tendances politiques du moment. Si avec le plagiat incontestable, et en plus avec ses démentis et ses cachotteries, Louis se montre sous une lumière peu digne, on n'aura qu'à se rappeler l'analyse psychologique présentée par Masson : « ... esprit parfaitement honnête, inspiré à des actes d'une duplicité surprenante, qui par un phénomène très connu lui paraissent en conscience irréprochables ». « Chez lui tout est contradiction et impulsivité; fourberie et contre-vérité. Un cas de cyclothymie. »

Voici donc enfin le résultat de quelques recherches, entreprises en vue de trouver, pour la genèse d'une publication de notes autographes de Napoléon, une explication un peu plus élevée que celle d'une fabrication vulgaire et banale. Je n'ai pas pu dépasser les limites des suggestions générales. Me reprochera-t-on de ne pas avoir réussi à éclaircir complètement la marche des choses? Il faudra m'y résigner. Il m'a été impos-

sible de retracer les détails. Beaucoup de possibilités restent en suspens. Il se pourra que des lecteurs intéressés produisent encore d'autres indications précieuses. Il ne me paraît même pas du tout exclu qu'il y ait eu, vers 1820, des échanges de vues ou de notes avec Sainte-Hélène. Les envois de Londres, par les soins de Lady Holland, ont été dès cette époque, assez fréquents. Les *Documents historiques* publiés par Louis Bonaparte, en 1820, n'y étaient-ils même pas arrivés avant la mort de l'Empereur ?

D'autres possibilités m'ont été soumises. La Bibliothèque Ambrosienne, où, selon la Préface de 1820, un manuscrit aurait été déposé, a-t-elle été purgée des publications bonapartistes aussi bien que parlementaristes, par le régime de police établi en Italie du Nord après 1815 ? Ou bien, Napoléon III, fils de Louis Bonaparte, aurait-il eu entre les mains des documents intéressants, détruits à la suite des événements de 1870 ?

Mais ne nous égarons pas dans des suggestions dénuées de fondement tangible. J'ai seulement tâché, au contraire, de pénétrer quelque peu dans les réalités historiques, fournissant quelques explications au sujet d'un cas de plagiat remarquable et digne de nos réflexions.

Nota. — Au moment de terminer cette étude pour l'impression, j'ai fait la découverte d'une brochure anonyme datée de 1850, extrêmement rare. Un exemplaire presque unique paraît exister à la Bibliothèque Nationale de Paris (qui a bien voulu me faire tenir une photocopie) : *Notes de l'Empereur Napoléon sur l'Histoire d'Angleterre, complément nécessaire au Mémorial de Sainte-Hélène* (Paris, Garnier Frères, Palais National 215, 10, rue Richelieu, 1850). « Elle est destinée à faire l'éloge devant le public français du livre de Louis Bonaparte de 1820 avec les autographes, et présentée sans le moindre signe de doute sur l'authenticité... Il sera très curieux de connaître ce que l'empereur Napoléon pensait de cette nation anglaise, séparée du monde entier ; et très important aussi d'apprendre ce qu'il pensait de ce gouvernement constitutionnel... qui diminua considérablement la puissance des rois, et de cette souveraineté du peuple, qui semblait alors constamment et nécessairement aliénée de fait et de droit. »

Les « notes autographes » sont analysées l'une après l'autre en tous détails; le livre de 1820 étant caractérisé ainsi : « C'est en 1806 que Louis, son frère, lui communiquait un manuscript qui formait un abrégé de l'histoire du gouvernement de la Grande-Bretagne; il (Napoléon) inscrivit en marge les réflexions que la lecture lui inspirait. Ces notes sont toutes de son écriture. *Elles forment pour ainsi dire une conversation de famille, qui se tenait dans l'intimité et qui ne devait jamais être publiée.* »

Nouvelle matière à creuser pour qui de droit! Au premier abord il me semble que l'observateur y trouvera un autre trait de lumière, éclaircissant le livre de 1820; tenant aussi compte de la position acquise en 1850 par l'auteur des *Idées napoléoniennes.*

# MERCVRIALE

## *MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI*

**PORTRAIT DE L'ARTISTE A BICYCLETTE.** — Il m'est arrivé de parler ici de la façon qu'ont les livres de nous tomber sous la main, de se glisser sous nos yeux et presque de frapper à notre porte; de la concurrence, à peine loyale, qu'ils se font entre eux lorsque la pile échafaudée sur la table de nuit bascule et que les plus légers tombent à terre tandis que les plus lourds demeurent, qui nous escorteront aux jungles de l'insomnie, au désert des dimanches.

J'aurais dû parler aussi de la façon qu'ils ont de disparaître, pis même, de se désintégrer. On en cherche un, on le croyait, que dis-je, on le savait là, on venait de le voir pas plus tard que la veille, on tend la main : voilà qu'il n'y est plus. Ce n'est pas possible... Ou alors il avait disparu depuis longtemps et notre regard s'abusait? Mais quand est-il parti, comment, par la faute de qui? Les amis qui nous rendent visite ont-ils à la fois tant de goût, d'agilité et de ruse qu'ils parviennent à nous voler, à notre barbe en somme, les meilleurs? Je ne puis soupçonner la personne qui chez moi fait le ménage. Pourquoi aurait-elle dérobé l'Exil et le Royaume? Longtemps, il me faut l'avouer à présent, j'ai cru que peut-être les camarades de mon fils... Mais, depuis qu'il poursuit ses études à l'étranger, ces jeunes gens ne viennent plus et les livres continuent de « sortir »... Force est donc de se rendre au prodige. Ils s'en vont de leur plein gré, la nuit. Après tout ce n'est pas si surprenant. Qui ne connaît déjà leur pouvoir de lévitation? Qui ne sait qu'ils ont une manière à eux de se regrouper toujours à leur guise? Pour y mettre de l'ordre, j'ai tout essayé. Classement par auteurs, par pays, par éditeurs, par genres. Rien vraiment n'est logique, et de toutes façons, ne dure. Par goût, on choisirait évidemment de classer suivant le genre. Toute la poésie, de Pindare à Bonnefoy, tout le roman, d'Homère à Butor. Mais pour nos petits métiers marginaux, comptes rendus, critiques, interviews,

voilà que c'est par éditeurs que fonctionne le mieux notre répertoire intérieur, et qu'il nous faut placer les ouvrages dans l'ordre où ils nous arrivent (j'en doutais, jusqu'au jour où plusieurs de mes collègues me dirent que, bien inexplicablement d'ailleurs, il en allait de même pour eux). Enfin certains de nos amis nous donnent du tintoin. Audiberti écrit des romans, bon, des poèmes, bon encore, mais des romans en vers (La Beauté de l'Amour), des libelles, des pièces de théâtre dont les unes nous sont contemporaines, mais dont une autre renouvelle à merveille le rayon Shakespeare (La Mégère)... Que faire? Pour stopper en tout cas le mystérieux exode, j'ai décidé de mettre les ouvrages auxquels je tiens dans la chambre de débarras. En sorte que le peuplement des rayons visibles dans le living-room a de quoi laisser un peu interdit quiconque y porte le regard. Ce ne sont que rangées de Lavisse serrés en ordre de bataille. Enormes dictionnaires, Corneille, Racine, Molière en reliures anciennes, au dos quelque peu dédoré où les noms se lisent mal. Et, en bas, ces grands Cahiers d'Art, Verve, et autres albums du Chêne qui ne peuvent facilement se glisser sous un manteau. Mais au beau milieu de cette bibliothèque presque postiche, se voit, comme le nez au milieu du visage, certain rayon où, malgré moi, et partant tout à fait à leur guise, des volumes plus petits se placent, que dis-je, sautent! (A moins que ce ne soit moi, sans le savoir, qui tout de même... Il faudra donc qu'un psychanalyste me dise par quelle opération, aussi révélatrice qu'inconsciente, j'ai pu constituer cette disparate rangée.) Je m'y précipite à l'instant pour vous en donner ici la composition : une Anthologie de la Poésie française par Max-Pol Fouchet côtoie La Science des Monstres d'Etienne Wolff, contre quoi s'appuient Les Noyers de l'Altenburg, un coin du bas arraché; suit, sans titre et sans nom, un cahier de cuir rouge où j'ai inscrit jadis le poids, les menus et les premières paroles de mon fils quand il était bébé — ma famille m'ayant tôt fait comprendre qu'elle trouverait ennuyeux que je l'entretinsse sans cesse à haute voix du prodigieux appétit de cet enfant et de ses onomatopées que je prenais pour des traits d'esprit. Reliés en rouge aussi, mais avec de belles lettres d'or, trois volumes d'Edgar Poe en anglais. Vers et prose. Puis, L'Eté de Camus (j'ai dit que L'Exil était de sortie), et puis Chamfort, et puis Armance, et puis Les Jardins et les Fleuves d'Audiberti susnommé, enfin Sons and Lovers de Lawrence et, tout contre le mur, Hommes de Vérité de Jean Rostand. Non, je n'ai pas vraiment d'ordre, je n'en aurai jamais, c'en est la preuve. Mais ce n'est pas une raison quand même pour qu'ils s'envolent, ces Noyers, cet Eté, ce Corbeau, ni ces Hommes de Vérité...

Or je n'ai retrouvé ni là, ni ailleurs, ni dans le débarras, ni sur

ma table de chevet ce Louison Bobet par Jean Bobet (1) qui y était, j'en jurerais, hier, et dont je voulais ici rendre compte. C'est un ouvrage qui m'a touchée par son sérieux et son ironie, sa largeur de vues et sa finesse de trait, ravie par une sorte de tension élégante, de grâce vulnérable qui peut-être se nomme l'équilibre... Qui me l'a pris? Quand était-ce? Et surtout pourquoi ai-je tout le temps cru voir son dos — m'apercevant aujourd'hui seulement que je le confondais avec un autre « Air du Temps », jaune aussi? Il va donc falloir que, de mémoire, j'en dise les mérites. Peut-être est-ce, inconsciemment toujours, pour justifier sa place dans Mémoire d'Aujourd'hui que je l'ai perdu ou laissé s'enfuir au moment même de le reprendre. Mais après tout j'ai un recours. La N. R. F. n'est pas si loin de chez moi. J'y cours.

... J'en reviens. J'ai tout dit : que j'avais eu le volume, qu'il m'était bien parvenu (aucun éditeur ne croit à cette histoire des paquets qui n'arrivent pas), que je l'avais lu et puis égaré. Que j'en avais besoin, pour le Mercure. Pour le Mercure? On s'étonna un peu, on leva la tête de dessus le bon qu'on était en train de rédiger. On me sourit, sans être sûr que je ne commettais pas là une petite faute de goût, que le choix d'un tel sujet pour une telle revue relevait de ce snobisme teinté de démagogie que j'ai moi-même assez souvent blâmé... On parut penser que j'allais peut-être railler, ou, pis encore, parler du livre avec ce lourd sérieux que mettent certains écrivains à traiter de ces choses-là. N'empêche, je l'ai, je le tiens, je le regarde. Le sous-titre dit : « Vélobiographie ». Vous avez peut-être quelque chose contre ce néologisme. Moi pas. D'abord il me rappelle le mot qu'eut un de mes amis : nous écoutions un soir à la radio les confidences d'un intellectuel très arrivé qui se vante toujours d'avoir eu des débuts difficiles, de s'être fait lui-même, insistant sur ses déboires de jeunesse, et racontant qu'il dut, tout jeune homme, faire des livraisons à bicyclette pour une maison de commerce. « Ah! dit l'ami... voilà qui m'éclaire enfin!... Je me doutais un peu que c'était un vélo-didacte... »

On ne peut dire de Louison Bobet que, par la voix de ce frère champion aussi et mémorialiste de la famille, il se vante de quoi que ce soit; loin de prétendre s'être fait tout seul, il laisse bien savoir qu'il doit beaucoup à son père qui, boulanger dans la commune pour nous désormais immortelle de Saint-Méen-le-Grand, avait déjà la passion du sport et notamment de l'aviation... et qui en outre faisait son pain non seulement pour le vendre mais pour le réussir mieux que ses confrères... Tout Louison déjà est là. Un goût patient de la

(1) Editions Gallimard, collection « L'Air du temps ». Avec une charmante préface d'Antoine Blondin.

perfection. J'en suis sûre... Et j'en fus témoin. Il me faut ici avouer que j'ai des raisons toutes personnelles et autobiographiques de m'intéresser aux frères champions. La Télévision m'avait, à mes tout débuts dans le reportage électronique, confié le soin d'interviewer Louison Bobet, il y a trois ou quatre ans. Je crus sage, après quelques instants d'entretien préliminaire, de dire à notre héros que je ne connaissais pas grand-chose en matière de course cycliste. Il fit mine, fort élégamment, de ne s'en être pas tout de suite aperçu. Pourtant je lui dis qu'étant enfant j'avais beaucoup aimé rouler à bicyclette. Il trouva que c'était très bien. Et cela fut suffisant pour que me revinssent des souvenirs d'équipées dans le Val de Loire, avec mon cousin germain qui tournait à l'envers son guidon pour que cela fasse « vélo de course » (notre idole était alors Bottechia, c'est bien loin...), haltes, pique-niques aux environs de Tours, tout cela ressurgit, d'un coup, et dans un curieux bric-à-brac de sensations visuelles, olfactives et historiques, — les malheurs du Cardinal de La Balue s'assaisonnant de l'odeur des buissons de seringa, du goût du saucisson et du chocolat Poulain... Je n'ai pas osé, dans l'instant, raconter cela à Louison, parce que je ne savais pas encore à quel point un homme comme lui ressemble à un artiste, à quel point il peut rêver une course autant que la préparer, et combien les souvenirs sont, pour lui comme pour nous, moteurs. Mais tout de suite, j'ai été charmée par son langage. Je me rappelle comment, forte d'une documentation qu'on m'avait fournie la veille, je lui dis : « Et puis, à un moment, vous avez aussi tenu une épicerie », à quoi il répondit, surpris mais amusé : « Ah, vous connaissez vos classiques! » — et, comme je l'interrogeais sur ses lectures, il me parla de Jacques Perret que je connais bien, et puis de Frank Slaughter dont j'ignorais tout. Je dus reconnaître cette lacune qui, puisqu'il s'agissait cette fois de choses écrites, frisait l'incompétence. Il redit Slaughter, en modifiant un peu l'accent tonique — je n'y étais toujours pas... Ce n'est que bien plus tard, dans une auberge de Dampierre, que le hasard me favorisa. Par un jour de pluie, je demandai quelque chose à lire, la patronne me dit, perplexe : « J'ai bien du Slaughter, mais vous avez sûrement tout lu. » « Rien, rien! » lui dis-je avec enthousiasme et appétit. Et je me mis incontinent à lire ces romans (l'un paraît justement ce mois-ci en feuilleton dans un grand quotidien du soir). Ils sont écrits par un homme des U. S. A. qui fut sûrement chirurgien ou tout comme; toutes les trente pages, un accident, une providentielle maladie veut que l'un des héros, ou à défaut quelque passant, passe justement sur le billard, ce qui vaut des scènes criantes de vérité. Les scènes d'amour ne sont pas mal venues non plus. Louison m'avait dit que cette lecture lui procurait plus de délassement que celle des romans policiers. Je

partage ses vues. Mais revenons à Jean. Excellent coureur, et non moins bon essayiste. On sait qu'il est licencié en anglais. C'est lui que, dans les comptes rendus d'étape où le rédacteur sportif s'ingénie comme il se doit à varier au maximum un vocabulaire malgré tout limité, on nomme tour à tour Bobet bis, Jean sans peur, le frère de Louison, l'Homme aux lunettes, et, pour finir, en raison de ses diplômes, le Pédagogue. Ce qui m'a le plus frappée peut-être dans son livre, c'est cette phrase, ou, disons, ce constat : « L'homme n'a pas été conçu pour se propulser à vélo. » Ergo Louison, comme Fausto, comme Ferdi et Charly, comme tous les grands, sont des gens d'exception. A qui il arrive ce qui arrive aux artistes. Il faut forcer la nature. Et il faut savoir, dès lors, que mieux on y parviendra plus il faudra penser seul, rêver seul. Pour eux, comme pour les romanciers, les dramaturges, les musiciens, le succès public ne va jamais sans ombres. Une victoire à Solingen (qui vaut bien un Goncourt), plusieurs triomphes au tour de France (autant dire un Prix Nobel), et voilà qu'on se découvre des ennemis, que les journaux vous prêtent des mots qu'ils inventent, d'inexistantes sautes d'humeur, voilà que le portrait se fausse. Le vrai portrait, je viens de le dire, ressemble à celui d'un artiste, et Jean semble le tracer ainsi sans y penser : Louison ne peut rouler à l'aise si une lettre est mal écrite sur la marque de son cadre. Il dit que l'excès de forme est une hypertension nerveuse dont il faut se défier. Un poète ne dirait pas mieux.

Mais Jean ne parle pas que de Louison. Il a des vues originales et démocratiques sur le sport, son organisation, son rôle dans la société et son enseignement. On voit bien qu'il sourit à ces manifestations d'un enthousiasme excessif et bruyant, et qu'il dut être des premiers à goûter les lignes que Roland Barthes consacra au « Tour de France comme épopée » dans ses *Mythologies*. Jean ne tient pas à ce qu'on fabrique des dieux, les hommes lui suffisent.

Les Romains disaient (je l'ai appris l'autre jour) que le comble de l'ignorance (quelle était donc la mienne!) était de ne savoir ni lire ni nager. Grâce à l'école publique, à feu Jules Ferry, à nos instituteurs dont on ne dira jamais assez les mérites, les Français lisent à merveille. Pour ce qui est de nager (et du sport en général), c'est moins bien. Sous l'impulsion de spécialistes comme Jean Bobet, coureur et philosophe, et Louison, coureur et artiste, il y aurait moyen d'y remédier. Un ministre inspiré devrait bien mettre ce livre-là sur son bureau. Mais il est, je l'ai dit, si libre d'esprit, si ironique par moments, et surtout si tentant pour le premier passant que je doute qu'il y demeure très longtemps.

Nicole Vedrès.

## LETTRES. ACTUALITÉ

**Le Fond et la forme**, par **Jean Dutourd**, 282 pages in-8° couronne, 790 fr. (Ed. Gallimard). — Jean Dutourd paraît avoir compris qu'à une époque de désordre, l'anti-conformisme menait inéluctablement à un sur-anti-conformisme ou tout simplement au conformisme. C'est pourquoi il est beau de le voir, dans cet Essai alphabétique sur la morale et sur le style, essayer d'être, hors des contraintes de l'inflation ou de la déflation intellectuelles, un esprit libre. Face aux valeurs sur ou sous évaluées, il ne cherche qu'une chose, la qualité. Tantôt il dégonfle et tantôt il regonfle, tantôt il en appelle à la lucidité, tantôt à la générosité. Il redresse avec le risque d'être pointilleux, il accroît, avec celui d'être chauvin. Jolie synthèse : c'est le XIXe siècle corrigé par le XVIIIe. Cette méthode fait merveille, en littérature. On souscrit avec joie à presque tous ses jugements où se mêlent le goût de la forme juste et le goût de l'imagination, de la fantaisie, de la puissance : La Fontaine, Laclos, Courteline, Mérimée, mais aussi Saint-Simon, Balzac, Tolstoï. Quant à ses jugements politiques, on y souscrit avec moins de spontanéïté. Sans doute parce qu'il est plus difficile de saisir la « petite chanson », comme il dit, d'un événement historique que d'une œuvre d'art, et plus dangereux de se laisser prendre à son charme. Jeanne d'Arc ne naît pas tous les siècles. La notion du bien est plus complexe que la notion du beau.

Et quels bonheurs d'expression, rehaussés par le fait que le plaisir que nous avons à les lire est celui que Jean Dutourd a eu à les écrire. C'est là une forme de communication de l'écrivain au lecteur dont on néglige trop souvent l'importance. Un exemple : « Les vrais artistes ont au fond du cœur un petit caillou bien dur, un « calcul » (ce mot équivoque est excellent)... » — Georges P.

**La Ligne de force** par **Pierre Herbart**; 180 p. 500 fr. (Gallimard). — D'une mémoire apparemment libérée de tout souci d'édifier, l'auteur, qui a participé à tout, tire ces « petits riens : la colonisation, le communisme, la guerre d'Espagne, la Résistance». La joie d'écrire entraîne l'auteur dans un pillage sans retenue parmi les valeurs les plus stables des hiérarchies de l'engagement. Laissant tomber Dante et Virgile, — confiés à l'ombre experte d'André Gide et à l'infatigable Andrée Viollis, — Pierre Herbart, après avoir salué le Kaiser dans son jardin, Paul Reynaud à Hanoï, Staline en trompe-l'œil, et feint d'épuiser son feu sacré sur le cigare de de Gaulle, se rue enfin vers les bas-quartiers de l'Asie où grouillent les causes sacrées pour lesquelles les autres se font martyrs. L'impudence fera grincer des dents de gauche à droite et inversement : comment punir l'esthète? En contrebande, il a rapporté pour son usage intime des échantillons de sa série lyrique, sans estampille politique, mais combien éloquents. Par exemple : une chauve-souris vivante que promène en plein jour dans les rues, un Chinois à Canton. — Yefime.

**Les Embuscades** par **Roger Grenier** (Gallimard). — Les personnages de ce roman sont vus par l'un d'eux, photographe élégiaque. La Résistance leur donnait des ailes. Tous se retrouvent au comble des vœux de toute une génération, à la prise de l'Hôtel de Ville où passe trois fois, déguisé en capitaine heureux, Roger Stéphane qui surveillait aussi les tunnels du métro. Ensuite, en Grèce, on retrouve, pour une ultime déception, l'héroïne dont on voit trop comment l'ubiquité entretient le pathétique, et comment le photographe mué en cinéaste pourrait faire d'elle une star. Au demeurant, c'est très bien écrit,

avec les couleurs justes du regret, la poésie du souvenir, la sincérité la plus parfaite. — Y.

**Sociologie de la Littérature,** par **Robert Escarpit,** 127 pages (Presses Universitaires de France. Coll. : Que sais-je?). — Première et courte rédaction d'un plus vaste ouvrage sur le même sujet, cette sociologie de la littérature comporte deux centres d'intérêt. Premièrement M. Escarpit travaille après d'autres à placer dans son contexte sociologique le littérateur et son œuvre qu'on a trop l'habitude de considérer seulement sous l'angle de la psychologie ou de l'esthétique. Il fait par exemple de remarquables observations sur le rythme et le processus de renouvellement de ce qu'on appelle les générations ou les groupes d'écrivains. Secondement, et voici qui est plus nouveau, il attire l'attention sur la branche « consommation » de la littérature. C'est-à-dire que prenant le phénomène de la communication artistique à rebrousse poil, il inaugure une passionnante enquête sur la lecture et ébauche une théorie très originale sur la survivance des œuvres par la « trahison créatrice », à savoir l'aptitude de l'œuvre à devenir, selon les lieux et les temps, autre chose qu'elle-même, tout en restant elle-même. Si bien qu'en résumé, la tâche qu'Escarpit s'est fixée revient à ceci : intégrer l'individu créateur dans un ensemble social et désintégrer l'ensemble indivis des lecteurs en individus. A l'un et à l'autre bout de la chaîne de transmission littéraire il y aurait l'homme et son milieu. On ne saurait mieux d'une part utiliser les sciences humaines d'aujourd'hui et d'autre part sauvegarder le caractère spécifiquement personnel de l'acte d'écrire ou de lire. — Georges P.

**Les plus belles histoires de Chats,** par **Elian J. Finbert.** Un vol. de 320 pp. in-12, sous couverture illustrée. Arth. Fayard. Paris 1958. Prix: 750 fr. — L'émission hebdomadaire de la Radio-française, passionnément suivie par un vaste public (dont je figure parmi les plus fidèles) nous apporte, en psychologie animale, une documentation sérieuse et remarquablement instructive. Les livres successifs d'Elian-J. Finbert en sont l'indispensable complément. Ses propos intéressants et « vivants » nous instruisent, et, à plus d'un titre, nous obligent à réfléchir... Je ne saurais trop en conseiller la lecture. — A. O.

**Les Paroissiens,** par **Jean Cau;** 287 pages, 850 fr. + T. L. (Ed. Gallimard). — Avec dix ans de recul, Jean Cau fait revivre devant nos yeux la jeunesse existentialiste de l'après-guerre : les cafés autour de Saint-Germain-des-Prés, les conversations émaillées de beaucoup de mots qui commencent par c, les coucheries sans importance et un seul problème lancinant, une exaspérante valse-hésitation : faut-il ou ne faut-il pas entrer au parti communiste? J'insiste : non pas serons-nous ou ne serons-nous pas marxistes, mais aurons-nous, oui ou non, une carte de membre qui nous donnera enfin la sensation d'être reconnu pour quelqu'un? Cette évocation va donc loin; elle permet de diagnostiquer le vice, peut-être le seul, de notre époque : la conviction que l'on n'existe que de l'extérieur. « J'ai la tristesse et l'honneur, dit un des personnages, de vous annoncer que nous avons perdu notre subjectivité. »

Du point de vue de l'art du récit, cette œuvre participe aussi de ce vice. Jean Cau juge ses héros comme ils se jugeaient eux-mêmes. Son objectivité à la fois renforce et fausse l'exactitude de ses propos. Conçu comme un montage documentaire, ce roman du vide intérieur est lui-même sans vie propre. Etait-ce obligatoire? — Georges P.

**La Vie de J. K Huysmans,** par **Robert Baldick,** 480 p., 14 × 21, 1.800 fr. (Ed. Denoël). — La publication de cette biographie, qui d'abord paraît insolite, s'explique dès qu'on y met le nez : il y a de curieuses similitudes entre la période qui suit la défaite de 70 et notre dernier après-guerre; le naturalisme joue le rôle du communisme, flanqué d'un pessimisme qui n'est pas très éloigné de l'existentialisme; et Huysmans suit le chemin, par le détour des sciences occultes, que certains voudraient bien nous voir prendre, celui du mysticisme. Voilà qui est intéressant, non parce que cela éveillerait en nous de l'admiration pour le dernier tiers du XIXe siècle, mais parce que cela nous

rend modestes et inquiets à l'égard de la seconde moitié du XXe.

Et Huysmans lui-même? Certes, il joue le rôle d'un chaînon méconnu entre Baudelaire, le surréalisme et les relents d'Apocalypse de notre époque si menacée. Mais rien en lui, ni le caractère, ni les théories esthétiques (cette terrible manie de la documentation!) ni surtout le style ne sont d'un vrai grand écrivain. Il est inadmissible que, s'adressant à un prêtre, il lui ait dit : « Avez-vous du chlore pour mon âme? » Dieu merci, seule la publicité de nos jours a tiré parti du mot « bikini ». — Georges P.

**L'échec,** par **Lucette Finas;** 13 × 18,5 cm, 272 p., 750 fr. (Editions du Seuil). — Que de haine, tudieu, et que de rancunes! Mais la femme, dans ce roman d'un couple, n'est guère mieux traitée que l'homme : c'est aux humains qu'en veut Lucette Finas, indignes de leur propre humanité. Le paralogisme de la sincérité. Et ce fou qui est en chacun de nous, — il suffit d'une chiquenaude pour le faire basculer par-dessus une frontière incertaine. Et cette gaucherie lamentable qui fait que les mots séparent les êtres qu'ils devraient rapprocher. Une œuvre amère et brutale : mais une qualité romanesque beaucoup plus intense, précise et serrée que les C h a î n e s é c l a t é e s (la différence est considérable), où peut-être la romancière n'avait pas encore pris une juste conscience des valeurs de la transposition : toujours le paralogisme de la sincérité. — S. P.

**Rencontres en Ile-de-France,** par **Emile Henriot;** in-16, 176 p. (« Bibliothèque des Guides bleus », Hachette). — Le titre dit bien « rencontres » et non pas « promenades » : ces excursions, vous les faites non pas sous la conduite d'un guide désintéressé, mais en compagnie d'un homme qui dans ces paysages et dans ces monuments rencontre et retrouve une des meilleures parts de lui-même. D'où une qualité exceptionnelle de la description, de l'évocation et de la rêverie. — S. G.

**A l'aventure,** textes choisis de **Blaise Cendrars,** 14×21 cm, 248 p., 650 fr. (Denoël). — Cendrars en morceaux choisis! Telle est la gageure. Le canulard, pensais-je en ouvrant « A l'aventure », car un recueil d'extraits ne saurait donner de sens à l'aventure Cendrars, caractériser ce bondissement de l'humain dans sa fringale du vivant à l'état brut, sauvage. Mais le choix est bon, et il était difficile; dans la seconde partie surtout, consacrée au baroudeur (la première l'étant à son enfance et quelques souvenirs de guerre). Force nous est de remettre le nez dans cette évidence trop cachée : cette brute de Cendrars est un de nos grands. — Phi.

## *LETTRES . DOMAINE CLASSIQUE*

**UNE NOUVELLE EDITION DES « ŒUVRES » DE NERVAL. — Nerval est un peu chez lui au** Mercure. **Il doit y être au moins considéré comme une divinité protectrice de la vieille et toujours jeune maison de la rue de Condé. Edmond Jaloux se demandait, dès 1936, en préfaçant le catalogue de l'exposition du Symbolisme organisée à la Bibliothèque Nationale, s'il n'y avait pas lieu de faire remonter jusqu'à lui les origines de cette renaissance de la poésie française — jusqu'à lui ou jusqu'à Baudelaire? La préséance paraît vaine. Si** Les Fleurs du Mal **ont ouvert la voie qui conduit, par-delà le symbolisme, au surréalisme et à Pierre Jean Jouve, les rares sonnets des** Chimères, **composés dans un « état de rêverie** super-naturaliste »,

pèsent lourd dans la balance de précision de toute poésie authentique. Et qui n'a vu les liens de chair qui unissent Aurélia à Nadja, peut-être à Douve?

Le Mercure est resté fidèle à Nerval où Jules Marsan publiait en 1911 la *Correspondance* — depuis lors considérablement augmentée par M. Jean Richer — et où Gisèle Marie, en 1939, donnait des *Inédits*. Après la dernière guerre, la revue a elle-même inséré nombre d'articles — textes retrouvés ou études, en particulier la meilleure exégèse des *Chimères* due à M. Octave Nadal (1er novembre 1955, pp. 405 sq.).

On s'étonne que cet article au grain serré, qui fait subir à Nerval le seul traitement autorisé, celui d'une analyse poétique, soit ignoré de M. Henri Lemaitre qui vient de publier deux volumes des Œuvres de Nerval dans la collection rénovée des « Classiques Garnier » (1). Ce n'est pas, on le verra, le seul reproche que mérite cette édition. Mais il serait injuste de n'insister que sur les aspects négatifs. L'introduction de M. Lemaitre est excellente : elle propose de Nerval et de ses « mythes » une utile synthèse et elle donne sa juste place au poète, dans une famille spirituelle qui compte parmi ses membres William Blake, Beckford (*Vathek*) et Novalis. Les notes sont précises, elles résument les travaux antérieurs et ajoutent même çà et là du nouveau à tant de gloses. L'illustration est remarquablement choisie : on est heureux de ne pas retrouver toutes les images qui traînent dans les autres éditions ou même dans les morceaux choisis. Les soleils noirs de Blake et d'Odilon Redon prolongent les commentaires.

Au reste, s'il y a dans l'infrastructure de ce travail un vice fondamental, M. Lemaitre n'est pas le seul à en être victime. Pour le déceler, il faut regarder ces textes de près, examiner leur distribution. A l'issue de cet examen, peut-être sera-t-il possible, sinon de proposer une solution de rechange, du moins de s'interroger sur sa possibilité.

Les premières pages de Nerval que nous offre le tome I sont les *Petits Châteaux de Bohême*, sous la date de 1853. Tout se passe comme si l'éditeur n'avait voulu retenir des œuvres de Gérard que la dernière partie ou, poussons le paradoxe à sa limite, comme si Gérard n'avait commencé à produire que deux ans avant sa mort. Pourtant M. Lemaitre nous fait ensuite une concession : un pas en arrière, *Les Illuminés* (1852), suivis des *Nuits d'Octobre* (1852) et des *Promenades et souvenirs* (1854-1855). Un nouveau demi-tour

(1) *Œuvres*, textes établis, avec un sommaire biographique, une étude sur Gérard de Nerval, des notices, des notes, un choix de variantes et une bibliographie par Henri Lemaître.

et voici Les Filles du Feu (1854), précédant La Pandora et Aurélia, elle-même suivie des Lettres à Jenny Colon, ici titrées : Lettres à Aurélia. Un appendice placé après le relevé des principales variantes recueille l'introduction de Gérard au Choix de poésies du XVIe siècle, laquelle date de... 1830. Impossible donc de déterminer une succession chronologique; le classement est tout subjectif : on ne voit pas, en effet, pourquoi Les Illuminés séparent les Petits Châteaux des Nuits d'Octobre et des Promenades. Le tirage au sort n'aurait pas produit une distribution des matières plus hétérogène. Le même problème ne se pose pas pour le deuxième volume, entièrement consacré au Voyage en Orient.

Le premier a pourtant une vertu : il groupe les textes qui ont trait au même thème; ainsi lit-on « en marge des Petits Châteaux de Bohême », des poésies diverses, en marge des Illuminés quelques articles retrouvés dans les journaux ou l'Almanach cabalistique, à la suite des Filles du Feu les pages sur Emerance et Sidonie, esquisses de Sylvie; après les Chimères, les autres Chimères. Système logique, à l'intérieur de l'illogisme initial. Pourquoi dès lors trois « fragments-variantes » d'Aurélia sont-ils placés en appendice, séparés d'Aurélia et même des variantes par l'Introduction au Choix de Poésies de 1830?

Pour épais qu'ils soient, ces deux volumes nous laissent sur notre appétit. Et notre faim, nous ne saurions la satisfaire en nous adressant aux deux volumes qu'Albert Béguin et M. Richer ont publiés dans la « Bibliothèque de la Pléiade (2). Il y a même lieu de constater que la seule soustraction que l'on puisse faire de l'une à l'autre de ces collections a pour résultat la Correspondance. Réunie par les soins diligents de M. Richer, elle ne pouvait réapparaître dans l'édition de M. Lemaitre, qui a aussi renvoyé aux limbes Le Marquis de Fayolle qu'on lisait dans le tome I de la « Pléiade ». Le trou creusé dans le tome I des « Classiques Garnier » est donc comblé par Les Illuminés, qui figuraient dans le tome II de la « Pléiade ». A cela près, les autres différences sont de peu d'intérêt : ce qu'on a lu ici, on a chance de le lire là. Et ce qu'on n'a pas lu ici, il ne faut pas le chercher là. Absentes, Jemmy et Emilie, proscrites des Filles du Feu sous des prétextes fallacieux (au moins pour la deuxième nouvelle). Absent, le théâtre (sauf Corilla), et même Léo Burckart, l'une des plus belles pièces certainement de notre théâtre romantique (3). Absente, l'Introduction à l'édition de 1840 de Faust où les préoccupations pythagoriciennes de Gérard apparaissent dans une si belle

(2) J'ai examiné cette édition dans un compte rendu critique de la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (juillet-septembre 1958, p. 399-404).

(3) M. Richer l'a récemment éditée dans la version originelle conservée aux Archives Nationales (Club des Libraires de France).

lumière. Absentes, les poésies de la première jeunesse; absents, tant d'articles de critique théâtrale et de variétés où il n'est pas moins lui-même qu'il ne l'est dans les textes recueillis. *Œuvres* : le mot qui intitule les deux volumes nervaliens de la Pléiade et ceux des Classiques Garnier n'a pas de sens. Si l'on ne tente pas de donner les œuvres complètes, on fait une anthologie. Et toute anthologie n'a de valeur, au fond, que pour celui qui la compose.

Des esprits malveillants verront peut-être dans les lignes qui précèdent une accusation de plagiat. Disons bien haut que cette idée ne nous a pas effleuré. Si M. Lemaitre tombe dans les mêmes errements qu'Albert Béguin et M. Jean Richer, ce n'est pas qu'il les a suivis; c'est qu'il est parti du même principe, qui est faux.

Ce principe s'inspire d'une certaine image de Nerval, un Nerval qui ne semble exister que par la grâce de Jenny Colon, perdue, recherchée, retrouvée par les voies esotériques, dans et par la folie. Assurément, cette théâtreuse a joué son rôle dans la vie de Gérard et hante ses rêves. Encore ne faut-il pas la transformer en vampire. Nerval n'est pas un « femmelin » comme eût dit Proudhon, c'est d'abord un *homme de lettres*. Et il le prouve quelques jours avant sa mort, quand il remet au Bibliophile Jacob la liste de ses œuvres complètes, alors que la deuxième partie d'*Aurélia* est encore en épreuves. Figurent dans ce projet l'indication des poésies de jeunesse, celle des pièces de théâtre, celle des articles de journaux. Il n'était donc pas dans les intentions de leur auteur de les proscrire. Ne nous substituons pas à lui, nous n'y avons aucun droit. Qu'il y ait dans la masse de ses écrits des parties fortes et des parties faibles, nul ne le contestera. *La Comédie humaine* présente aussi quelques failles, ainsi que le théâtre de Gœthe. Personne, cependant, n'a prétendu démembrer la première, ni abattre des pans du second. Il serait beaucoup plus émouvant d'ouvrir le premier volume des œuvres de Nerval sur les *Elégies nationales* que sur les *Petits Château de Bohême*, ou sur *Les Chimères*, qu'Albert Béguin et Jean Richer ont placées en tête de leur édition, tandis que M. Lemaître les conserve justement à la suite des *Filles du Feu*.

Car l'édition dont nous rêvons ne peut être que chronologique, comparable à celle que le Club du Meilleur Livre a publiée de Baudelaire. Plus difficile à établir, elle serait aussi plus nécessaire. On rencontrerait bien des obstacles : les mêmes textes ont été repris et remaniés plusieurs fois. Lorsque les remaniements sont peu importants, un relevé des variantes et un jeu de renvois permettraient de retrouver l'œuvre à ses différentes dates de publication. Lorsqu'ils sont considérables, la même œuvre serait insérée en deux endroits différents avec sa physionomie propre. *Du vin et du hachish* (1851), première version d'une partie des *Paradis artificiels* (« Le Poëme du Haschisch ») de

1860, a été reproduite entièrement par les éditeurs de Baudelaire : « Malgré le mauvais effet des doubles emplois — déclaraient Asselineau et Banville en 1869 — nous nous sommes abstenus de rien changer au texte; et nous avons trouvé moins d'inconvénient à quelques répétitions inévitables qu'à des suppressions qui auraient détruit les proportions de l'économie de l'une ou de l'autre rédaction. » Il ne semble pas absurde de donner le feuilleton des Faux-Saulniers à la date de 1850 et de retrouver en 1854, dans Les Filles du Feu, sous une forme plus dépouillée, la nouvelle Angélique, qui avait appartenu quatre ans plus tôt à ce feuilleton.

Cette succession permettrait seule de saisir dans son héroïque devenir le destin de Gérard de Nerval, qui a provoqué beaucoup de littérature, mais beaucoup moins d'efforts pour en appréhender la vérité.



Ne quittons pas les Classiques Garnier sans signaler l'un des meilleurs titres de la collection, l'édition d'Atala, de René et des Aventures du dernier Abencérage par M. Fernand Letessier. Après les éditions d'Atala et de René dues à Armand Weil, après les nombreux travaux qu'a suscités Chateaubriand, son dernier exégète ne peut prétendre à renouveler l'état de la question. Mais ses commentaires et ses notes sont riches et prouvent qu'il est merveilleusement informé de tout ce que ses prédécesseurs ont apporté à l'étude de ces textes, notamment dans le cadre de la Société Chateaubriand dont il est lui-même un membre fort actif. Quoique ce soit une gageure que d'essayer d'ajouter quelque chose à cette documentation, pour montrer à M. Letessier qu'il a été lu avec l'attention et l'intérêt qu'on lui doit, je signalerai seulement deux petits faits, l'un et l'autre relatifs à la touchante figure de Mme de Beaumont. Dans son testament, elle exprima le vœu d'être ensevelie dans une pièce des Indes qu'elle tenait de son frère Auguste. Ainsi Atala, dont l'ermite roule les « précieux restes » « dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie » (p. 143). Et le « vers » de Job que l'ermite dit sur la dépouille de la jeune fille (p. 145) : « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? » a été gravé, en latin, sur la tombe de Pauline de Beaumont. Qu'on se rappelle la célèbre Relation de sa mort par Chateaubriand dans une lettre à M. de la Luzerne : « Il y aura deux marbres : un sur la tombe avec un verset de Job, que votre belle-sœur répétait souvent parce qu'il se trouvait dans un petit ouvrage qu'elle aimait et qu'il semblait convenir à ses propres malheurs... »

Ces menues notations auraient confirmé ce que l'on savait de la pro-

**fonde signification d'Atala dans la petite société de Mme de Beaumont.**

**L'illustration est, comme celle des Œuvres de Nerval, d'une belle qualité. Le portrait de Chateaubriand qui orne la jaquette et figure aussi en frontispice est celui, peu connu, qu'a peint la marquise de Custine en 1804 et qu'a révélé dans son livre le Dr Le Savoureux.**

**En bref, une édition-somme aussi bien établie que commentée; elle sera sans doute le point de départ de nouvelles recherches que M. Letessier ne sera certainement pas le dernier à conduire.**

**Claude Pichois.**

**L'illustration de la poésie et du roman français au XVII^e^ siècle,** par **Diane Canivet;** 19 × 24 cm, 192 p. de texte et 53 ill. en 24 p. hélio, 1.800 fr. (Presses universitaires de France). — Cet ouvrage, à vrai dire, intéresse plutôt l'histoire du livre que celle de la littérature; et pourtant il contribue à éclairer le milieu de civilisation où se développaient les lettres. La partie documentaire, catalogue, divers index, bibliographie, occupe plus de la moitié de ce volume. Les livres illustrés du XVII^e^ siècle sont d'ordinaire beaucoup moins étudiés que ceux du XVI^e^ et du XVIII^e^; et, en particulier, rien ou à peu près n'avait encore été entrepris pour les livres poétiques et romanesques. D'où la nouveauté du solide travail de Diane Canivet.

**Bussy-Rabutin, le libertin galant homme (1618-1693),** par **Jean Orieux;** 15 × 21 cm, 320 p., 975 fr. (Coll. « Les grandes biographies », Flammarion). — Nulle érudition ostensible, malgré une bonne connaissance anecdotique et mémoriale, c'est-à-dire réelle, d'un siècle qui a tant fait pour masquer ses réalités. Mais rien non plus d'une biographie romancée : ces réalités-là sont bien assez romanesques. Le mouvement et la prestesse qui conviennent; et un juste sentiment du grand virage que prit le siècle en 1659-1660. Si le livre manque un peu de la troisième dimension (celle que donne le recul), si l'auteur, qui est pourtant un romancier, prend un peu trop le parti de son protagoniste au détriment des comparses comme Mme de Sévigné, en revanche l'ouvrage est de ceux qui peuvent contribuer au décrassage du XVII^e^ siècle, ou, pour parler plus noblement, à cette démythification à laquelle s'attache notre époque.

**Voltaire : Romans et contes,** présentation de **Roland Barthes;** 2 vol. de 13 × 20 cm, 396 et 448 p., gravures de Moreau le jeune, reliés, ensemble 2.940 fr. (Club des Libraires de France). — Nous signalions, il y a peu de mois, quelques signes d'un possible retour à Voltaire. Non pas tant à l'esprit voltairien qu'à un style de mise en forme de l'esprit nouveau : Voltaire en demeure un exemple inimitable, alors que nos contemporains commencent à peine à se remettre des alarmes que suscite une confusion fort redoutable entre « mise en forme » et « académisme ». — Pour la première fois cette charmante édition donne les Romans et contes dans l'ordre chronologique. Les commentaires de Roland Barthes, préface et notices particulières, ont la pointe pénétrante qu'on pouvait attendre de lui ; ils s'enfoncent jusqu'au point où se rencontrent l'historicité et notre propre modernité.

**Tocqueville : Voyages en Sicile et aux Etats-Unis,** texte établi, annoté et préfacé par J.-P. Mayer; **Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie,** texte établi et annoté par J.-P. Mayer et André Jardin; 2 vol. de 14 × 23 cm, 392 et 248 p., 1.200 et 800 fr. (Gallimard). — Cette édition des Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, qui a commencé à paraître en 1951, comptera 13 tomes en 22 volumes; 7 volumes sont déjà publiés, ces deux-ci forment le tome V. Ils se composent d'inédits au moins pour les quatre cinquièmes; et d'inédits du plus grand intérêt. Dans ces pages de carnets écrites en voyage

au jour le jour on voit immédiatement s'appliquer une méthode d'enquête; et on voit se former les conceptions d'un homme étonnamment apte à discerner dans la confusion du présent les traits de la modernité et de l'avenir. La Sicile : 1827; les Etats-Unis : 1831-1832; l'Angleterre : 1833; l'Angleterre et l'Irlande : 1835; la Suisse : 1836; l'Algérie (reportage singulièrement actuel) : 1841.

**George Sand : La Mare au Diable, François le Champi;** xxviii-446 p. La Petite Fadette; xxxii-322 p. Les Maîtres Sonneurs; xxviii-552 p. Textes établis avec introductions, notes et choix de variantes par Pierre Salomon et Jean Mallion; 3 vol. illustrés de 11,5 × 18 cm (Classiques Garnier). — M. Pierre Salomon est l'auteur du petit livre sur George Sand paru en 1953 dans la collection « Connaissance des lettres ». Ces trois volumes-ci, conformes aux nouveaux principes de la collection Garnier, rassemblent les quatre romans champêtres de 1846, 1848 (1850), 1849 et 1853 que la romancière voulut un moment réunir sous le titre commun de *Veillées du chanvreur.*

**Victor Hugo : Les Misérables,** présentés avec les variantes des « Misères », une introduction et des notes par Marius-François Guyard; 2 vol. in-16, xxxvi-1.100 et 856 p. (Classiques Garnier). — On perd le souffle à vouloir suivre le rythme de cette collection : ces pages-ci en sont pleines! Voici une bonne édition de pratique des *Misérables;* mais pourquoi donc dans sa préface M. Guyard se montre-t-il si timide à « défendre » l'œuvre qu'il présente? Ne manque-t-il pas à ses pages d'ailleurs si utilement précises un sentiment moderne de l'œuvre romanesque?

**Sainte-Beuve : Correspondance générale,** recueillie, classée et annotée par **Jean Bonnerot,** tome VIII, 1849-1851; 14,5 × 23 cm, 408 p. (Privat, à Toulouse; Didier, à Paris). — Il n'y a plus à décrire cette édition exemplaire que maintenant tout le monde connaît. Et l'on sait que le commentaire de M. Jean Bonnerot, avec tout ce qu'il comporte d'éclaircissements et de documentation, dépasse de loin en intérêt les lettres mêmes. Voici donc le huitième volume du monument (ou plutôt le neuvième, puisque le cinquième tome en forme deux). Dates extrêmes : 23 août 1849 et 30 décembre 1851 (le premier « Lundi » paraît dans le *Constitutionnel* le 1er octobre 1849); quelque 200 lettres de Sainte-Beuve, et 130 numéros de plus avec celles de ses correspondants et divers documents.

**C. A. Sainte-Beuve : Monsieur de Talleyrand,** introduction et notes par Léon Noël; 13,5 × 21,5 cm, 264 p., 1.200 fr. (coll. « Grands et petits chefs-d'œuvre », Editions du Rocher). — Les cinq articles sur Talleyrand que Sainte-Beuve donna au *Temps* en 1869 furent repris ensuite soit dans les *Nouveaux lundis* soit dans des volumes séparés. Les voici reproduits, par les soins de M. Léon Noël, dans la collection scrupuleuse que M. Claude Pichois a naguère enrichie d'une remarquable édition de *La Fanfarlo.* L'introduction et l'annotation sont particulièrement développées : M. Léon Noël y fait état de diverses notes inédites de Sainte-Beuve, et, d'autre part, des fruits de ses propres recherches sur Talleyrand. Le travail de l'éditeur, si approfondi, est beaucoup plus intéressant que le texte original, lequel se montre un peu trop dépourvu de cette subtile connaissance des âmes dont je ne sais pourquoi on s'obstine à créditer Sainte-Beuve.

**Le style des « Pléiades » de Gobineau,** essai d'application d'une méthode stylistique, par **Michael Riffaterre;** 16 × 25 cm, 248 p. (« Société de publications romanes et françaises », Droz à Genève, Minard à Paris). — L'objet principal de ce livre paraît bien être la méthode d'étude stylistique : il faudrait pour en parler une compétence particulière. Mais l'application elle-même reste d'un intérêt saisissant : elle éclaire sans bavardage toutes sortes d'aspects de l'art de Gobineau, et elle illustre par un exemple précis les réalités de l'art d'écrire. Lecture un peu austère sans doute; mais enseignement solide.

**Emile Zola : Mes voyages** (Lourdes, Rome), journaux inédits présentés et annotés par René Ternois; 14 × 19 cm, 304 p., 960 fr. (Fasquelle). —

Douze jours à Lourdes en 1892, un mois à Rome en 1894, en vue des deux premiers volumes de *Trois villes*. Deux enquêtes où l'on peut mesurer l'honnêteté d'un esprit; et le spectacle de manifestations humaines singulières, à une époque où la prudence politique n'en limitait pas encore la naïveté. — S.

## *IMAGES ET SONS*

**LETTRE DE LONDRES. — Le débat anglais se tisse dans les colonnes d'hebdomadaires remarquables —** New Statesman **et** Observer **en première ligne — auxquels il n'est pas illégitime d'ajouter le trimestriel** Sight and Sound, **le meilleur périodique de cinéma qui soit. Le mot établissement est au centre de ce débat. Entendez par établissement la famille royale et son entourage, plus les prélats de l'Eglise d'Angleterre, plus les organes directeurs des deux partis, plus le** Times, **plus la B. B. C. C'est une liste, comme on dit, indicative. Bien qu'elle désigne de gros objets, nul Anglais pensant qui la veuille ratifier telle que je l'établis** grosso modo **d'après l'évidence des institutions. L'un ajoutera de son crû, l'autre tiquera sur la présence du parti travailliste, ou du** Times, **ou de la** B. B. C., **piliers de l'établissement, certes, mais à ce titre péjorativement désignés. Car le mot même a été inventé par les rebelles. Ceux-ci ne font pas corps, allant d'un réformateur modéré tel que Lord Altrincham, lequel veut envoyer la Reine en Inde et rétablir au sein de l'Eglise d'Angleterre la critique des Ecritures, à un critique, John Berger, qui voit dans la peinture un instrument marxiste de mise en question. Moins saugrenu qu'il ne semble, ce parallèle oppose deux points de vue : celui de qui veut agir de l'intérieur et celui de qui la plume est d'intention plus ou moins corrosive. Le premier rejette certains chapitres du conventionnel, le second attaque la convention. La convention est en somme un esprit de cooptation d'essence aristocratique, par lequel se perpétue et réanime l'établissement. Il y faut comprendre que cet esprit de cooptation est plus ouvert qu'on ne croit, de sorte qu'un collaborateur littéraire du** New Statesman **a pu écrire que l'établissement recouvre, à la limite, le pays entier, comme il arriva en 1940. Il faut aussi comprendre que la révolution silencieuse du travaillisme est accomplie à son stade premier : l'Etat est un pourvoyeur de bien-être parce que les riches, selon les vaines formules de notre cartel des gauches (1924), somme toute, paient. Les rebelles s'attaquent donc moins à un niveau de vie qu'à un mode de vie. S'ils sont désenchantés du parti travailliste, c'est que le champ d'option des querelles parlementaires est exigu. Il l'est faute de problèmes maté-**

riels poignants, et il l'est parce que les lois sont lentes à modifier le climat moral d'une société en transition. D'où la prise de retrait et la neutralité de gauche, si typiques, de jeunes romanciers et poètes comme John Wain, ou Kingsley Amis, — lequel est mû par la dynamo comique qui sape le snobisme intellectuel.

Je n'ai pas échangé ma chronique contre celle de M. Jacques Vallette — lequel me pardonnera, espérons-le, de côtoyer son domaine, — mais un voyage à l'invitation de l'université de Londres m'a permis de retrouver la couleur de ce débat comme de le rapporter aux sons et images qui, sur place, l'illustrent ou l'ignorent. Le cinéma anglais reflète en quelque mesure le climat moral d'une société en transition, mais de façon superficielle, philistine, et complaisante aux clichés. A présent, ses deux constantes sont d'une part les comédies sociales qui déclinent, plusieurs degrés au-dessous, les réussites d'Ealing — Passeport pour Pimlico, Geneviève, etc. —; d'autre part les films de guerre, qui déclinent, plusieurs degrés au-dessous, eux aussi, les réussites de 1942-1945 — Listen to Britain, Western approaches, etc., — et si sottement, si crassement que la tradition dont ils sont issus en est méconnaissable sinon salie. Ce sont produits d'exportation comme sont produits d'exportation les romans de Françoise Sagan et les poses animées de B. B. Néanmoins, les mauvais films expriment un résidu de vérités plus significatif qu'on ne croit. Ce qu'on pourrait nommer, audacieusement, la dialectique anglaise, c'est le conflit entre le goût de se différencier, d'où le snobisme, et le besoin de se rassembler, d'où l'attachement au souvenir de la guerre. Le snobisme trouve son compte, dans ces mauvais films, à la persistance des clichés qui font de la litote le vêtement impérial des classes supérieures, comme du parler qui tombe des dents d'en haut leur signe d'appartenance; parallèlement, survit le sens de l'humour résiduel qui, aux autres classes, tient lieu, censément, de carapace (même un film tel que Brève rencontre est affaibli par des scènes comiques inspirées de ce mécanisme des clichés). Ces films naissent d'une inspiration sclérosée et peignent des vérités moyennes vieilles d'une, deux ou trois générations. Leur existence a pourtant quelque signification de psychanalyse sociale, que l'on comprendra peut-être mieux à comprendre les contrastes d'une société en transition. C'est la plus socialisée d'Europe avec celle des pays scandinaves, mais les accents y définissent le statut de classe, et le livre d'un auteur mondain, Nancy Mitford, étayé de diverses contributions notables, a remporté un succès peu croyable en fixant le code de ce qui se dit (quand on est U, upper class, des classes supérieures) ou ne se dit pas (quand on est non-U, le vulgum pecus). Le flot ininterrompu des films de guerre en 1957-58 — unique dans la production mondiale, et qui recoupe l'importance

donnée par le *Sunday Times* aux commandos, faits d'armes divers, biographies des généraux — oppose, au désir de se différencier, le besoin de se rassembler. Je crois qu'il exprime trois autres choses : la nostalgie; la perte de la suprématie au profit des pays nouveaux riches (dont, à bien dire, le monde a mal, mais qu'y faire?) ; le refuge dans le passé plutôt que l'interrogation de l'avenir.

Bien que le mauvais cinéma exprime toujours une part des vérités nationales, l'effet du mauvais cinéma anglais est d'encourager l'étranger à accréditer l'existence d'une Angleterre anachronique. Il n'y a pas lieu. Les Russes en sont à déchiffrer l'Angleterre dans Dickens, le bourgeois américain rêve de la Chambre des Lords, et chez nous le grand robinet de l'information est ouvert à la T. V. par un commentateur sportif, de bagoût égal, M. Sallebert, lequel nous dit major Townsend et capitaine Thompson. Pendant ce temps, prend corps, peu à peu, sans rupture, une entreprise, à demi-souterraine, d'ample reconversion morale. L'aventure de Suez a divisé l'opinion comme elle ne l'avait pas été depuis la grève générale de 1926. Les expériences nucléaires sont condamnées par les trois quarts des journaux sérieux. La liberté des mœurs gagne tous les jours, sans effacer, hélas, la litanie des crimes d'obsédés. V. S. Pritchett a raison, écrivant que les *Notes sur l'Angleterre* de Taine, pleines d'alcooliques, de miséreux, de muets et de gentlemen, décrivent un pays disparu. La scène anglaise est donc plus riche, plus nouvelle, et surtout plus étonnante, que ce qu'on en peut voir ordinairement à l'écran. Les hebdomadaires le disent : le *New Statesman* a publié l'une de ses séries de lettres de lecteurs les plus nourries sur la rébellion des universités « de briques rouges » contre le privilège « d'Oxbridge », c'est-à-dire d'Oxford et de Cambridge, et la remise en question de la primauté de l'humanisme dans l'enseignement a été abordée de front, dans les colonnes du même journal, à travers un dialogue à plusieurs voix (les Anglais s'aperçoivent que, s'ils ont quelques-uns des meilleurs scientistes, les cadres manquent, au niveau intermédiaire). Les romans témoignent. Des fresques en plusieurs volumes sont en cours : Anthony Powell construit son panorama semi-proustien de l'avant-guerre, Evelyn Waugh achève sa trilogie sur l'armée, C. P. Snow découvre un milieu inexploré d'universitaires, de scientifiques et d'administrateurs. Même un roman moyen comme *Une pièce au soleil* de John Braine donne à l'arrivisme provincial sa couleur moderne, laquelle efface ce qu'Arnold Bennett avait à dire du sujet. Le théâtre témoigne, et une manière de renaissance s'affirme, à contre-courant des normes désuètes du West-End. C'est au moment où les salles de Paris ferment leurs portes les unes après les autres. Nous avons fait ici la connaissance de John Osborne, mais une demi-douzaine d'auteurs dramatiques nouveaux captent

l'attention, à hauteur d'époque. Le ballet, la musique, la peinture vivent, mais le cinéma commercial meurt. Il dispose, en principe, d'un fond littéraire inépuisable, des meilleurs acteurs, d'une palette d'extérieurs urbains qui appellent le noir et blanc et les cadrages du film, et d'un absorbant paysage social, où convergent : le philistisme apeuré des petits-bourgeois (décrit de façon presque insoutenable dans le poème de A. S. J. Tessimond, The British) ; les distractions accablantes de l'américanisme; l'intrusion des cafés à espresso et de la mode italienne; les Teddy boys ou néo-zazous, Incroyables du peuple, qui colorent les banlieues d'extravagance vestimentaire; les groupes de balladins qui réaniment peut-être le folklore musical; les populations placides de mécanos-jardiniers des faubourgs; les crossmen après l'heure des bureaux; et la chaleur des pubs et le cricket au village. Hélas, le cinéma commercial anglais ne reflète que les clichés. C'est en partie parce que l'intelligentsia le tient à l'écart, tout comme elle ignore la télévision. C'est surtout parce qu'il est produit par des monopoles sur lesquels règne la comptabilité.

Un autre jour, j'essaierai de dire le compas du cinéma marginal des rebelles, dont il a été déjà signalé dans cette rubrique de très remarquables ouvrages tels que Together et O dreamland. Pour le moment, le meilleur des sons et images proposés à la masse se trouve, dans les assez contraignantes limites qui s'imposent à ces moulins, sur les chaînes de télévision. L'intrusion publicitaire n'a pas contaminé ce que la B. B. C. sait faire mieux qu'aucune institution concurrente, à travers le monde, et les réseaux commerciaux ont introduit, paradoxalement, un peu d'air frais, un historien tel que A. J. P. Taylor y pouvant par exemple déployer son arsenal polémique à travers les époques, et se faire écouter, oui, par des centaines de milliers de gens. Je suis revenu de Londres confirmé dans la certitude que les Anglais savent écouter, étant plus soucieux d'entendre que d'avoir raison au commencement, qu'ils ont les dons de rapidité et de charme que le monde leur conteste, qu'ils ont naturellement aussi les vertus communautaires les plus enviables, enfin que l'Angleterre est une culture plus qu'une idéologie, et plus qu'une culture un fait de civilisation, — et puis que le cinéma commercial anglais de 1958 est à pleurer.

Jean Queval.

## MUSIQUE

**DEUX OPERAS ALLEMANDS AU THEATRE DES NATIONS : « LA CONDAMNATION DE LUCULLUS », DE PAUL DESSAU, ET « LE REVIZOR », DE WERNER EGK. —** L'Opéra de Leipzig d'abord, puis l'Opéra de Stuttgart nous ont apporté au cours de la saison lyrique internationale de Paris, au Théâtre des Nations, deux ouvrages récents, tous deux représentatifs de la musique de théâtre allemande contemporaine.

*La Condamnation de Lucullus* est le fruit de la collaboration de Bertold Brecht et de Paul Dessau. Le librettiste et le musicien se rencontrèrent aux Etats-Unis pendant la guerre et se lièrent d'amitié. De là sont nées les musiques de scène pour *Grand peur et Misère du IIIe Reich, La bonne âme de Se-Tchouan, Le Cercle de Craie caucasien* et *Mère Courage*. Avec ces musiques de scène, Paul Dessau obtint de Bertold Brecht un livret d'opéra *Das Verhör des Lukullus (La condamnation de Lucullus)* dont il composa la partition en 1951. Elle lui coûta beaucoup de peine : on nous dit que la version représentée à Paris est la cinquième. La main, le style, la personnalité si forte de Bertold Brecht se reconnaissent immédiatement dans sa *Condamnation de Lucullus*. Il nous montre l'ombre du consul victorieux, du Romain le plus raffiné de son siècle, toute étonnée, outrée d'indignation de devoir attendre en compagnie de l'ombre d'une pauvresse, son tour pour être jugé à l'entrée de l'empire des Morts. Attendre... Il ne l'a jamais souffert; mais ici, le mot n'a plus de sens, le temps est aboli devant l'éternité. A Rome, il eut des funérailles nationales : une frise monumentale, groupant des personnages symboliques, orne son tombeau. La pauvresse est appelée avant lui : ici, l'égalité règne et les honneurs sont vains : rien ne compte plus que les vertus de l'âme, la pureté des intentions. Son tour vient. Rien que des gens de peu pour le juger, des humbles, mais qui ont appris sur la terre à connaître la véritable valeur des actions humaines : une marchande de poisson, un maître d'école, un paysan, une prostituée, un boulanger, assesseurs du Juge des Morts.

Lucullus relate ses exploits. Il s'aperçoit bien vite qu'ils ne pèsent rien au royaume des Ombres. Il demande que soit apportée la frise de son triomphe. On l'amène. Un roi prisonnier, une reine aux yeux étranges, un homme tenant un cerisier, deux vierges tenant les tablettes où sont gravés cinquante-trois noms de villes conquises, un légionnaire qui, en mourant, salue son général, un cuisinier qui présente un poisson. Les jurés exigent que comparaissent en personne les ombres



5

de ceux qui, vivants, furent ces personnages. Et tous déposent. Le roi reconnaît qu'il fut vaincu, mais que son pays fut comme une chaumière frappée par la foudre, et la foudre, la voici, dit-il en désignant Lucullus. La reine, surprise dans son bain par les Romains, leur servit de jouet. La courtisane, émue de pitié, descend de son siège de juge et compare le sort de la reine au sien propre, elle qui fut à seize ans vendue au marché des esclaves. Le légionnaire mort en combattant émeut à son tour la marchande de poisson : elle était au port quand les vaisseaux revinrent avec les survivants, et son fils n'était pas parmi eux. De désespoir elle a passé du monde des vivants dans le royaume des ombres. Elle y a cherché son enfant, son petit Faber, mais elle était perdue parmi d'innombrables mères, appelant elles aussi d'innombrables enfants. Elle a ravalé ses cris et ses larmes. Il ne se trouve finalement que le cuisinier portant son poisson et le paysan son cerisier pour plaider en faveur de Lucullus : inventer quelques recettes délectables, amener à Rome quelques souches d'arbres fruitiers, que comptent ces menus bienfaits, payés de quatre-vingt mille morts? Et Lucullus est condamné au néant du Hadès.

La partition de Paul Dessau convient exactement au style de Bertold Brecht. Elle n'est pas sans analogie avec la manière — en ce que celle-ci a de meilleur — de Kurt Weill. La percussion y tient un rôle de premier plan, mais elle est employée avec une rare adresse, et en dépit du parti-pris commandé par l'art expressionniste auquel se rattache cet ouvrage, on remarque d'un bout à l'autre une personnalité forte, sachant utiliser avec à propos une technique originale. Parfois Dessau atteint la grandeur par les voies de la simplicité, du naturel et, sans la moindre emphase, sait exprimer la détresse profonde d'une manière bouleversante : la plainte de la mère douloureuse cherchant son fils, l'appelant en vain dans ses sanglots est d'une vérité déchirante, et je connais peu de pages d'une humanité aussi vraie. Mme Katrin Wölzl l'a interprétée avec un art au-dessus de tout éloge. L'interprétation tout entière est d'ailleurs de premier ordre avec M. Bürgmann dans le rôle de Lucullus, Mmes Ingeborg Kollmann (la courtisane), Marianne Dreefs (la reine). C'est en somme l'Opéra de Leipzig dans son ensemble qu'il convient de féliciter, et particulièrement M. Helmut Seydelmann qui assume la direction musicale de l'ouvrage, à la tête du célèbre Gewandhausorchester.



Les représentations du *Revizor* données par l'Opéra de Stuttgart n'ont été ni moins intéressantes ni moins réussies. L'opéra de Werner

Egk d'après la pièce de Gogol obtint au Théâtre des Nations un succès considérable et mérité, dû lui aussi à la qualité de l'œuvre d'abord, et à l'excellence de l'interprétation et de la mise en scène. On sait que Gogol tira d'une anecdote contée par Alexandre Pouchkine le sujet de sa comédie : Pouchkine, au cours d'un de ses voyages, arriva dans une petite ville, et, en raison de son aspect « très Saint-Pétersbourg », on l'y prit pour un inspecteur dont on attendait l'arrivée. Le scénario de Gogol brode sur ce thème avec une fantaisie merveilleuse. L'humour satirique qui s'y déploie était bien fait pour tenter un musicien. Certes, ces fonctionnaires dont la corruption semble la raison de vivre, cette société si parfaitement pourrie peuvent susciter l'indignation du moraliste; mais d'Aristophane à Meilhac et Halévy, ces tristes sujets ont inspiré la verve des comiques, et le *Revizor* est proche parent des comédies de Gozzi, tant il est vrai qu'à travers l'espace et à travers le temps, de tels sujets demeurent actuels comme demeurent incurables les vices de l'homme. Mieux vaut rire de tout, dit Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Donc, Chlestakov, homme jeune et de bonne tournure, débarque avec son domestique dans une petite ville de province; il s'est ruiné au jeu et ne sait même pas comment il payera la chambre qu'il occupe dans une misérable auberge et les repas qu'il y prend. Mais, miracle : le gouverneur vient le trouver. Il se demande si c'est pour l'arrêter ou l'expulser. L'obséquiosité du haut fonctionnaire le rassure. On l'a pris pour l'inspecteur, le « revizor » dont on attend et redoute la visite, et le voilà invité par le gouverneur à descendre chez lui, choyé, gâté par la femme et la fille de celui-ci, couvert d'or, ou plutôt de billets par les agents du gouvernement, tous concussionnaires redoutant les dénonciations, et souhaitant trouver en lui un complice de leurs exactions. Il s'enivre chez son hôte, fait la cour aux dames, les serre de fort près, mais commet l'imprudence d'envoyer à un ami de Pétersbourg le récit de sa folle odyssée. Son domestique, un finaud, lui conseille à temps de prendre le large. Il prétexte un court voyage, part en promettant de revenir dès le lendemain, fiancé à la fille du gouverneur et laissant la maison dans la joie. Bonheur de courte durée : le maître de poste qui avait reçu l'ordre de décacheter les lettres afin de dépister les dénonciateurs, a lu la missive du faux revizor et en fait part au gouverneur et à ses amis. Au même instant, on apprend l'arrivée du véritable inspecteur. Et c'est comme si la foudre était tombée sur la petite ville.

La partition de Werner Egk est charmante et d'une habileté d'écriture remarquable : avec une simplicité fort efficace, le musicien fait concourir aux effets qu'il souhaite obtenir la variété d'une instrumentation constamment heureuse et une invention mélodique sans cesse

**renouvelée. L'art avec lequel il utilise les voix et les fait entrer dans les ensembles rappelle, sans qu'il y ait en cela aucune imitation, celui de Rossini dans** le Barbier **et dans** Cenerentola. **Cela se manifeste dès le premier tableau, qui commence par un trio et s'achève en dixtuor, grâce à une progression menée avec une sûreté admirable. Le rôle de Chlestakov est d'une variété étonnante, et ceux des deux femmes, la mère et la fille du gouverneur, sont traités de main de maître.**

**L'interprétation a été digne de l'ouvrage. Le ténor Gerhard Stolze prête à Chlestakov une très belle voix, une autorité, une adresse et un entrain sans faiblesse. Il a été l'âme même de la pièce, fort bien entouré d'ailleurs par M. Fritz Ollendorf, un gouverneur non moins parfait, Mmes Hetty Plumacher et Friederike Saller, respectivement la femme et la fille du gouverneur, et toute une troupe dont chaque élément joue et chante en acteur et en musicien accompli. L'auteur lui-même était au pupitre et a conduit son ouvrage à un véritable triomphe.**

**René Dumesnil.**

**Lettres à un ami gaulois,** par **Jean Dupérier** (Edit. Richard-Masse, 216 p.). — J'aime beaucoup l'esprit de Jean Dupérier, et je l'ai dit déjà à propos de ses « Lettres à un sourd sur la musique », de ses « Mémoires d'une Flûte » et de sa « Découverte du Vieux Monde ». Excellent musicien, Jean Dupérier a écrit naguère un Zadig, sur un livret d'And.-Ferdinand Hérold, et ce n'est pas impunément qu'il eut commerce avec le Voltaire des Contes : il sait parler de son art avec humour, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, d'en traiter sérieusement, je veux dire avec beaucoup de bon sens, en réagissant contre certains courants déterminés par la mode. Je n'en veux pour preuve que les lettres sur l'atonalité et la mélodie et certaines digressions où l'entraîne un légitime besoin de combattre les abus de langage ayant pour effet de transporter dans un domaine étranger — la politique par exemple — des termes musicaux qui s'en trouvent dégradés, sinon même avilis. Petites choses? Peut-être, mais qu'il est bien de dire. J'ai lu ce nouvel ouvrage de Jean Dupérier avec autant de plaisir que de profit : il est de ceux qui font réfléchir, après qu'on les a lus, comme ils plaisent pendant qu'on les lit.

**De l'art vocal aux chants de la vie et aux harmonies de l'être,** par **M. Benharoche** (Biarritz et Paris, Impr. Montourcy, 4 bis, rue Nobel, 288 p.), avec des exercices pour le travail journalier. — J'ai parcouru ce volume avec intérêt, malgré le défaut qui, d'emblée, pourrait le faire juger sans indulgence : l'auteur cite, cite, philosophes, poètes et techniciens, mais son abondante documentation néglige de récents et importants travaux au profit de publications périmées. L'intérêt du volume n'est pas dans ces digressions mais dans les remarques faites par l'auteur sur un sujet qu'il connaît bien, dans les conseils qu'il donne, les dangers qu'il signale.

**Erich Itor Khan, un grand représentant de la musique contemporaine,** par **René Leibowitz** et **Konrad Wolff** (Edit. Corêa, Buchet, Chastel, 186 p., nombr. exemples musicaux, portraits et reproduct. de manuscrits). — Ce volume est un émouvant hommage à un ami disparu prématurément. Emouvant non point parce que les auteurs évoquent des souvenirs ou s'étendent sur des anecdotes, mais bien parce que, très objectivement, ils s'attachent à montrer les raisons qui leur font considérer Erich Itor Kahn comme un grand représentant de la musique con-

temporaine. Celui-ci, bien qu'il n'ait jamais travaillé avec Schönberg directement, s'est fait lui-même, rien qu'en étudiant les partitions du maître qu'il avait choisi, le plus ardent défenseur des théories atonales et dodécaphoniques. Outre cela, Kahn fut, nous assure-t-on, un modèle de modestie artistique. Ce qui ne l'empêcha point de dire très nettement, très fermement ce qu'il pense de certains nouveaux convertis à la musique sérielle, dont l'attitude fait naître des doutes en ce qui concerne leur sincérité, ou laisse penser qu'il s'agit d'un « faux usage des principes en question, principes dont on cherche à faire ainsi une recette facilitant le travail, au lieu qu'ils constituent un chemin vers des compositions authentiques » (p. 111). Ainsi saint Isidore se méfiait-il des néophytes...

## *LETTRES GERMANIQUES*

**LA GENERATION SCEPTIQUE. — On se pose et on nous pose parfois la question suivante : Que pense la jeunesse allemande? Comment fournir une réponse valable pour cette jeunesse tout entière et valable pour un temps assez long, alors que nous avons affaire à une réalité mouvante et changeante? Pourtant un livre veut répondre à cette question, un livre dont le titre a déjà fait fortune,** Die skeptische Generation **(Diederich Verlag, Dusseldorf, 1957, 2e éd. 1958, 523 p., rel. 17,50 DM). D'autre part, l'autobiographie de H. J. Schoeps,** Die letzten dreissig Jahre **(Klett, Stuttgart, 1956, 231 p., rel. 13,20 DM), dont nous rendons compte plus loin, nous apporte maints témoignages vécus.**

**L'auteur de** Die skeptische Generation, **Helmut Schelsky, professeur à l'Université de Hambourg, est un des sociologues marquants d'Allemagne; ne nous étonnons pas qu'il ait entrepris de nous fournir une « sociologie » de la jeunesse de son pays. Très différente de la française, la sociologie allemande ne se distinguait pas toujours nettement de la philosophie des sociétés humaines ou même d'une philosophie de la culture. On devine quel abus en put faire le national-socialisme avec sa « Volkskunde » et sa « Rassenkunde », au point qu'il la fit sombrer dans le discrédit. Ressuscitée depuis 1945, elle subit très fortement l'influence de la sociologie américaine à base d'enquêtes et de statistiques, elle est devenue en général une sociologie empirique et connaît un grand succès. Un de ses meilleurs représentants est précisément Schelsky; né en 1912, il n'étudia pas seulement la sociologie, mais aussi la philosophie et l'histoire et se fit connaître d'abord par des travaux sur Fichte, Schelling, le pragmatisme américain et Hobbes; mais depuis une dizaine d'années il poursuit avec une équipe de collaborateurs des recherches qui portèrent surtout sur la famille, les organisations industrielles, la jeunesse. Nous avons signalé le petit**

volume sur la « sociologie de la sexualité » qu'il publia en 1955 dans l'encyclopédie allemande de Rowohlt.

Tous ces travaux ont convergé plus ou moins dans l'ouvrage qui nous retient aujourd'hui et dont les trois grandes parties portent sur « La jeunesse dans la société moderne », « La jeunesse dans son entourage » (la famille, le travail et la profession, le loisir), enfin « la jeunesse et les puissances sociales ». Schelsky précise, dans une courte préface, qu'il a envisagé la jeunesse de l'Allemagne occidentale entre 1945 et 1955, qu'il n'a pas voulu se placer à un point de vue pédagogique et qu'il a étudié de préférence les jeunes travailleurs ou employés.

Dans l'évolution de la jeunesse allemande au cours des cinquante dernières années, il distingue trois phases : il y eut d'abord la génération de la « Jugendbewegung », puis celle de la jeunesse politique et depuis 1945 celle qu'il appelle provisoirement la « génération sceptique » (p. 57).

Le « mouvement de jeunesse », qui occupe tout le début du siècle, est le premier du genre en Allemagne, le premier à sentir qu'il est « la jeunesse » et qu'il la représente devant le monde. Il est aussi le premier mouvement né d'un désenchantement qui l'oppose à ses parents bourgeois, figés dans des conventions et des préjugés d'un autre âge. Dietrich, le héros du fort intéressant roman éducatif de Max René Hesse récemment paru en traduction française aux Editions Albin Michel, nous offre l'exemple d'un de ces jeunes qui se révoltent par excès de droiture et même d'idéal. En grand nombre, de jeunes Allemands vont donc s'évader de la famille, de la ville, de la civilisation moderne et se réfugier dans une nature à la Rousseau pour y constituer de nouvelles communautés dont le fondement n'est pas un contrat social, mais bien un contrat moral. C'est le mouvement scout, si l'on veut, mais avec le caractère problématique et systématique de l'Allemagne. Schlesky n'a pas tort de déclarer que toute une jeunesse fut formée par ce mouvement avant la première guerre mondiale qui devait le décimer, et cette vue est pleinement confirmée par H. J. Schoeps dans un chapitre particulièrement important de son livre, *Die letzten dreissig Jahre*.

Après 1918 l'Allemagne impériale, que l'on avait pu croire inébranlable, n'existe plus; la république allemande se cherche, les partis politiques se constituent et s'efforcent d'organiser la jeunesse; à la différence des groupements libres de jadis ce sont des organisations de masses qui naissent. En 1933 et surtout à partir du 1er décembre 1936, date où fut proclamée la loi sur la « Jeunesse hitlérienne ». l'orientation change naturellement; l'état s'arroge le monopole de la formation des jeunes, mais la voie lui avait été tracée par les groupe-

ments constitués entre 1919 et 1932 et même, dans une certaine mesure, par la « Jugendbewegung ». Si par suite d'un désenchantement personnel la jeunesse du début du siècle avait pris conscience d'elle-même, ce sont les partis politiques qui après 1918 prennent conscience de la jeunesse et se rendent de mieux en mieux compte qu'il faut la conquérir pour dominer; elle se considérait comme une fin en soi, on en fit un moyen.

La revanche fut, après l'effondrement de 1945, la naissance d'une génération dite sceptique; la jeunesse prend ou plutôt reprend conscience d'elle-même. S'agit-il, comme l'écrit Schelsky, d'une « Entpolitisierung und Entideologisierung des jugendlichen Bewusstseins »? (p. 84). Nous pensons plutôt que, désenchantée et déçue par les adultes, comme ce fut le cas après 1900 et après 1918, la génération de 1945-1955 a en outre le sentiment d'avoir été dupée et sacrifiée en vain par le nationalsocialisme, dont la propagande l'avait galvanisée pour la conduire à l'abîme. Qu'on lise dans le livre de Schoeps les pages émouvantes où il évoque ses débuts à l'Université d'Erlangen, en 1947, comme « professeur de religion et d'histoire ». Il se trouve en face de mille ou douze cents étudiants formés dans les organisations de jeunesse hitlérienne et qui étaient revenus du front ou de captivité dans leur pays en ruines; nous n'osons pas dire « dans leur patrie », car ils ne savaient plus ce qu'était leur patrie. « A l'effondrement de leur vision du monde, écrit Schoeps, avait succédé une confusion et une désorientation totales ». Il y avait en effet entre les idées de grandeur et de puissance pour lesquelles ils avaient vécu et combattu et d'autre part la situation misérable dans laquelle ils se trouvaient une telle discordance que le résultat devait être chez eux un pessimisme intégral, s'ils ne réussissaient pas à créer de nouvelles communautés. N'oublions pas non plus que pour les rescapés du naufrage hitlérien une seule question comptait : « primum vivere »; il s'agissait de se nourrir, de s'habiller, de se loger, de trouver du travail et cela dura jusqu'à la réforme monétaire de 1948.

On conçoit que les jeunes des années 1945-1948 aient renoncé à tous les rêves et à toutes les rêveries romantiques de la « Jugendbewegung » comme à toutes les idéologies politiques qui passionnèrent les jeunes après 1918; ils ont un sens aigu de la réalité et le sens de la vie pratique, si bien qu'on a pu parler de leur « concrétisme » (Schelsky, p. 89). Ils approuvent et recherchent dans leurs relations avec la société ce qui peut servir de support et d'assise à leur vie personnelle et privée : la famille, la profession, le mariage précoce. Par contre, ils adoptent vis-à-vis des grands problèmes ou des grandes organisations une attitude négative, qui s'exprime par une expression devenue slogan : « Sans nous »; les adultes ont

abusé de leur confiance et de leur crédulité, qu'ils se débrouillent maintenant sans eux, tel est un état d'esprit très répandu, si répandu qu'il en devient une attitude. Ce qui étonne d'ailleurs les hommes d'âge, c'est qu'une jeunesse qui s'efforce simplement de s'adapter à des conditions de vie existantes n'a rien de spécifiquement jeune.

Tels sont les traits caractéristiques d'une génération, que Schelsky appelle provisoirement sceptique, en ne dissimulant pas que l'éloignement dans le temps et une meilleure compréhension de la jeunesse auront à confirmer ou infirmer cette appellation (p. 88). Nous nous réjouirions qu'en face de cette thèse la jeunesse prenne position. Peut-être aura-t-elle tendance à se dire désabusée, critique, attentiste plus que sceptique : qui sait si un choc psychologique ne modifierait pas son comportement actuel! Nous en voyons la preuve dans deux faits récents. 2.500 étudiants de Munich se sont réunis dans leur grand amphithéâtre pour discuter avec passion une question brûlante : faut-il rétablir l'inscription latine, qui ornait le fronton de leur université : « Dulce et decorum est pro patria mori »?; à mains levées l'assemblée se prononça contre son rétablissement. Plus récemment, au début de mai 1956, l'Union des étudiants allemands tint son congrès annuel à Stuttgart et discuta de la réforme de l'enseignement supérieur. Les discussions furent passionnées et atteignirent même un degré de violence qui surprit grandement les spectateurs. Certes il ne faut pas oublier que les étudiants furent à l'avant-garde des mouvements de jeunesse et qu'ils s'expriment avec quelque outrance, mais on peut se demander si cette génération n'a pas voulu démentir ceux qui l'appellent sceptique. Dans les « Frankfurter Hefte » de mai 1958 (pp. 337-342), Ulricht Sonnemann prend position contre les résultats des enquêtes de Schelsky et il intitule son article : « La génération qui est tout sauf sceptique ». La question reste posée.

J.-F. Angelloz.

**Junge Menschen heute,** par **Karl Rauch,** (List, Munich, 1956, 387 p., rel. 15.80 DM). — La jeunesse allemande est-elle une génération sceptique, critique, nihiliste? Nous nous garderons de fournir une réponse catégorique, mais Karl Rauch, grand idéaliste passionné de l'humain, a recherché les causes du mal qui la ronge avec le désir de montrer les remèdes possibles. Son livre débute ainsi : Il y a deux moyens pour savoir si un peuple place les valeurs spirituelles au-dessus des conquêtes économiques et des succès politiques: quelle peine prend-il pour tenir propres les eaux de ses rivières et de ses lacs? quels sacrifices matériels et quels efforts consent-il pour l'éducation et la formation de sa jeunesse? Le deuxième critère est incontestablement valable et pour fournir une réponse qui le soit également Karl Rauch a parcouru l'Allemagne, visitant tous les lieux où il pouvait rencontrer des jeunes, sans oublier les cinémas, qu'ils fréquentent trop volontiers, et les tribunaux, avec lesquels ils ont trop souvent maille à partir. Le résultat, c'est ce livre bouleversant, ce bilan hélas négatif, où des faits irréfutables sont illustrés par d'éloquents docu-

ments photographiques. N'en concluons pas que la conclusion en soit pessimiste; K. Rauch sera toujours prêt à se battre pour une bonne cause, même s'il la croît perdue. Or, de nombreuses créations prouvent que l'on peut redresser cette jeunesse; il suffit de les multiplier, ce qui est une question d'argent et de volonté; que les spécialistes de l'urbanisme, de la construction et de l'éducation lisent ce livre et nous serons proches de la solution du problème!

**Gestaltprobleme der Dichtung,** Bouvier, Bonn, 1957, 337 p., rel. 38,50 DM). — Pour célébrer, le 15 décembre 1955, le 65e anniversaire de Günther Müller, un des meilleurs germanistes allemands, des disciples, des collègues, des amis, s'étaient groupés afin de lui offrir en hommage un recueil d'études plus ou moins inspirées de ses méthodes personnelles, qui se rattachaient à ce qu'on appela « Die Gestalforschung ». Mais le volume, dont les responsables sont Richard Alewyn, Hans-Egon Hass et Clemens Heselhaus, ne devait paraître qu'après sa mort. Son importance est telle qu'il nous paraît indispensable de donner la liste des collaborateurs et de leurs contributions : « Der Gestaltwandel des Burgundenuntergangs von Prosper Aquitanus bis Magister Konrad » (Werner Betz); « Obie und Meljanz. Zum 7. Buch von Wolframs Parzival » (Wolfgang Mohr); « Bauformen der Wadleben-Episode in Gotfrids Tristan und Isold » (Rainer Gruenter); « Das Zitat als Strukturelement in Rabelais' Erzählwerk » (Herman Meyer); « Zur Struktur des « Standhaften Prinzen » von Calderon » (Wolfgang Kayser); « Werther-Studie » (Hans-Egon Hass); « Drei Goethesche Gedichte interpretiert » (Kurt May); « Uber Brentanos « Geschichte vom braven Kasperl und dem schönen Annerl » (Richard Alewyn); « Clemens Brentanos « Die Abendwinde wehen » (Emile Staiger); « Peter Schlemihls wundersame Geschichte. Eine Studie zum Gestaltungsproblem des Novellen-Märchens » (Benno von Wiese); « Drama und Roman im 19 Jahrhundert. Perspektiven auf ein Thema der Formengeschichte » (Fritz Martini); « Der Naturalismus Gerhart Hauptmanns » (Paul Böckmann); « Zur Methode der Strukturanalyse » (Clemens Heselbaus); « Darstellung » (Ernst Ludwig Stabl); « Der Umfang als ein Problem der Dichtungswissenschaft » (Friedrich Sengle); « Partnerschaft » (Jost Trier); « Gestaltbegriff in Hegels « Phänomenologie des Geistes » und seine geistesgeschtliche Bedeutung » (Hermann Schmitz); « Verzeichnis der wissenschaftlichen Schriften von Günther Müller » (Helene Müller). La qualité de ces études est telle que tous les chercheurs y auront recours; elle montre aussi les progrès de la germanistique en Allemagne, progrès d'autant plus significatifs que de nombreux auteurs sont encore jeunes et que nous pouvons espérer d'eux de grands travaux.

**Die letzten dreissig Jahre,** par **Joachim Schoeps** (Klett, Stuttgart, 1956, 231 p., rel. 13,20 DM). — Quel écrivain allemand n'écrit pas ses mémoires, depuis que Goethe en a donné l'exemple et en a fixé le type dans D i c h t u n g u n d W a h r h e i t ! Nous les lisons toujours avec plaisir, parce qu'ils sont conçus comme le roman éducatif d'un personnage réel, et nous avons lu avec un intérêt particulier ceux de H. J. Schoeps, années » nous font revivre toute une époque particulièrement riche d'événements et de drames. On peut dire parce que les « trente dernières que les composantes de la personnalité de Schoeps furent ses origines juives et sa formation prussienne, son activité dans le « mouvement de jeunesse » et l'influence de la philosophie de Dilthey. Sur tout cela et sur les événements qu'il a vécus l'auteur nous donne maints renseignements de première main et de premier ordre.

**Konservative Erneuerung,** par **H. J. Schoeps** (Klett, Stuttgart, 1958, 152 p., 6,80 DM). — J. Wassermann publiait en 1921 un livre intitulé : « Mon chemin comme Allemand et comme Juif »; Schoeps aurait bien des raisons de renier une Allemagne qui fut nationalsocialiste et prêcha l'extermination du peuple juif; pourtant il publia en 1958 des « Idées sur la politique allemande ». Il s'est à ce point intégré, qu'il se sent plus allemand et même plus prussien que juif. Il s'identifie avec la tradition prussienne au point

qu'il en fait une des valeurs fondamentales de son pays et rêve d'une « rénovation conservatrice » par un retour aux sources afin de former les élites futures. On ne peut qu'estimer, voire louer une telle attitude, même si elle paraît un peu isolée et dépassée dans l'Allemagne actuelle.

**Die verlorene geliebte**, par **Johannes Urzidil** (Albert Langen-Georg Müller, Munich, 1957, 297 p., rel. 14,80 DM). — Cette « bien-aimée perdue », c'est au fond ce que Baudelaire appela « le vert paradis des amours enfantines », où l'amour n'apparaît souvent qu'en filigrane. Mais nous sommes à Prague, au pays de Kafka, de Meyrink et de Rilke; ne nous étonnons pas si chacune de ces histoires d'enfance se déroule sur un fond étrange, au point qu'on a souvent l'impression d'une réalité fantomatique. Ces onze récits de J. Urzidil se lisent avec un intérêt soutenu et il en est qui ne sauraient s'oublier.

**In fremder Sache**, par **Rolf Schroers Kiepenheuer** et **Witsch**, Cologne, 1957, 196 p., rel. 9,50 DM). — Schroers, un jeune auteur dont il faut suivre l'évolution n'intitule pas sa dernière œuvre « roman », mais « récit ». A-t-il simplement voulu éviter qu'on parle d'un roman policier? C'en est un pourtant : un journaliste de métier se substitue à la police qui recherche un meurtier et ses reportages aboutiront à la libération d'un innocent arrêté par erreur, Konrad Arndt. Il ne pouvait se tromper puisqu'il avait assisté à l'événement, qui fut en réalité un suicide. Nous l'apprenons à la fin du livre, comme il se doit, mais tout n'est pas là. Entre temps le journaliste, qui est aussi le narrateur, s'introduit au domicile de K. Arndt, s'approprie son journal quotidien, qu'il utilise dans ses reportages, se lie avec sa fiancée, bref il entre dans la peau de ce personnage inconnu, au point que le titre « dans une question étrangère » paraît de moins en moins vrai. Et notre journaliste finira par se mettre à la disposition de la police qui n'en peut mais. En se libérant pour un temps de lui-même Schroers a peut-être acquis cet art de la distance qui permet les grandes œuvres; son « récit » est prometteur.

**Ein Hermelin in Tschernopol**, par **Gregor von Rezzori** (Rowohlt, 1958, 430 p.). — En 1953 G. von Rezzori avait publié des « Maghrebinische Geschichten »; son dernier roman — paru en feuilleton dans la « Frankfurter Allgemeine Zeitung » — nous transporte de nouveau dans ce Maghreb, dont « le lotus n'est autre que l'ail ». Mais maintenant il n'est plus simplement quelque part dans le Sud-Est de l'Europe, il est la « Teskowina » et surtout sa capitale « Tschernopol » dans la période qui suivit immédiatement la première guerre mondiale, c'est-à-dire qu'il est le pays natal du romancier, qui se plaît à évoquer son enfance. Dès les premières lignes de l'ouvrage nous sommes toutefois prévenus que nous aurons affaire à un pays de fantaisie : « il y a des réalités à côté et au-delà de cette réalité qui est la nôtre, qui, seule connue de nous, nous apparaît comme la seule possible. » En effet nous sommes transportés dans un monde imaginaire, où les fantoches sont peut-être plus vivants que les êtres réels, où le personnage, sur lequel l'auteur projette le plus de lumière succombera le jour où il renonce à l' « honneur », car l'hermine meurt quand sa toison est souillée. C'est en fait autre chose qu'un roman et l'intérêt réside plus dans le détail que dans une intrigue à laquelle on ne saurait croire.

**Collections Rowohlt** (Hambourg). Les « Monographies Rowohlt » viennent de s'enrichir de deux ouvrages intéressants, tous deux parus précédemment aux Editions du Seuil et traduits du français : Gorki, par Gourfinkel (nº 9, 168 p., 2,20 DM) et Bernanos, par A. Beguin (nº 10, 170 p., 2,20 DM). — Un seul volume dans la collection des classiques, mais il est particulièrement important; c'est une traduction de l'Odyssée, par W. Schadewaldt, un des meilleurs hellénistes allemands (nº 29, 30, 331 p., 3,30 DM). — De même un volume double dans l' « Encyclopédie Rowohlt » : Mann und Weib, par Margaret Mead (nº 69-70, 280 p., 3,30 DM).

**Deutsches literatur-Lexikon**, par **W. Kosch** Francke, Berne, 1958, fasc. 37-38, 16,80 fr. s.). — Voici la fin du monumental lexique entrepris par W. Kosch et c'est une nouvelle occasion pour féliciter et remercier l'au-

teur et l'éditeur de nous avoir fourni un tel instrument de travail. La publication de ces 4 volumes ne comporte pas moins de 3.568 p. et a duré une douzaine d'années. Aussi l'auteur fut-il amené à compléter le quatrième tome par un court appendice de 6 pages, où l'on trouve par exemple Borchert, Buber, E. R. Curtius, Dürrenmatt. Nous voudrions exprimer à nouveau le vœu que ce lexique soit complété par un cinquième tome nous indiquant les travaux parus au cours de ces dernières années, mais nous savons bien qu'un ouvrage de références exige un travail de bénédictin et n'est jamais à jour.

**Collection Fischer** (Francfort). — Le dernier volume des « Lexiques Fischer, (nº 9, 362 p., 52 ill. 3,30 DM) connaîtra un très vif succès car il est consacré au film, à la radio et à la télévision; il est signé par Lotte H. Eisner et Heinz Friedrich, qui ont fait appel à de nombreux collaborateurs pour la partie technique, pour les questions juridiques et même pour des problèmes d'esthétique. Un tel lexique représente un tour de force et presque une gageure. Dans la collection des « Livres du savoir » signalons un choix de Newman, par Walter Lipgens (nº 217, 216 p., 2,20 DM).

**Volkskunde,** par **Gerhard Lutz** (Erich Schmidt, Bielefeld, 1958, 236 p.). — On conçoit que des Allemands éprouvent le besoin de faire le point en ce qui concerne la « Volkskunde » et ses problèmes, car elle ne fut pas toujours considérée comme une science, mais comme un moyen de propagande et d'action. C'est pourquoi G. Lutz a rassemblé dans ce « manuel » les témoignages des spécialistes qui depuis un siècle s'en occupèrent en particulier : Riel, spamer, von Geramb, Noumann, etc. On partira de là pour rénover une science qui reste difficile et délicate.

**Deutsche Philologie im Aufriss,** par **W. Stammler** (Erich-Schmidt, Bielefeld). Le treizième fascicule de la deuxième édition vient de paraître. Il contient la fin de la contribution de Seemann et Wiora sur le « Volkslied » avec une abondante bibliographie et la plus grande partie de l'étude monumentale consacrée à l'épopée médiévale par K. H. Halbach.

**Das Schöne und das Wahre,** par **H. E. Holthusen** (Piper, Munich, 1958, 306 p. rel. 14,80 DM). Le nouveau livre de Holthusen, dont nous avons déjà dit qu'il était un des meilleurs critiques actuels, confirme ses qualités d'humaniste. Le titre un peu trop vague en est précisé par celui de la première étude : « Le beau et le vrai dans la poésie », qui porte sur Eliot et Benn et qui se trouve complétée par une importante conférence sur G. Benn. On pourrait croire que Holthusen se confine dans la poésie moderne, comme dans son domaine propre. Il n'en est rien et la moitié de ce volume est consacrée à « Max Kommerell et le classicisme allemand ». Considérant avec raison Kommerell comme un des meilleurs historiens de la littérature l'auteur étudie ses ouvrages, trop peu connus de nos jours, et c'est l'occasion pour lui de passer en revue les plus grands noms de la poésie allemande. — Ajoutons encore divers articles sur Bernanos, Valéry, Kästner, Ingeborg Bachmann et nous aurons donné une idée de la richesse d'un livre sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

**Mozart,** par **Joseph Müller-Blattau** (Robert Langewiesche Königestein im Taunus, 1958; 64 p.). Voici un petit livre bien documenté, d'une lecture agréable et joliment illustré qui constituera une bonne initiation à Mozart. Il est d'un spécialiste, Müller-Blattau, qui nous promet d'autres ouvrages de la même qualité.

**L'Homme sans qualités,** par **R. Musil,** trad. Phil. Jaccottet (Edition du Seuil, 1958, t. III, 470 p., 960 frs). La publication des deux premiers tomes de « L'homme sans qualités » fut un succès; nul doute que les deux derniers ne le confirment d'autant plus qu'entre temps l'œuvre obtint le grand prix du roman étranger. C'est une récompense méritée, dont nous nous réjouissons pour le traducteur Philippe Jacottet, dont le courage égale le talent.

**L'obélisque noir,** par **E. M. Remarque** (Plon, 1958, 375 p. 900 frs). Nous avons jadis signalé le dernier roman de Remarque; le voici dans une

traduction alerte, mais très libre de Gaston Flaquet; il intéressera le lecteur.

**Seul sur l'Océan,** par **Hannes Lindemann,** trad. de R. Jouan (Ed. Corrêa, 1958, 229 p.). Un médecin allemand décide de quitter le Libéria, où il exerce, pour partir seul, à l'aventure, sur l'Océan et il accomplit une odyssée sans précédent; 3.000 milles marins sur un Kayak de rivière. Pourquoi? il énumère diverses raisons, mais la vraie est celle sur laquelle il termine son récit : « Parce que je suis un homme ». Ce livre est en somme le carnet de bord de celui qu'on appelle déjà le « Bombard allemand ». A une époque comme la nôtre une telle aventure passionnera et suscitera sans doute des imitations. Ajoutons que des photos éloquentes l'illustrent et qu'une carte permet de suivre le navigateur perdu dans l'océan Atlantique.

**Antarès** (Blüchert, Hambourg, le nº 1, 80 DM). Le numéro de juin est particulièrement intéressant; il comporte deux centres d'intérêt principaux : Valéry, vu par J.-Cl. Ibert et F. de Miomandre, et Bernanos, avec trois articles de : W. Heist, K. Thieme et A. Béguin. Ajoutons une étude de R. Bauer sur la traduction en allemand de Louise Labé et les chroniques habituelles sur la littérature, la musique et la danse, le film, etc. en France.

**Dokumente** (Cologne, le nº 2, 50 DM). Le numéro de juin 1958 nous transporte de la Pologne en Espagne, de France et d'Algérie à Moscou; il aborde les sujets les plus divers et intéressera également ceux qui s'occupent de politique ou d'économie, de littérature ou d'art.

**Die neue Rundchau** (S. Fischer, Francfort, 4 DM). Le premier cahier de 1958 fait dans une certaine mesure sensation, car il débute par Der Mann von Rabinal oder Tod des Gelangen, qui est publié pour la première fois intégralement, dans la belle adaptation d'Erwin Walter Palm. C'est un extraordinaire document littéraire, le seul que nous possédions sur les anciennes populations indiennes du Guatemala, et Hofmannsthal tenait à lui autant qu'à Eschyle. Le contraste est grand avec le texte qui le suit : une traduction de l'Elpenor de Giraudoux, par Otto F. Best. Et il y a aussi Camus, Italo Calvino, Gertrude Stein, etc. Signalons une bonne étude de Werner Kraft sur un récit de Rudolf Borchardt Die Begegnung mit dem Toten; ce récit est particulièrement important pour la compréhension d'un écrivain qui, nous l'avons dit, mérite une plus large audience.

**Deutsche Rundschau** (Baden-Baden, le nº 2, 10 DM). Le numéro de juin 1958 débute par un texte qui a la valeur d'un éditorial : une conférence que fit à l'Institut franco-allemand de Ludwigsburg M. Couve de Murville sur « l'Allemagne et la France depuis 1945 ». L'ancien ambassadeur étant devenu ministre, les lecteurs ne manqueront pas d'y rechercher l'orientation d'une politique; nous ne pensons pas la déformer en disant qu'elle envisage l'intégration des deux pays dans l'Europe occidentale en voie de création. Deux autres articles complètent la partie politique de ce numéro; ils sont de J. W. Bruebel : Gleiches Recht für alle im Walkampf et Ulrich Lohmar : Sein und Sollen. Quant à la partie littéraire elle est particulièrement riche avec les contributions de Bruno E. Werner : Der Mensch Max Picard; — Fritz Usinger : Die Dichterin Marie Luise Kaschnitz; — Harry Pross : Im memoriam Alfred Weber; — Wilhelm Jürgensen : Theodor Fontane im Wandel seiner polischen Anschauungen.

**Deutsche Vierteljarhrschrift** (Metzler, Stuttgart, le nº : 14 DM). Les deux premiers numéros de la grande revue consacrée à « la science de la litérature et l'histoire de l'esprit » sont à la fois riches et austères; ils élargissent le champ d'activité de la revue tout en apportant des études analytiques et précises sur des questions de détail. On y trouvera : « Probleme einer Geschichte der Kunstwissenschaft » (par Dagobert Frey); — « Die Sage von Hetel und Hilde » (F. R. Schröder); — « Erlebnisdichtung und Symbolismus » (Heinrich Henel); — « Heine und der Kölner Dom » (Eberhard Galley); — « Noch ein Wort zu Amintor » (Franz H. Mautner); — « Stand und Aufgaben

der deutschen Shakespeare-Forschung » (Horst Oppel). (Cahier nº 1) « Aufgaben und Ergebnisse der Menschheitswissenschaft » (Wilhelm Perpeet); — « Studien zu den historisch-geographischen Grundlagen der Nibelungendichtung » (K. F. Stroheker); — « Ueber die Namengebung mittelhochdeutscher Dichter » (Bruno Boesch); — « Moderne Kunst und das Problem des Kulturverfalls » (Otto Benesch); — « Die zweite Mystik. Ein Forschungsbericht » (Will-Erich Peuckert); — « Die neue Ausgabe der Werke Hugo von Hofmannsthals » (Werner volke) (2e cahier).

**Studium generale** (Springer, Berlin, le nº 6, 60 DM). Plus divers que d'habitude, le cinquième cahier de 1958 rassemble des contributions de F. Keinz : « Die Sprachtheorie als Verbindung von Geistes- und Naturwissenschaft »; — Düker H. : « Psychologie und Geisteswissenschaft in der modernen Psychiatrie »; — Schneider E. : « Psychotherapie und Geisteskrankheit »; — Cohn H. M. : « Natur und Geist »; — Redlich H. F. : « Musik als akademische Disziplin diesseits und jenseits des Aermelkanals »; — Peter H. : « Ob die Nationalökonomie eine Geisteswissenschaft sei? »; — Viehweg Th. : « Zur Geisteswissenschaftlichkeit der Rechtsdisziplin ». — J.-F. A.

## *LETTRES ANGLO-SAXONNES*

**DU COTE DE SHAKESPEARE. — Déjà le** Shakespeare Survey XI **(Cambridge Univ. Press, 1958, 233 p., 27/)! Après dix ans, ce qui dans ce volume pourrait frapper le plus dès l'abord, ce sont les cinquante et quelques pages, sur trois colonnes, d'index portant sur les dix premiers. Elles suffisent à faire mesurer quel vide existerait sans eux.**

**Comme toujours, ce rassemblement d'études et de mises au point est consacré pour partie aux représentations de Shakespeare et aux travaux parus sur lui dans tous les pays durant l'année précédente. Les représentations donnent lieu à presque toute l'illustration (8 p. de photos hors texte). Comme toujours aussi, il y a un thème central : cette fois, les dernières pièces, dites « romanesques ». Des essais de valeur dont elles font l'objet on ne saurait énumérer toutes les richesses, et l'on ne peut guère que suggérer l'intérêt varié. Ph. Edwards résume et classe les travaux consacrés à ces pièces depuis 1900 — il était temps en effet qu'on y mît un peu d'ordre — et demande qu'on prenne plus au sérieux qu'on ne l'a fait leur qualité de belles histoires, sans trop y chercher une conception, ou plutôt une expression du monde et de la vie (chose que ne s'interdiront pas ensuite certains de ses voisins). Clifford Leech y explore la part respective du « cycle », c'est-à-dire du flux et de la répétition dans le temps, et, d'autre part, de la « crise », autrement dit de la révélation de la vérité, du choix, de l'événement décisif; l'équilibre de ces deux éléments se trouverait dans le** Conte d'hiver. **Neville Coghill entreprend de justifier six passages discutés de la même pièce,**

en montrant qu'ils sont l'effet d'un grand art scénique; son imagination tantôt séduit, tantôt refroidit. J. M. Nosworthy fait remarquer l'influence croissante de la musique dans les œuvres de la fin, où elle ajoute de plus en plus un sens métaphysique au simple agrément. Deux de ces essais sont écrits sur un fond spacieux d'histoire du théâtre, des idées, des mœurs : celui de J. P. Brockbank sur l'histoire dans Cymbeline, et surtout celui de C. J. Sisson sur la magie de Prospero, admirablement nourri de comparaisons avec le drame contemporain de Shakespeare et de références aux croyances et à la législation régnantes. N'oublions pas, en plus, une nouvelle tranche de l'histoire de l'introduction à la critique textuaire du poète, commencée dans les tomes précédents par J. D. Wilson à l'usage du profane et sous forme d'une chronologie qui nous mène à l'époque de R. B. McKerrow, immédiatement avant la guerre; ni les quelques pages consacrées, à propos d'Othello, aux rapports de la cour d'Elisabeth avec les Barbaresques au début du XVII^e^ siècle; ni deux articles encore d'information documentaire.

Les dernières pièces de Shakespeare ne sont pas des plus fréquentées peut-être, à l'exception de la Tempête qui pose encore tant de problèmes. Ce volume encouragera à les reprendre, éclairées d'angles nouveaux.

Ouvrons maintenant notre Shakespeare. Non plus, pour suivre notre propos, sur les pièces de la fin, mais sur la dernière édition d'Othello, dans l'« Arden Shakespeare », par M. R. Ridley (London, Methuen, 1958, 319 p., 21/). On en a parlé déjà ici récemment. On ne reviendra guère aujourd'hui que sur un de ses mérites, assez peu commun : l'intelligence servie par l'indépendance. Mr. Ridley ne croit pas que le devoir d'un éditeur soit toujours le même. Selon le cas, il insistera sur tel ou tel aspect de sa tâche. Ici, par exemple, où le problème se pose dans des limites étroites, il passe en vingt lignes sur la date et ne cherche pas après tout le monde à « déterminer l'indéterminable ». La comparaison de la pièce avec sa source présumée n'a pas non plus sa place dans l'introduction : l'histoire de Cinthio est donnée en appendice, les différences de l'italien à l'anglais résumées en huit lignes et quatre points.

En revanche, la question du texte importe particulièrement dans le cas d'Othello. La première édition in-quarto date de 1622, presque vingt ans après la date probable de composition et après la première représentation, et un an seulement avant le premier in-folio qui le premier aussi rassemble l'œuvre de Shakespeare admise pour sienne à cette époque; une deuxième édition in-4° est publiée en 1630. Les rapports de ces trois éditions, surtout ceux du premier in-4° et de l'in-folio, sont malaisés à déterminer, si importants qu'ils soient

pour l'établissement du texte. A l'inverse de la décision courante, Ridley prend parti pour l'in-4° — avec les retouches, nuances et combinaisons qui semblent s'imposer : il suffit de comparer son édition à celle de J. D. Wilson, par exemple, pour constater presque immédiatement ne serait-ce que des différences de longueur.

A ces débats textuaires, trop fréquemment secs et poudreux, Ridley insuffle la vie. Il raisonne de haut et de deux points de vue : la version complète, la version préférable. On décide fréquemment sans les distinguer. Ridley montre avec esprit la nécessité de cette distinction, exemples à l'appui. Selon lui les connaissances spéciales, qui ne lui font certes pas défaut, importent moins dans le choix entre deux leçons que la sensibilité à Shakespeare poète et auteur dramatique. N'importe qui n'est pas capable d'employer même cette sensibilité, mais on préfère cet excès, si c'en est un que l'amateurisme éclairé, à celui d'une érudition sans étincelle; étant entendu que l'ignorance n'est jamais une supériorité, et qu'il n'y a rien de plus beau que l'étincelle qui jaillit de l'érudition. Autre domaine où Ridley montre le même bon sens : l'interprétation des personnages, surtout Othello et Iago. Sur ce point, ainsi que sur le point classique du « temps double », il reprend ce qu'il disait autrefois dans son introduction du « Temple Shakespeare ».

Voici maintenant Shakespeare from Richard II to Henry V, par D. Traversi (London, Hollis and Carter, 1958, 202 p., 30/). Cette analyse des pièces où, Richard étant renversé par Bolingbroke, celui-ci règne sous le nom d'Henry IV et a pour successeur son fils Henry V, tend à leur découvrir une profonde unité, elle-même de nature complexe sinon ténébreuse.

L'étude historique et politique de ces œuvres ne doit pas obscurcir leur aspect simplement littéraire, entre autres la possibilité d'une interprétation symbolique. Les deux façons de voir se complètent et s'équilibrent dans le travail de Traversi comme elles ne l'ont pas toujours fait. C'est qu'il ne les laisse pas diverger et considère de haut la suite des actions et la cohérence des caractères; notamment celui d'Henry prince de Galles puis Henry V, l'un des personnages shakespeariens les plus discutés pour ce que beaucoup estiment être ses contradictions; beaucoup aussi ont voulu les nier ou les réduire, de diverses façons.

Que l'action, les caractères et la leçon soient liés dans ces quatre drames, cela peut se défendre en quelques propositions. Richard II, roi légitime, est renversé justement en raison de ses crimes et de sa faiblesse. Henry IV, destructeur d'une légitimité, en fonde une de fait par le rétablissement de l'ordre. Mais il ne peut, l'ayant usurpée, en invoquer véritablement une en sa faveur. Son fils en créera une nou-

velle, dans un ordre nouveau, avec l'aide du temps comme toujours et parce qu'il est le digne successeur d'Henry IV. Le prince dissolu devient un grand roi; le passage de l'un à l'autre s'opère en deux temps — les deux parties de *Henry IV*. On a beaucoup débattu si ces deux parties constituent une pièce unique ou deux distinctes. Oui et non, répondrait sans doute Traversi. Oui de par le roi, qui poursuit sans faiblir sa tâche et ne meurt qu'à la fin de la seconde. Non de par le prince, qui paraît tout différent au début et à la fin (encore qu'il nous avertisse par un monologue qui semble devoir trancher les incertitudes), et subit une espèce de conversion ou de rédemption. C'est lui qui rétablira, dès qu'il sera libre de le faire, des valeurs humaines qu'avait négligées son père accaparé par son œuvre politique. Le prince Henry, dans son aspiration à la perfection princière, est à la fois un individu et le produit des circonstances : en l'oubliant on risque de ne pas comprendre ses antinomies. Traversi a mis le doigt sur quelque chose de très important en parlant du « détachement » foncier que le fils a hérité de son père : détachement des conceptions traditionnelles, qu'il transforme en une intelligence agissante et fermement appliquée à sa légitimité relative; par où l'être humain trouve chez lui ses limites.

Et Falstaff, le délicieux géant pour qui l'on reviendra toujours aux deux *Henry IV* et même à *Henry V*? Traversi ne se contente pas de sa valeur comique. Il voudrait — et voilà un exemple de ce penchant à l'interprétation symbolique dont on lui avait fait grief lors d'un livre précédent signalé ici en son temps — voir chez lui l'image d'une dissolution sociale et l'un des instruments dont se sert le prince pour apprendre la vie et les hommes; comme il voit, chez le Grand Juge, le symbole de l'ordre avec lequel le prince fait sa paix dans la seconde partie de *Henry IV*. On voudrait bien savoir ce qu'en penserait Falstaff, homme frivole.

Ce reproche ne peut s'adresser à Traversi. Fréquemment compact et abstrait, il ne se lit pas en courant. Mais ses idées valent un effort. Et il ne se paie pas de mots, mais de raisons. Dira-t-on que cependant Shakespeare attend? Pas tout à fait, puisque grâce aux citations continuelles on relit une grande partie des pièces sous un jour profitable.

La vieille question de savoir si Will l'acteur a écrit les pièces signées de son nom est reprise par R. C. Churchill dans *Shakespeare and His Betters* (London, M. Reinhardt, 1958, 255 p., 21/). Churchill est orthodoxe, autrement dit stratfordien. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas, comme lui, repris la question d'ensemble.

Deux parties : un rappel historique des principales thèses hétérodoxes; une critique de ces thèses. L'auteur ne peut que les résumer dans l'espace dont il dispose, et les réfuter sur les points les plus

importants. Cela peut suffire, à la condition d'une synthèse très vigoureuse et qui démolisse les positions-clefs communes à tous les adversaires. Churchill y parvient, étant entendu qu'il est impossible, dans les deux sens, de tabler sur autre chose que des vraisemblances.

Il avoue n'avoir pas lu, à beaucoup près, le monceau de travaux par où l'on a voulu attaquer la citadelle stratfordienne. Mais il en a lu bien assez, et dans l'autre sens également, pour légitimer son opinion. Il connaît en particulier ce qui s'est fait en France plus ou moins récemment : M. Morhardt, Lefranc, Lambin, et jusqu'à Bonac-Melvrau. Sa bibliographie l'atteste, sinon le corps du livre où il ne s'arrête qu'à Lefranc, alors qu'au moins Lambin valait qu'on le discutât. Sans partager toutes les idées d'un autre Français, Connes, Churchill appuie sa réfutation sur lui, sur Charlotte Stopes et sur beaucoup d'autres autorités respectables. The Shakespearean Cyphers Examined, de W. F. et E. S. Friedman (Cambridge Univ. Press), signalé naguère à nos lecteurs, est trop récent pour qu'il en parle, excepté en note; mais il suffit, et l'on sait que les Friedman ont anéanti les arguments des cryptographes plus ou moins amateurs à l'appui surtout de la position baconienne. Il ne cite pas The Real Shakespeare de W. Bliss, ni Sergeant Shakespeare de Duff Cooper, fantaisies pleines de bon sens et que d'aucuns n'auraient pas négligées.

Son livre ne vaut pas seulement comme synthèse d'autres travaux. Certains arguments lui sont personnels : par exemple celui qui a trait à la représentation de Richard II lors de la tentative manquée d'Essex, en 1601, et qui lui permet de soutenir que la controverse entre stratfordiens et anti-stratfordiens remonte à cette époque. S'il persuade, c'est par la méthode et par l'esprit qui donnent sa pleine valeur au détail des arguments. Méthode simple : montrer — toujours la dent d'or! — que l'adversaire part de prémisses fausses. A savoir, ici, la prétention d'attribuer le théâtre shakespearien à un aristocrate et à un érudit, ou la prétention inverse de réduire indument l'information et les ressources d'un acteur au temps d'Elisabeth Ire. Montrer aussi que les critiques adressées à Shakespeare vaudraient pour nombre de ses confrères dont on ne songe pas à contester qu'ils soient les auteurs de leurs œuvres; en d'autres termes, et plus généralement, montrer que certains arguments qui peuvent séduire quand on considère Shakespeare seul, perdent leur force quand on le replace dans son époque et parmi des termes de comparaison légitimes. Esprit ample et élevé : les arguties par où l'on soutient telles candidatures ne tiennent guère devant le fait que l'auteur des pièces signées Shakespeare est un artiste, et que cette qualité ne va pas avec l'aristocratie nécessairement et par droit de naissance.

Churchill apporte donc du raisonnable et, à sa manière, du neuf.

**Les critiques de détail, qui bourgeonnent à son adresse en marge de mon exemplaire, n'ont pas besoin qu'on les développe ici parce qu'elles ne touchent pas au fond.**

**Churchill, enfin, plaît par un souci de civilité qu'il annonce dès l'introduction, et qui n'a pas été celui de beaucoup de ses adversaires. Voyons pourtant : « J'ai célébré le centenaire de la théorie de Celia Bacon en faisant ce que bien peu ont fait : j'ai lu son livre. L'opération est des plus difficiles pour qui se soucie de la langue anglaise; à l'exception possible de Mrs. Henry Pott, Delia Bacon est l'illettrée la plus éloquente de la vaste troupe des hétérodoxes — ce qui est beaucoup dire. La préface de Hawthorne est écrite en bon anglais, mais Delia Bacon continue ensuite pendant sept cents pages avec un mépris aisé de la pensée qui défie l'analyse. »**

**En effet, on n'est pas plus poli que ça.**

**Jacques Vallette.**

**The Listener**, 5 et 19.6.58. — N. Nabokov a entendu récemment à Londres le Théâtre d'art de Moscou, qu'il estime être dans son vrai répertoire quand il joue Tchékov. Or Nabokov peut comparer l'interprétation actuelle de Tchékov avec celle des débuts. Il a encore vu à Berlin, en 1920, cette troupe au premier rang de laquelle brillait la propre femme de Tchékov, Olga Knipper. Et aujourd'hui il est déçu. Sans nier le grand talent de la troupe actuelle, il trouve que cela manque d'âme, et même de sexe, et que la perfection reste extérieure; qu'on a mis du prêche dans des répliques à sentiments fins et sous-entendus; que, dans certains cas, la mise en scène prouve qu'on a mal lu le texte. Nabokov fait de ce Berlin de 1920, avant-poste de l'influence russe au théâtre, un tableau bien vivant. Il évoque Stanislavsky, l'animateur, qu'il met fort au-dessus de Meierhold, Reinhardt ou Piscator. Il paraît voir en lui le vrai fondateur d'un réalisme — a-t-il songé cependant à deux personnages nommés Antoine et Lugné-Poe? — qu'il définit comme l'amour de la vérité, donc littéralement l'équivalence de tous les rôles et de tous les détails pour concourir à l'effet d'ensemble. Il dit par où l'influence de Stanislavsky n'a pas été uniquement bonne. Ces discussions de cas précis, mêlées de souvenirs, joignent le charme à l'intérêt.

**Etudes anglaises**, avril-juin 58. — Le lecteur anglais d'aujourd'hui et les *Voyages de Gulliver* (P. Danchin). Fantaisies linguistiques de Scott (E. M. W. Tillyard). Une amitié française de Dickens (S. Monod). Héroïnes de James et de Tourguéniev (S. E. Bowman). Quelques sources des poèmes de Sidney (M. Poirier).

**Thomas Heywood et le drame domestique élizabéthain, par M. Grivelet** (Paris, Didier, 1957, 408 p.). — Encore une thèse de doctorat qui honore la France. Heywood n'est pas inconnu chez nous, puisque Copeau représenta sa *Femme tuée par la bonté* au Vieux-Colombier en 1913. Il a écrit beaucoup. Sa réputation littéraire est encore indécise, l'était en tout cas davantage avant ce livre, car les critiques ne s'accordent pas sur son compte, de Lamb à T. S. Eliot, et il y avait peut-être lieu de réaliser pour lui l'opération inverse de celle que fit subir J. Lemaître à G. Ohnet — à savoir, le réintégrer dans la littérature comme vient de le faire M. Grivelet. Le corps du livre est consacré à sa biographie, à l'analyse de ses œuvres et de leur signification, à l'examen de sa manière distinctive. Mais le dessein de l'auteur est plus ample. Son objet principal est de serrer la définition d'une forme d'art dramatique encore mal comprise, diversement nommée

selon les temps et les pays, et généralement connue sous le nom de drame domestique. On admire l'ordre et la perspective que M. Grivelet a su donner à son travail. L'arrière-plan historique est partout présent, notamment dès le début où le sujet est situé dans son époque, jusqu'à la remarquable conclusion d'où la notion de drame, ou plutôt de tragédie domestique sort renouvelée parce que précisée, distinguée surtout du drame bourgeois et du drame réaliste. L'auteur presse le sens de « domestique » jusqu'à l'appeler « conjugal » et à rejoindre presque Anna de Noailles dans son épithète de « mystique ». Au surplus il ne s'agit pas tant de classer un genre selon un critère formel, que de mettre en valeur un mobile profond. Ce mobile ne se retrouverait-il pas, à notre époque, en poésie, chez Patmore dont il n'est pas parlé? L'auteur doit avoir ses raisons de ne pas avoir fait le rapprochement, car il n'ignore rien des avatars de l'inspiration domestique au cours des siècles, surtout au XVIIIe avec Lillo, Diderot et Lessing. Le plus rare éloge qu'on lui décernera pourrait être qu'il s'évade de la prison des mots et comprend que leur contenu et leur sens changent avec les époques. Cette qualité d'intelligence plaira sans doute plus que tout dans son livre, avec une fine sensibilité aux tons de la poésie.

**Choix de contes,** par **Edgar Poe,** trad. de **Ch. Baudelaire,** introd. et notes de R. Asselineau (Paris, Aubier, 1958, 355 p.). — Choix propre à faire scintiller les facettes de Poe conteur, suivi d'un essai où il s'explique sur l'art du conte. Un bon tiers du livre est consacré à l'introduction, à la bibliographie et aux notes. Tout cela est à lire, rédigé par un fin connaisseur des lettres américaines dont on a plusieurs fois fait l'éloge ici. L'esprit critique n'y perd pas ses droits, soit à l'égard de Baudelaire dont les gauchissements sont relevés, ou à celui de Poe dont les faiblesses sont signalées en toute indépendance et précision.

**South and West Somerset,** by **N. Pevsner** (Penguin, 1958, 349 p., 8/6). — Le premier Somerset des « Buildings of England » n'aura pas attendu longtemps son complément. Avec ce volume se trouve couvert tout le Sud-Ouest de l'Angleterre. L'introduction est à peu de chose près celle du précédent; elle leur est commune, et renferme entre autres un classement avec dessins des clochers du Somerset, curieusement variés. L'illustration est aussi bonne que jamais. Peut-être eût-on, à la place de la vue d'Exmoor un peu molle et souriante, un Signal de Dunkery dans son abrupte sévérité. Mais il y a la cuisine de l'abbé de Glastonbury, au toit de pierre à pans, qui rappelle bien que plus tardive celle de Fontevrault. Et la délicieuse église de Culbone, qu'on prétend la plus petite d'Angleterre dans le style roman, titre auquel l'auteur ne contredit pas; elle est humble et vaut en grande partie par le site. Et il y en a ainsi 56 pages hors-texte.

**Kedleston Hall,** by **The Viscount Scarsdale** (Derby, Derbyshire Countryside, 1958, 32 p., 2/6). — Si, conformément à la devise de la famille, Curzon continue à tenir ce qu'il a tenu, Curzon n'est pas près de la ruine. Particulièrement somptueuse, cette résidence de marquis située près de Derby, entourée d'un énorme parc, œuvre élégante et majestueuse de Robert Adams, et dont l'intérieur orgueilleux s'ouvre par un vestibule de colonnes d'albâtre veiné, à cannelures et à chapiteaux corinthiens. On s'y arrêterait bien en passant.

**Rousseau,** by **A. Werner** (London, Collins, 1958, 4/). — On a déjà parlé de la collection Fontana. Excellente formule décidément que ces livres de poche si riches eux-mêmes de contenu. Ici, 33 reproductions du Douanier, en noir (parfois légèrement trop, comme pour la *Charmeuse*, mais c'est une exception) et en couleurs (remarquables de précision exacte), souvent sur dépliants, avec en frontispice le peintre dans son atelier, tenant son violon. Texte fort bon : une courte introduction et des commentaires pour les illustrations. Une minuscule correction : la Bièvre ne se jette pas dans la Seine « près de Paris ».

**Britannica Book of the Year 1958** (Ib., Encyclopaedia Britannica, 1958, 544 p., 105/). — Revue encyclopédique de l'année 1957. Grandiose et passionnante entreprise, menée au

mieux en 502 articles par 412 spécialistes de tous pays, dont 295 britanniques seulement. On ne peut que donner un aperçu de la diversité des points de vue d'où ce vaste sujet est pris en tous sens. Suez, l'année géophysique, l'exploration de l'espace, la rayonne et les textiles artificiels, la population et l'alimentation, l'immigration et l'émigration, les manuscrits de la Mer morte, les radiations en médecine, le marché commun, le jamborée mondial des éclaireurs, le Sahara français, la littérature dans tous les pays — voilà quelques aspects sous lesquels il est traité. Aspects particuliers, et aspects généraux : chaque nation a droit à un article; la biographie tient une large place, dans tous les ordres d'activité, etc. La conception d'ensemble est si réfléchie et si ingénieuse qu'on ne voit pas comment la rendre plus complète. Naturellement l'histoire des événements est au premier rang. La présentation est faite avec sérénité, même si la politique de défense y joue son rôle. L'illustration est admirable : photos d'hommes, de lieux, d'activités; reproductions de dessins de journaux où s'exprime l'opinion; cartes, dont une très belle de l'Antarctique. A la limite de l'illustration et du document, diagrammes et statistiques. Bref, dans le plus grand détail, de quoi nous donner une vue déjà historique, et prise de haut, de l'époque dans laquelle nous sommes pris et qui limite nos regards.

**Eloise**, by **K. Thompson** (Ib., Reinhardt, 1957, 65 p., 12/6). — Peut-être cette enfant de six ans est-elle destinée à prendre place dans la galerie des jeunes célébrités, sinon des jeunes immortels comme Buster Brown ou Tintin. Le livre s'adresse aux « adultes précoces ». Est-ce là pourquoi l'héroïne se raconte dans un style quelque peu invraisemblable? La drôlerie tient surtout aux dessins de H. Knight, fins, fantaisistes, aux expressions et aux gestes subtilement attrapés, aux personnages infailliblement typés. On serait surpris que cette parfaite petite actrice ne fût pas, sous peu, acclimatée chez nous.

**Talking of Pictures** (Ib., BBC, 1958, 30 p., 3/). — Avec une introduction de Sir P. Hendy, six textes radiodiffusés. Ce sont des propos sur la peinture. Ils ont trait à plusieurs peintres ou groupes de peintres associés ou contrastés : J. van Eyck, S. Martini, Mantegna-Bellini, Claude-van Goyen (excellente idée que d'avoir choisi cet artiste trop peu admiré peut-être), Reynolds-Gainsborough, Picasso. Il y en a de tous les temps et pour tous les goûts, retenus ou groupés à dessein. Le texte, inévitablement sommaire, comprend quelques suggestions bibliographiques. L'illustration est fort bonne : 35 figures in-texte et hors texte, en noir et en couleurs, y compris l'extérieur des couvertures.

**Ancient Monuments Open to the Public** (Ib., Country Life, 1956, 136 p., 7/6). — Les touristes qui se rendent en Angleterre et au pays de Galles trouveront pratique et secourable ce guide sommaire des monuments classés, historiques et préhistoriques (y compris le mur d'Hadrien et les groupes de menhirs et de dolmens de Stonehenge et autres lieux, les châteaux, abbayes, maisons; mais non, par exemple, les cathédrales qui n'entrent pas dans la définition du livre). Les heures d'ouverture et prix d'entrée sont donnés, avec un feuillet de mise à jour pour 1958. 9 pages de photos hors-texte. Classement alphabétique, par comtés.

**Picture Book of East Anglia** (Ib., Id., 1958, 60 p., 15/). — L'Angleterre de l'est, entre la Tamise et le Lincolnshire, est un pays plat aux grands ciels mouvants, aux horizons méditatifs, aux vastes perspectives de terre, de mer, de canaux. Voilà quelle région l'on a choisie pour sujet de ce bel album de 59 photos monochromes en pleine grande page, sans compter une vue en couleurs sur la couverture. Les motifs sont caractéristiques et variés : paysages bien composés, ports et bateaux, vieux villages, églises campagnardes. Constable était natif de cette région. Retrouver dans ce livre plusieurs de ses tableaux n'est qu'une entre bien d'autres des raisons pour lesquelles il mérite attention.

**The Delinquents**, by **A. Bloomfield** (Ib., Hogarth Press, 1958, 250 p., 15/). — Ce n'est qu'un second roman, et déjà l'auteur s'impose. Il a le sens de l'action, du détail qui intrigue

sans révéler et nourrit la curiosité sans la rassasier. Il est sensible aux atmosphères insolites et sait les recréer : ici, dans une petite ville de bord de mer, les rapports d'adultes avec des fillettes délinquantes, ainsi qu'entre eux. Le fait de la délinquence sert surtout à examiner d'un angle nouveau les situations morales où se trouve aujourd'hui placée l'Angleterre et à réévaluer des notions dont la définition traditionnelle ne peut plus servir de base à une vie stable. En somme, on entrevoit une installation possible au delà d'un monde en chantier, et une certaine allégresse au lieu d'un plat pessimisme convenu.

**Granite and Rainbow, by V. Woolf** (Ib., Id., 1958, 240 p., 18/). — De 1942 à 1950, Leonard Woolf a publié trois recueils posthumes d'essais que sa femme avait donnés à des périodiques divers, où il les avait retrouvés non sans difficulté. Virginia Woolf, écrivain généreux, gardait peu copie de ses essais, et les dépister imprimés était souvent l'œuvre d'un heureux hasard. On en croyait la somme épuisée. Eh bien, non. Ce ne sont pas des fonds de tiroir, mais des articles de longueur variée, ordonnés en deux séries : l'art du roman, l'art de la biographie. Les deux genres, tels qu'elle les a pratiqués, étaient voisins l'un de l'autre : témoin *Orlando*. On recueille en plusieurs endroits dans *Granite and Rainbow* ses vues sur leur théorie et leur pratique, ses confidences d'auteur. L'un des essais, sur les « phases du roman » retrouvé par des chercheuses américaines à qui va la gratitude, compte plusieurs dizaines de pages. De qui et de quoi qu'il s'agisse, c'est un délice continuel. Que de lectures, d'expérience, de réflexion condensées dans la moindre phrase! Que d'acuité critique dans la définition de Hemingway écrivain moderne! Que d'ironie diablotine dans l'exécution de Morie Corelli, parallèle anglais à celle d'Ohnet par Lemaître! Quel jaillissement sans effort d'images illuminatives, quelle intime délicatesse! En rien ne le cède un tel livre à aucun de ses prédécesseurs : c'est toujours un chef-d'œuvre de grâce sans faiblesse.

**Presenting Edinburgh, by G. Scott-Moncrieff** (Ib., Oliver and Boyd, 1958, 61 p., 5/). — Joli petit recueil de 30 photos en pleine page, chacune face à un commentaire spirituel et informé, d'Edimbourg, de ses habitants, de ses spectacles (jusqu'au feu d'artifice nocturne du festival), de ses environs. Beaucoup de ces vues sont prises d'angles peu familiers et souvent spacieux, d'où de magnifiques tableaux tout faits. L'ayant feuilleté, on y reviendra.

**Wales in Colour, by W. Griffith** (95 p., 16/). **Kensington, by W. Gaunt** (152 p., 25/). — Ib., Batsford, 1958. — Voici deux albums de photos signés Batsford, ce qui est en soi une recommandation. Le premier, après une présentation qui en occupe la moitié, contient 24 vues en couleurs, en pleine page, avec commentaire en face, du pays de Galles : châteaux, baies, montagnes, lacs et autres paysages, sans oublier la cathédrale de Saint-David; partout le ciel vaste et mouillé domine et lie toute cette beauté naturelle en majeure partie. A défaut d'aller là-bas, on peut s'en faire une idée tentante grâce à la qualité et à la variété de l'illustration. Celle de *Kensington* est d'une qualité et d'une variété égales, mais monochrome et pour une part au trait (vignettes charmantes). Ce quartier du sud-ouest de Londres, avec ses grandes avenues bordées de bâtisses fréquemment abominables de laideur et de démesure, peut inspirer la dépression, comme notre 17e arrondissement, à qui le parcourt trop vite. Voyez-le mieux, il vous livrera d'adorables secrets : Kensington Square par exemple; ou le palais et ses dépendances, en haut des jardins qui font suite à Hyde Park; ou ce qui reste, hélas, depuis la guerre, de Holland House, avec son parc; sans compter, moins en évidence, de vieilles maisons isolées. Il est bourré de souvenirs historiques dont, sous forme d'anecdotes Gaunt assaisonne un texte qui vaudrait à lui seul d'être lu. Notamment sur Holland House, ses habitants et leurs familiers : au détour d'une de ces pages, on retrouve entre autres un fameux mot de Talleyrand qu'on avait peut-être oublié.

**The Once and Future King, by T. H. White** (Ib., Collins, 1958, 677 p., 25/). — En un volume, quatre romans dont les trois premiers, *The*

Sword in the Stone, The Witch in the Wood, The Ill-Made Knight, parus de 1938 à 1941, ont été récrits en très grande partie; le titre même du second a été changé en celui de The Queen of Air and Darkness. Le quatrième, The Candle in the Wind, qui vient de paraître, conclut la tétralogie, laquelle est une geste du roi Arthur. C'est lui « le roi de jadis et de toujours », malgré sa condition humaine qui le soumet au péché, au châtiment, à la mort. S'il suit Malory dont le Morte d'Arthur lui suggère de considérer l'histoire par rapport à sa fin, White repense et traite la Matière de Bretagne sous un éclairage et dans un esprit qui rappellent plus, si l'on veut chez nous des parallèles, Robert de Boron que Chrétien de Troyes. Le graal perd de son importance. C'est Arthur, symbole multiple, et son péché, qui sont au centre : il sera par Mordret puni de son amour pour Morgause, tout fatal que soit plus ou moins cet amour. Il y a aussi des allusions à notre temps, et le dialogue sonne le moderne : ce n'est pas ce qu'on peut goûter le plus dans cette œuvre vaste et captivante qui est à la fois une tragédie aristotélicienne et une épopée britannique.

**Old Bush Songs,** ed. by **D. Stewart** and **N. Keesing** (Ib., Angus and Robertson, 1957, 317 p., 21/). — La littérature australienne commence à prendre du recul dans le temps. Ce livre n'en fait pas vraiment partie, mais il compte dans ses débuts par sa valeur de chronique en chansons et en ballades. Naïveté, mais vérité : voilà sans doute les deux grandes vertus de ces « chants de la brousse », divisé par ordre de sujets, et d'origines variées. On en trouverait des analogues, pour l'esprit et le style, dans certaines de nos chansons de marins. Il s'en dégage beaucoup de désillusion, de fatalisme, et un peu de gaieté, devant la misère de l'expatrié volontaire ou non. La vie d'où fleurissent ces chants est rude et peuplée de plantes et d'animaux mystérieux. D'où une part de leur charme. La chanson populaire, n'est-ce pas une façon d'entrer dans la géographie et dans l'histoire d'un pays lointain?

**Later Italian Painting 1500-1800,** by **F. M. Godfrey** (Ib., Tiranti, 1953, 232 p., 21/). — Vue rapide, mais aussi complète que le permet l'espace, de la peinture italienne de Léonard à la fin du XVIIIe siècle. Le plus clair du texte consiste en analyses de tableaux choisis pour être reproduits, très convenablement et utilement : il y en a près de cent soixante. L'équilibre est bien observé entre la présentation des artistes et celle des mouvements. Les chapitres sont conçus de façon à suivre le sujet d'une façon aussi cohérente que possible, et à se répondre à l'occasion (p. ex. ceux qui concernent le maniérisme et le baroque). Il y a beaucoup à tirer conjointement du texte dru et sensé, et de l'illustration.

**Journey Through Cornwall,** by **L. T. Stanley** (Ib., Methuen, 1958, 233 p., 25/). — Chacun de ces quinze chapitres, avec sa matière annoncée, paraît tiré d'un roman d'aventures du XVIIIe siècle. C'est effectivement des mille hasards et aventures d'un voyage en Cornouailles que l'auteur a su conserver pour nous le goût qu'il leur a trouvé. Ce qui retient dans ces pages, ce n'est pas ce qu'on pourrait lire dans un guide-répertoire, et qui n'en est pas absent; mais bien les incidents qui n'ont souvent qu'un rapport fortuit avec les lieux. Il ne nous est pas indifférent, et cela prouve qu'il sait nous accrocher, que L. T. Stanley se soit fait couper les cheveux à Mullion pour 4d, ni qu'à Pendeen il ait vu des blaireaux jouer au clair de lune, ni qu'il ait su rencontrer des fantômes, etc. Il a su voir aussi le pays et en rapporter 33 photos tentantes, reproduites ici hors texte. — J. V.

## *LETTRES HELVÉTIQUES*

**POESIE. — La revue trimestrielle** Présence, **fondée à Genève il y a sept ans, et dirigée par le grand poète qu'est Gilbert Trolliet, est — quoique ouverte largement sur l'actualité — fondamentalement une revue littéraire, et spécialement poétique. Le sommaire du n° d'hiver 1957-1958 contient, à côté d'un essai de Cl. Frochaux sur le théâtre d'aujourd'hui, d'un autre d'Aldo Dami sur Ramuz et de diverses chroniques, une étude de G. Mounin sur le poète italien Umberto Saba, une présentation, par Alain Bosquet, de trois poètes américains (K. G. Chapin, L. Frankenberg et T. Roethke), et la première d'une série de présentations, par G. Trolliet, de poètes romands contemporains (ici Cl. Aubert, Louis Bolle et Ph. Jaccottet).**

**On sait, en général, et il convient de le répéter, que « poésie » en Suisse romande, signifie trop souvent — en vertu d'une tradition idyllique attardée — ruissellement affectif dans la contemplation des sites naturels... Il serait injuste et faux, toutefois, d'universaliser un jugement aussi limitatif. La Suisse possède aujourd'hui quelques grands et vrais poètes. Mais ils se font, pour ainsi dire, contre une tradition, contre un conformisme maintenu par l'école et par la structure sociale elle-même du pays. Ils sont « sans patrie », écrit Trolliet : afffirmation terrible, vraie au sens où « patrie » désigne un ensemble d'habitudes affectives et imaginatives particulières. J'ai parlé ici à plusieurs reprises du groupe de** Jeune Poésie. **Ce groupe n'est pas unique. Le « groupe des sept » compte des hommes comme Dériaz, Junod, Stierlin. D'autres échappent à ces classifications matérielles : Haldas, Chappaz, Patocchi. Voilà trente ou quarante ans que la Suisse romande s'est découvert un lyrisme authentique, dont Ramuz dans sa jeunesse fut l'un des premiers représentants, et qui, dans l'histoire de ce pays, est un commencement presque absolu.**

**Dans la série rouge des Cahiers du Rhône (Baconnière), Georges Haldas publia en 1956** Le couteau dans la plaie, **qui était déjà le sixième de ses recueils. Poésie de solitude et de nudité. « Plus seul » : ces deux premiers mots du livre frappent au cœur. Le couteau, c'est la beauté, dans la plaie qu'est un monde sanglant : la beauté nécessaire, le monde aimé, la terre « vieille amie féroce et tendre ». Le couteau, c'est cette poésie même de Haldas, au style dur, tendu, dans le déroulement haletant duquel il est révélateur que les adjectifs soient rares. Style de noms et de verbes, de signe mâle.**

La nuit sur la ville, **d'Albert Py, n° 13 de** Jeune Poésie, **a même dans ses pages les plus ramassées, un autre rythme : la phrase s'étend**

à travers le poème entier, atteignant, aux périodes les plus pathétiques, l'amplitude de l'alexandrin... encore que le vers désarticulé, non rimé, libéré des contraintes géométriques de la strophe, vibre perpétuellement, d'une manière à chaque instant de sa durée imprévisible, de la vibration de l'esprit qui s'indigne. Il s'indigne pour l'aveugle : c'est là son mythe essentiel, l'aveugle qui n'ose pas traverser la place où déferle le torrent des camions noirs, il n'arrivera jamais à faire tous ces pas jusqu'à la gare où il faudrait aller pour partir.

La poésie de Jacques Chessex (*Une voix dans la nuit*, illustré de dessins de Jacques Berger, Mermod, Lausanne, 1957) est elle aussi poésie de la solitude. Mais sans cruauté. Le poète, face aux choses, éprouve un effroi qui part de l'expérience poétique même. Mais cet effroi ne trahit pas — comme chez d'autres — la présence d'un mal inexpiable, confondu aux structures de l'être; il est la forme nostalgique d'un espoir qui évite de se dire par crainte d'être blessé. Au mot de *peur*, qui apparaît souvent dans ces poèmes brefs, nimbés d'une sorte de lumière translucide, sont liées des images contrastées de nuit et d'aube, de printemps et de mort. La mort, ce n'est pas ici l'abolition, mais la zone d'ombre effrayante que l'être traverse périodiquement, dans le cycle de son éternel retour.

Chez Mermod encore, dont les éditions se signalent par la sobre élégance de leur présentation, Philippe Jaccottet publie, avec des dessins d'Anne-Marie Haesler, *La promenade sous les arbres* (1957). Livre mystérieux, en demi-teintes sur des profondeurs entrevues, et singulièrement attachant. L'unité en réside dans un dessein de promenade attentive à la source, d'approche d'une lumière « naïve », originelle, présente au cœur du monde. Un essai, au ton très personnel et comme autobiographique, sur ce mystère de la lumière diffuse — qu'évoque si bien le titre du livre —, sur ce fait troublant qu'est l'expérience du contact intermittent, inattendu, que le poète a parfois avec le centre de quelque objet : il se sent alors devenir « plus lourd, plus fort, plus rayonnant... éprouver du même coup l'attrait de l'expression poétique » (p. 14). Avec une sorte d'humilité — ce mot vient d'*humus*, « terre » et « terroir » —, Jaccottet nous conduit sous les arbres émerveillés où il rencontra la pensée esthétique de B. W. Russell, « dans l'énigme de la lumière » (p. 37). Suivent sept fragments en prose, modestement intitulés « exemples », et qui, poèmes, nous introduisent à leur propre genèse. « Qu'un poète soit un arbre couvert de paroles plus ou moins parfumées n'est pas une image très juste, puisque ses paroles changent et que nul ne peut les prévoir; il est vrai cependant qu'un jour il semble s'écrouler comme l'arbre, et pourrir. Mais non sans avoir tout essayé pour que ce qui tombe alors ne soit plus

qu'un vêtement superflu, l'uniforme de son office terrestre, et que tout ne se réduise pas à ce dépouillement » (p. 69).

La production d'ouvrages poétiques est en Suisse romande relativement élevée, compte tenu des difficultés d'exportation et de la faible « consommation » intérieure. La Suisse romande a, en 1957, lancé sur le marché une bonne vingtaine de recueils poétiques dignes d'intérêt. En Suisse alémanique, la proportion semble avoir été plus faible, et il convient de faire leur part aux recueils de poèmes dialectaux. R. F. Walch, dont j'ai signalé ici même les débuts, publie deux recueils, curieusement, à Castello de la Plana, en Espagne (Bleicher Sommer, 1956; Harlekin in Frostmond, 1957) : si c'est là un signe des difficultés rencontrées par les poètes suisses à se faire publier dans leur pays, le nombre des ouvrages parus n'en est que plus significatif. Dans la Suisse italienne, je signalerais Per quel che non muta de Valeria Masoni, et Adolescenza non più vera de Franco Masoni, tous deux à la Collana di Lugano.

Paul Zumthor.

## INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE DE LA COMMISSION DU VIEUX PARIS. — Est-ce donc qu'après les centenaires, puis les cinquantenaires et les cent-cinquantenaires, on se prend à adopter aujourd'hui de nouveaux multiples de décennies pour commémorer certains événements? Non, dans le cas qui nous occupe, c'est simplement que le cinquantenaire avait été oublié, et que le doyen de la Commission, M. Victor Perrot, âgé de quatre-vingt-douze ans, ayant réclamé, on n'a pas voulu attendre pour lui donner satisfaction un multiple de décennie plus courant.

Rarement un anniversaire est commémoré à sa date véritable, et cette fois encore le mauvais usage a prévalu. C'est en effet le 17 décembre 1897, et non le 24 juin 1898, que la Commission du Vieux Paris a été créée par arrêté préfectoral. Le préfet d'alors était M. Justin de Selves, qui eut un long règne à l'Hôtel de ville avant de devenir ministre des Affaires étrangères éphémère dans un cabinet Caillaux, dont le président, avec sa désinvolture de « personnage Louis XV », traitait la politique étrangère par-dessus la tête du responsable comme au temps du « secret du roi » ou de celui de Napoléon III. Mais qui se souvient encore des prétentions de Guillaume II sur le Congo français, du « bec de canard », des « docu-

ments verts », du sieur Fondère et de la démission retentissante du M. de Selves?

Donc la Commission du Vieux Paris date de 1897, et elle tint sa première séance le 18 janvier 1898, présidée par le préfet, président de droit. La voie lui avait été frayée par deux initiatives privées, celle du Comité du Vieux Paris, datant du 6 février 1884, et celle des Amis des monuments parisiens, fondée en 1885, à l'instigation d'Alfred Lamouroux, conseiller municipal, avec Charles Normand pour secrétaire général. Les deux sociétés bénéficiaient du précieux concours du dessinateur Robida passionnément épris des aspects du vieux Paris. Ces précédents incitèrent le Dr Lamouroux, pharmacien de son état, à déposer sur le bureau de l'assemblée municipale une proposition signée d'un grand nombre de ses collègues, tendant à constituer une commission qui « serait chargée de rechercher les vestiges du vieux Paris, d'en dresser l'inventaire, d'en constater l'état actuel, de veiller dans la mesure du possible à leur conservation, de recueillir les épaves de ce qui pourrait être conservé, de suivre au jour le jour les fouilles entreprises et les transformations de Paris jugées nécessaires, d'en fixer les images authentiques », en un mot de tenir les Parisiens au courant de toutes les découvertes intéressant l'histoire de leur ville et son aspect pittoresque.

L'auteur de la proposition avait insisté sur son utilité, attendu que s'il existait déjà une Commission des monuments historiques, celle-ci, obligée de s'occuper de la France entière, n'avait jamais lutté sérieusement pour la sauvegarde des monuments parisiens. Il citait en exemples la destruction d'un hôtel fameux et la démolition sans nécessité de la partie de l'enceinte de Philippe-Auguste, rue Clovis.

La Commission se composait de conseillers municipaux élus par leurs collègues, et de chefs de l'administration, d'archéologues, d'érudits, d'historiens pris autant que possible dans ces sociétés d'histoire parisienne, ceux-là nommés par le préfet. C'est à ce dernier titre que furent membres de la Commission Jules Guiffrey, Auguste Longnon, Georges Montorgueil, Gosselin-Lenôtre, Léopold Delisle, Victorien Sardou, Jules Claretie, Charles Normand, Edouard Detaille, etc., que devaient rejoindre plus tard des savants et des chercheurs comme Camille Jullian, Adrien Blanchet, Maurice Dumoulin, André Hallays et bien d'autres.

La Commission se mit à l'œuvre avec une conviction, une ardeur, une méthode dont témoigne la précieuse collection des trente-cinq volumes de ses procès-verbaux, accompagnés de plans et de phototypies. Trois sous-commissions préparaient le travail, avec trois secrétaires appartenant à l'administration. La première, devenue plus tard celle « de l'Inventaire et des recherches historiques », s'appliquait

à reconnaître les vestiges architecturaux de l'ancien Paris et à étudier toutes les questions historiques et artistiques s'y rattachant. La deuxième s'occupait du sous-sol parisien, suivait les fouilles entreprises à l'occasion de travaux publics ou autres, et veillait à ce que les découvertes enrichissent le musée Carnavalet.

La troisième, devenue celle des « Sites et aspects », avait pour mission de sauvegarder dans la mesure du possible les aspects de Paris qui ont une physionomie historique ou familière aux Parisiens. Elle suivait les questions intéressant les perspectives monumentales et faisait fixer le souvenir des aspects qui disparaissent par la photographie, l'aquarelle ou le dessin.

Une quatrième sous-commission fut créée en 1921, lorsque fut réuni à la Commission du Vieux Paris le Comité des Inscriptions parisiennes institué en 1879. Cette sous-commission dite des « Inscriptions et noms de rues » devait étudier tous les projets d'inscriptions commémoratives, préparer les textes, contrôler l'exécution ou l'entretien des plaques, et s'occuper des noms de rues pour s'opposer aux initiatives inspirées par l'intérêt personnel, la camaraderie, la démagogie.

Il n'est pas niable que la Commission du Vieux Paris, soigneusement composée à ses débuts et qui comptait des notabilités indiscutées, ait accompli une tâche importante et méritoire dans les limites un peu étroites qu'elle s'était assignées. L'archéologie et l'histoire lui doivent beaucoup. Elle a également contribué au sauvetage de monuments historiques précieux et à la préservation de sites familiers ou charmants. Cependant l'énumération de ses succès est compensée par celle de ses échecs, car elle n'a eu qu'un rôle consultatif, et ses vœux sont demeurés souvent lettres mortes auprès de l'administration, ce qui provoqua de vigoureuses protestations de certains de ses vice-présidents. Que n'a-t-elle pouvoir de décision!

Son histoire, au surplus, n'a pas eu l'homogénéité souhaitable. La période héroïque où ses secrétaires et ses membres étaient animés de la ferveur et du zèle des néophytes, n'a pas beaucoup dépassé la première guerre mondiale, dont la durée a détendu les énergies et rompu les bonnes traditions. Le ralentissement est venu assez vite. Son signe le plus évident a été la suppression en 1933 de la publication des procès-verbaux des séances, qui avaient établi la renommée de la Commission auprès des doctes, son utilité auprès du grand public, et stimulé l'ardeur de ses membres. Car un chercheur, archéologue ou historien, n'est pas un amuseur qui se satisfait de succès de parole. Il tient à être publié pour se donner à lui-même et donner aux autres la justification de sa raison d'être. La collection des procès-verbaux, qui comportait 35 beaux volumes in-4° illustrés,

présente aujourd'hui une lacune de vingt-cinq années! Il y a trois ans, on s'est flatté naïvement de la combler en prenant, en raison du défaut de documents de séances, la chronologie à rebours dans l'espoir que l'évocation de souvenirs récents pourrait réveiller par enchantement les plus anciens! On n'a pas tardé à revenir de ces absurdes illusions. Du moins a-t-on vu reparaître — en attendant les autres — les comptes rendus insérés au Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris. Il faudrait, toutefois, que le secrétaire ait assez d'autorité auprès des services préfectoraux pour que ces comptes rendus paraissent dans un court délai après les séances, et non en bloc cinq ou six mois après, car la presse et le public se nourrissent d'actualité et non de rétrospectif. Les fondateurs de la Commission désirant intéresser le public à leur œuvre, l'avaient fort bien compris.

Le prestige attaché au titre de membre de la Commission du Vieux Paris a valu d'autre part aux préfets successifs des sollicitations parfois peu justifiées, auxquelles ils n'ont pas toujours su résister. La nomination de membre de la Commission ne doit pas être considérée seulement comme la collation d'un titre honorifique. La moitié des membres est prise dans le sein du conseil municipal et élue par celui-ci. Sur quarante on n'en voit guère que deux ou trois aux séances, lesquelles devraient être régulièrement mensuelles et ne le sont pas. L'autre moitié, de beaucoup la plus assidue, composée d'historiens, d'érudits, d'écrivains et d'artistes est nommée par le préfet. Pourquoi ne serait-elle pas élue aussi par cooptation, ou pourquoi, au moins, un comité de classement des candidatures ne conseillerait-elle pas le préfet pour les nominations? Trop sollicité, celui-ci pourrait se retrancher derrière ses avis, dans son intérêt et celui du travail efficace et de la renommée de la Commission.

Enfin, comme l'activité réelle d'une assemblée de ce genre est le reflet de celle de son secrétaire, qui doit dresser les programmes d'un travail dont on attend beaucoup dans le domaine pratique, et que ce secrétaire est unique (contre trois à l'origine), il faudrait lui épargner la dispersion des efforts en le déchargeant des tâches auxiliaires, pour le ramener à une concentration indispensable. Un ordre du jour de séance chargé de nombreuses communications érudites peut n'être qu'un trompe-l'œil au point de vue des résultats essentiels, et la Commission du Vieux Paris, si elle s'occupe nécessairement d'histoire, ne doit pas se satisfaire de concurrencer dans ce domaine la Société de l'Histoire de Paris. Elle a mileux à faire pour rester fidèle à son rôle de défenderesse de la respectable cause du Vieux Paris.

Robert Laulan.

## *VARIETES*

**SAINTE-BEUVE ET LE MARQUIS DE CUSTINE. — Il y a vingt-cinq ans, un libraire très obligeant, M. Georges Andrieux, avait l'aimable pensée de me communiquer le manuscrit autographe d'une lettre de Sainte-Beuve, qui était datée, mais dont il ne parvenait pas à identifier le destinataire. Le texte était en effet des plus curieux; mais rien ne permettait de déceler celui à qui Sainte-Beuve avait pu l'adresser. Ceci se passait en février 1930 et après avoir copié et collationné longuement les lignes capricieusement écrites, j'aurais peut-être renoncé à découvrir le nom mystérieux du correspondant lorsque, feuilletant un peu au hasard, dans mes dossiers, le lot des lettres reçues par Sainte-Beuve, je finis par trouver que l'heureux destinataire était le marquis Astolphe de Custine. Les relations entre A. de Custine et Sainte-Beuve étaient assez espacées.**

**Astolphe de Custine, le 6 juillet 1853, après avoir lu dans le** Moniteur **du 4 l'article de Sainte-Beuve sur le Discours de Mignet, faisant à l'Académie des Sciences Morales et Politiques l'éloge de Jouffroy, lui écrivait cette lettre :**

Vous trouverez, Monsieur, qu'il y a des éloges insolents : ce sont ceux qui vont sans dire. Apprenez ce qui est bien, ce qui ne peut pas être mal, lorsque vous n'y êtes pas tenu par un devoir de charge. Vous arroger le droit de louer ce qui se passe de votre suffrage, c'est une impertinence. Aussi n'est-ce pas pour vous que je viens vous dire tout le plaisir que m'a fait votre jugement sur le discours de M. Mignet : c'est pour moi uniquement l'amour de la vérité, lorsqu'il s'exprime avec toute l'autorité qui s'attache à ce qui est à la fois lumineux et profond, me fait battre le cœur. Ce plaisir est si rare que je ne saurais m'empêcher de remercier ceux auxquels je le dois. Me sentir à l'unisson sur certains points essentiels, avec mes inférieurs (qui est-ce qui ne se croit pas supérieur à quelqu'un?), c'est déjà une satisfaction, mais, lorsqu'un tel accord s'établit entre moi et des hommes que je reconnais pour maîtres, ma joie devient expansive et tient de la fierté.

Vous me mandiez dernièrement que vous étiez enchaîné à Paris; mais enfin on dîne toujours! Qui vous empêcherait un dimanche de prendre le chemin de fer du Nord jusqu'à Enghien où vous trouveriez un omnibus, ou une petite voiture ou un bateau pour vous conduire chez moi, au belvédère de Saint-Gratien. A moins que vous n'eussiez le courage de faire le quart de lieue à pied. Nous dînons à 1 h. 30, mais si vous veniez de bonne heure, nous pourrions faire quelque promenade agréable, et le soir je vous reconduirais à l'embarcadère.

Passé dimanche prochain 10 juillet, je ne serai plus libre jusqu'au mois d'août, devant faire un voyage en Normandie. J'irais moi-même vous porter cette invitation mardi; mais, ayant en ce moment quelques amis à demeure chez moi, je ne puis m'absenter. Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire, pour un de vos admirateurs les plus sincères et pensez que, quel que soit le parti que vous preniez, je vous devrai toujours plus de reconnaissance que je ne puis vous en témoigner, car vous me réconciliez avec mon temps et me faites oublier mon âge.

A. de Custine.

Ce 6 juillet.
Saint-Gratien par Enghien-les-Bains (Seine-et-Oise).

**Six semaines plus tard, Astolphe de Custine, qui continue à lire avec intérêt les articles de Sainte-Beuve, lui adresse cette longue lettre :**

Depuis quelque temps il me semble que j'éprouve un redoublement de sympathie pour l'esprit de vos œuvres et par conséquent pour leur auteur. C'est une inclination que je n'essaierai de combattre que si vous m'ordonniez de le faire. Jusque-là permettez-moi de vous l'expliquer le plus brièvement possible. Il me semble reconnaître une secrète analogie dans notre manière de considérer la vie humaine. Je la regarde comme un prêt qui m'est fait, à condition de travailler à me former une âme aux dépens d'un corps. Sur ce terrain des plus rudes labeurs, j'ai trouvé peu de guides vivants et lorsque j'y rencontre une intelligence telle que l'auteur de **Volupté**, il m'est impossible de ne me pas arrêter pour lui demander la permission de marcher avec elle.

Votre délicieux article sur les **Voyages en zig-zag** me reporte à ma première jeunesse. J'y revois la Suisse telle qu'elle m'apparut à vingt ans lorsqu'elle décida ma vie poétique.

Le terme cette fois n'est point ambitieux, la contemplation ne va pas sans la poésie, du moins pour commencer : voyez Dante; et soit ma faute, soit celle des gens et des choses de mon temps, je n'ai jamais pu franchir le pas qui mène de la contemplation à l'action. Le monde est au théâtre; je n'ai pas su monter sur la scène, je ne suis pas sorti de ma loge, malheureusement elle était sur la ligne des curieux, le rang des saints ne m'a point été ouvert.

A l'époque de mon premier voyage en Suisse, j'avais contre l'Italie des préventions, adoptées et soutenues avec toute la violence de la jeunesse : je me figurais que, pour jouir des beautés de cette patrie des arts, il fallait beaucoup d'érudition et de mémoire; or, à cette époque, je ne pouvais ni ne voulais vivre que par l'imagination; aussi est-ce, comme la Pythie traînée au trépied, que je m'arrêtais sur la

pente méridionale des Alpes. A la fin le soleil m'a vaincu, et je suis devenu un fanatique adorateur de la poésie, des sites magnifiques, des chefs-d'œuvre, du sublime, du grand style enfin qui caractérise le Midi.

**La clarté dans la profondeur,** telle est la définition de la littérature des Grecs, chez qui l'adoration du beau était la religion du génie. Séduit par ce culte trop humain, je m'égarais, vous m'arrêtez sur cette voie payenne et me ramenez à des sources d'idées et de sentiments sinon plus abondantes, sinon plus élevées, plus antiques, plus chrétiennes! Votre division des Alpes en trois zones est le juste emblème de notre religion, avec ces sectes diverses qui ne s'élèvent que jusqu'à la hauteur des lacs et des jardins; à peine arrivent-elles aux mélèzes, région moins plantureuse que celle d'en bas et qui n'a pas encore la sublimité des pics inaccessibles.

C'est là, dans la troisième que résident les hommes de prière, qui conservent aux saints et l'exemple du sacrifice poussé jusqu'à l'anéantissement et la toute puissance des miracles; c'est là que redescend la vraie foi, celle qui vivifie et perpétue l'église; c'est là enfin qu'il n'est donné de pénétrer qu'à la sainte humilité catholique. Là l'extase, tout en transfigurant le corps soutient l'âme et répand une lumière qui réjouit les existences moins sublimes, comme la neige des glaciers alimente les fleuves sans lesquels la plaine serait aussi déserte et moins riche en puissance que le sommet des Alpes.

Si j'ai besoin de pardon c'est à vous, Monsieur, qu'il faut en prendre, vous ne vouliez pas que nous causions, il faut bien que je vous écrive. Aussi bien l'un m'est plus facile et plus naturel que l'autre. Avec tout ce qui me manque j'aurais dû me concentrer plus facilement. pour tirer meilleur parti de ce que j'ai ... au surplus on est comme on peut, et on ne sait jamais ce qu'on veut. Les dons perdus n'existent que dans l'amour-propre qu'ils consolent et qu'ils devraient contrister!... l'amour-propre est si bête!

Mon séjour à Saint-Gratien où j'espérais que vous me donneriez un dimanche finit avec le mois d'août, je pars au commencement de septembre pour aller passer la moitié de l'hiver à Rome, d'où j'espère revenir m'établir à Paris avant le printemps prochain. Alors je saurai bien vous forcer à m'entendre dire que vous avez une place toute particulière de mon admiration. Cette formule ne me satisfait pas, elle est devenue banale; l'estime de nos pères allait plus loin; mais vous ne m'avez point autorisé à y substituer le terme propre d'aujourd'hui.

A. de Custine.

**Sainte-Beuve qui était en train de préparer pour le** Moniteur **son grand article sur l'historien Edouard Gibbon, s'interrompit pour répondre à Astolphe de Custine le 22 août 1853. Ce qui rendait difficile l'identification du destinataire, c'est qu'il n'y a au début aucune formule de politesse et qu'aucune allusion ne permettait de découvrir le nom du correspondant; c'est en rapprochant la lettre de Custine de la réponse de Sainte-Beuve que j'ai pu éclaircir ce petit problème. Voici cette lettre, une des plus belles probablement qu'ait écrites Sainte-Beuve parce qu'elle contient quelques-unes des pensées ou des phrases que l'on cite fréquemment sans en donner la référence exacte.**

**La clarté dans la profondeur,** j'aime beaucoup cette définition Monsieur, et elle me paraît en effet celle du bel art et de la belle nature qui sont devenus comme une religion pour ceux qui les aiment. Au nord on se dédommage comme on peut par la pensée, par la réflexion, par les replis qu'on découvre aux choses qu'on admire. Pour moi j'ai eu le malheur de ne pouvoir assez suivre mes propres goûts de manière à les laisser se déclarer d'eux-mêmes et se fixer : j'ai compris bien des choses mais je ne me suis élevé à la religion d'aucune. J'ai rarement écrit en mon nom; j'ai été le secrétaire des idées des autres. J'y embarque un peu du mien dans l'occasion comme un commis d'un riche armateur qui aurait une petite part dans les prises.

La distinction des trois zones de paysages est de Topffer; il a écrit là-dessus un morceau que vous trouveriez dans un petit volume de lui qu'on a recueilli récemment sous le titre de **Mélanges.** Vous allez revoir, Monsieur, des lieux qui sont une de vos patries; pour moi je reste et vous voyez que, malgré mon désir, je ne vais pas même jusqu'à Enghien. Le fait est que je suis souffrant depuis un mois et luttant contre ces petits maux opiniâtres qui veulent absolument se loger chez nous pour n'en plus sortir; toute distraction aimable m'a été refusée. Votre aimable bienveillance est toujours la bienvenue; je sens qu'au fond fatigué, occupé, dégoûté, ayant vu fuir dans le passé tout ce qui était cher et n'ayant pas à ma disposition le loisir, cette chose dont sont faites tant d'autres choses et les plus gracieuses, j'ai trop peu à rendre pour me permettre de recevoir beaucoup; mais en chassant bien loin les vilains mots d'**admiration** qui ne sauraient exister que pour des dieux humains ou les idoles, la communication des pensées d'un homme d'esprit, de goût, de sentiment, a un prix tout particulier; croyez que je n'y suis pas insensible et agréez bien franchement en retour l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

Sainte-Beuve.

**La correspondance entre Astolphe de Custine et Sainte-Beuve ne**

s'est probablement pas arrêtée à cette date, et il faut souhaiter que les Archives, peu à peu, s'entrouvrent pour mieux éclairer la figure énigmatique, dont le marquis de Luppé vient de se faire le savant historiographe.

Jean Bonnerot.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM EN LUTTE AVEC « LE GUIGNON ». — Villiers de l'Isle-Adam, toujours impécunieux, professait en matière de restitution des sommes empruntées une théorie d'un aimable cynisme qu'il ne craignit pas d'exposer ouvertement à son cousin du Pontavice du Heussey à qui il devait quelque argent : « Nous sommes dans la pauvreté, lui écrit-il en 1859, alors qu'il séjournait à Montfort-sur-Meu avec son ami Le Menant. Ce qui fait que malgré tout mon bon vouloir, je remets à quelques jours, si vous le permettez, le remboursement de votre charmant service. Ne me maudissez pas... D'ailleurs, c'est votre faute : cela vous apprendra à rendre service : je vous demande un peu, si au XIX<sup>e</sup> siècle, il est permis de prêter de l'argent à ses amis. Vous voulez donc qu'on vous montre du doigt quand vous entrerez dans un salon! »

Que ce soit au XIX<sup>e</sup> ou au XX<sup>e</sup> siècle, il n'est peut-être pas toujours raisonnable de prêter de l'argent à ses amis. Rien, en fait, n'empêche ces derniers de continuer à vous en demander. C'est bien ce que comprenait Villiers qui, lorsque l'occasion se présente, n'hésite pas cette fois à s'adresser à J.-M. de Heredia. Sa demande de subsides fait l'objet des six lettres inédites suivantes, non datées, mais écrites selon toute évidence au début de l'année 1866. En voici le texte :

Mon cher Heredia (1),

Par suite d'actes imprudents et de manques de trains fort extraordinaires, je suis ici à l'hôtel, attendant 20 francs pour pouvoir regagner mes foyers à Saint-Brieuc. Si par le courrier vous pouvez me les adresser, moi, sans faute et sur ma parole, je vous les réadresserai dans trois jours, le temps d'arriver, de trouver mes parents et de leur dire. Ainsi c'est une simple avance de trois jours : ce sera comme si vous les aviez. En m'adressant à Paris plutôt qu'à Saint-Brieuc, je

(1) Villiers, et pour cause, donne son adresse au Mans : Hôtel Diot, chambre n° 36, place des Halles. Les quatre lettres suivantes, comme on peut s'en rendre compte, ont été écrites à Saint-Brieuc.

gagne un jour de vitesse. Voilà le pourquoi de ma demande, et comme je ne m'amuse guère ici où je ne connais personne, vous comprendrez cela.

Mon cher Heredia,

Marras m'écrit que vous m'avez envoyé ce que je vous demandais. Croyez bien que si cette étourdissante maîtresse d'hôtel ne s'était pas empressée de garder votre lettre et celles qui ont pu m'arriver, je n'aurais pas attendu si longtemps à vous remercier bien cordialement; mais je n'ai pas reçu votre lettre. Je vais écrire par le courrier au directeur de la poste du Mans et vous envoyer immédiatement ce que vous avez eu l'obligeance de m'avancer; veuillez seulement être bien persuadé qu'il n'y a pas de ma faute. Je travaille. Je suis ici, ayant eu des maux de tête violents depuis huit jours, vu l'air de la mer. Mes parents sont très doux. La vie est chamarrée de désagréments, mais elle commence à dorer ses perspectives pour votre ami Villiers (2). C'est le cas de parler des riches horizons. Mais il se pourrait que ce ne fussent que des nuages.

En tout cas, je compte revenir à Paris le plus tôt que je pourrai vous serrer la main ainsi qu'à Dierx et à nos amis.

Quand je pense que je me réveille d'un sommeil de trois ans, je me fais l'effet de la triste au bois dormant.

Nous tâcherons, avec de l'espérance et de l'éclair, de prouver que la terre tourne toujours et que les fleurs de feu ne sont pas de votre monopole exclusif! Vos bouquets d'artifice m'empêchent de dormir, et je veux utiliser mes veilles désormais autrement qu'à réfléchir sur les ennuis ridicules d'un passé à pouffer de rire pour un homme comme moi. Ce qui est dit, est dit; et je mets longtemps à décider une chose. Les éléphants mettent du temps à se lever.

Mon cher Heredia,

J'en étais à ce vers de Titanide (un poème que j'enverrai à Leconte de Lisle aussitôt fini) :

Les pâtres de l'Irlande allument leurs feux tristes

quand votre feu d'artifice (3) est venu me réchauffer. Vous êtes le Ruggieri du Parnasse! Juste ciel! Quel sonnet splendide! Ce sont posi-

(2) Villiers avait déjà publié ses Poésies et son roman épique *Isis*. Cette année 1866 voyait la publication de *Morgane* chez l'éditeur Francisque à Saint-Brieuc, qui procédait également à une seconde édition du drame *Elen* paru en 1865.

(3) La première livraison du *Parnasse Contemporain*, du 3 mars 1866, contenait, entre autres, cinq sonnets de Heredia : Fleurs de feu, la Conque, Artémis, les Scaliger, Prométhée.

tivement de beaux vers purs, forgés à l'épreuve d'une critique Armstrong (4) : c'est de la poésie blindée. Merci de la fleur de feu!

Je n'ai que le temps de vous serrer la main. J'arrive ce matin d'un bourg où je suis allé causer avec un vieux prêtre fort savant. J'ai même tué quelques bécasses. Je viens d'écrire au Mans en renvoyant la chemise que j'avais empruntée à l'aubergiste : c'est sans doute la raison pour laquelle il retient la lettre. Elle va m'être expédiée cette fois. Je vous envoie en attendant le reste, et à tout hasard, les vingt francs des vingt-deux que je possède.

Mon cher Heredia,

Décidément, c'est incroyable. Avec vous, j'ai pris le pli de ne pas remplir exactement mes engagements. C'est une chose d'autant plus étonnante que le guignon (passez-moi ce terme légèrement teinté d'infernal) se débat dans les dernières convulsions d'une inévitable agonie entre mes mains triomphantes. J'attends plusieurs milliers de francs, d'un jour à l'autre, à l'aide desquels je tâcherai de m'arranger une existence définie pour plusieurs mois à Paris. Aussitôt reçus, aussitôt parti pour cette belle ville.

Je puis vous envoyer de suite la somme que vous m'avez avancée avec tant d'empressement et d'amitié, mon cher Heredia, et dont je vous remercie encore. Cependant, je suis obligé pour mes affaires personnelles et pour liquider nettement ma position, de voyager de droite et de gauche chez des notaires différents et qui sont situés au sein de villages et de communes sinon très reculés, du moins sordides. Aussi, en attendant ma rentrée de fonds qui ne peut tarder de huit jours désormais, me faut-il faire face à ces allées et venues d'auberge et de grand chemin. Etes-vous pressé que je m'acquitte? Si oui, écrivez un mot poste restante à Saint-Brieuc et j'enverrai par le courrier; sinon, n'écrivez pas et dans huit jours au plus, cette fois, je vous expédierai ou je vous remettrai moi-même, peut-être, ladite somme.

Maintenant, ne parlez à personne, je vous en prie, de toute ce que je vous dis là; c'est inutile.

P. S. — Vous recevrez Morgane dans quelques jours, c'est enfin fini. On la broche.

Mon cher Heredia,

Je ne sais ce que vous devez penser. Dans tous les cas, je me hâte de vous serrer la main moralement, en attendant l'action. Je ne vous envoie pas Morgane que je trouve imbécile et funeste, et dont je suis dégoûté avec rage! Se peut-il que j'aie pressé ce navet sur

(4) Allusion à la célèbre fabrique anglaise de canons et blindages.

mon cœur pendant près d'un an; j'aurais fait quelques vers; l'appât du lucre m'a corrompu. J'ai cru faire du « métier ». Ah bien ouiche!

Je m'acquitte ci-joint de ce que j'aurais dû vous adresser depuis longtemps.

**Voilà donc cette affaire terminée, mais, comme l'avoue lui-même Villiers, le pli était pris. Rentré dans la capitale, rue de la Grange-Batelière, au n° 6, il fait porter à Heredia ce petit mot :**

Encore un service! Enfin, c'est incroyable. J'ai besoin de 25 ou 30 francs. Nous sommes le 23; je les rendrai le 30 ou le 1er. Pourriez-vous les donner au commissionnaire? C'est à mourir de rire, mon cher ami, comme le pli est pris de vous prendre pour mon banquier.

Ne m'en veuillez pas; cela est charmant; et surtout à charge de revanche si jamais... mais c'est bien difficile!

**Heredia, grand seigneur, dut cette fois encore avancer la somme demandée. Il manifestait à l'égard de l'auteur des** Contes Cruels **une certaine indulgence : « Villiers? avait-il déclaré un jour à Georges Lafenestre, Villiers : un fou très intéressant. »**

**Loïc de la Londe.**

**BAUDELAIRE ET RENAN A L'OMBRE DE SAINT-SULPICE. — Parvenu, dans ses** Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, **au moment décisif où il dut sortir du séminaire (octobre 1845), Renan raconte comment il y avait alors, place Saint-Sulpice, un hôtel que l'on appelait « l'hôtel de mademoiselle Céleste », et qui occupait « l'angle nord-ouest de l'esplanade actuelle, laquelle n'était pas encore dégagée (1) ». Et le narrateur ajoute : « C'était sûrement un hôtel unique dans Paris que celui de mademoiselle Céleste, une espèce d'annexe du séminaire, où la règle du séminaire se continuait presque. On n'y était reçu que sur une recommandation de ces messieurs ou de quelque autorité pieuse. C'était le lieu de séjour momentané des élèves qui, en entrant au séminaire ou en en sortant, avaient besoin de quelques jours libres; les ecclésiastiques en voyage, les supérieures de couvents qui avaient des affaires à Paris (2), y trouvaient un asile commode et à bon marché. »**

(1) Dans la version préoriginale de la *Revue des Deux Mondes* (15 novembre 1882), on lit ces mots qui ne reparaissent pas dans le volume : « qui occupait alors l'angle de la place, à l'endroit où finit maintenant le service des voitures ».

(2) *Ms. :* « qui devaient quitter momentanément l'habit de leur ordre » (*rayé*).

« Je ne sais pas », déclare Renan, « quel était le nom de cet hôtel »; on ne le connaissait que par le « nom de la personne recommandable qui en avait l'administration ou la propriété ». Elle s'appelait Mlle Théot, comme on le voit à l'Almanach général. Son hôtel garni était situé au n° 1 de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice (l'actuelle rue Bonaparte). La place, nivelée en 1838, venait d'être plantée d'arbres en 1844. On trouve dans un article de Charles Saunier (3) un historique de ce pâté de constructions, qui avait appartenu pendant la plus grande partie du XVIII° siècle au séminaire. Vendu en 1793 comme bien national, il commence une nouvelle histoire où cependant le nom de Mlle Théot n'apparaît pas.

Renan demeura quelque huit jours dans cet hôtel, où il avait dû descendre déjà une ou deux fois, quand il arrivait de sa Bretagne à une heure trop avancée de la nuit pour se présenter au séminaire. En octobre 1845, il attendit là « que [sa] redingote fût achevée » (ms.) ou, comme porte l'imprimé dans lequel ne paraît plus ce détail vulgaire, « que [sa] métamorphose fût achevée ». Car « la transition de l'habit ecclésiastique à l'habit laïque est comme le changement d'état d'une chrysalide; il y faut un peu d'ombre ».

L'ex-séminariste s'occupait activement, comme on dit, à trouver une situation. Le récit des Souvenirs à cet égard est très simplifié. On a conservé plusieurs lettres écrites par Renan ou à lui adressées à l'hôtel de Mlle Céleste. L'une des premières a pour destinataire l'abbé Dupanloup, qui mit sa bourse à la disposition de son ancien élève. Ernest écrivit également à sa sœur Henriette, à son frère Alain (4). A celui-ci est faite cette recommandation expresse : « Ne pas dire à Maman que je suis à l'hôtel. C'est nécessaire, bon ami, dans le plan que je veux suivre et que j'ai en effet suivi jusqu'ici. Je veux continuer encore quelque temps, jusqu'à ce que j'aie trouvé une place qui lui plaise, et lui écrire comme étant au séminaire. » Qu'aurait pensé, en effet, la bonne dame, si elle avait su que son Joseph-Ernest logeait en hôtel garni?

A propos de ces transitions qui demandent de l'ombre, Renan écrit encore : « Si quelqu'un pouvait nous dire tous les romans silencieux et discrets que connut ce vieil hôtel maintenant disparu, nous aurions d'intéressantes confidences. » Quel sujet pour un Balzac! La pension Vauquer, d'un tout autre caractère, est assez éloignée de ces parages (5). Mais c'est dans la rue du Pot-de-Fer que l'incendie d'une

(3) « Une vue de la place de Saint-Sulpice vers 1845 », *Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement de Paris*, 1927, p. 27-38 (avec un hors-texte).

(4) Et aussi à Mlle Ulliac, une amie d'Henriette qui s'employait à le placer.

(5) L'auteur du *Père Goriot* la situe entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marcel, rue Neuve-Sainte-Geneviève.

imprimerie, en décembre 1835, consuma plusieurs centaines de volumes des *Contes drolatiques* : comme si le génie du quartier avait pris soin de détruire une littérature aussi libertine...

On devine, en lisant les *Souvenirs*, que Mlle Céleste était peu faite pour troubler les cœurs. Mais elle ne manquait pas d'entregent, s'il faut en croire l'histoire suivante, où nous quittons le pauvre défroqué pour suivre un dandy en herbe.



On se rappelle que, le 21 avril 1839, Baudelaire avait été renvoyé du collège Louis-le-Grand. Il s'installa d'abord chez ses parents, 1, rue de Lille, au siège de l'Etat-major de la 1re division militaire, auquel était affecté le colonel Aupick (6). Au début de juin, la date du baccalauréat approchant, il fut confié aux soins d'un répétiteur (7), Charles Lasègue — le futur aliéniste — qui habitait avec son père et sa mère 24, rue du Vieux-Colombier (8).

On sait que Baudelaire fut reçu à son examen. Et voici la lettre que le nouveau bachelier adresse le 13 août 1839 au général Aupick — deux promus de fraîche date (9) :

Je suis dans un assez grand embarras. Je ne puis rien faire, ni changer de logis sans ta permission, et tu ne m'écris rien. M. Charles Lasègue va partir après-demain — lui n'étant plus là, ses parents presque continuellement absents, je crois qu'il serait assez indiscret d'y rester, et M. Lasègue m'a fait entendre qu'il n'oserait même pas le demander à ses parents. Il désire de toi une réponse aussi prompte que possible. Faut-il retourner à l'hôtel et dans le cas que j'y retourne, faudra-t-il continuer à manger dans ma **pension**? J'ai déjà payé deux mois — depuis le 5 juin jusqu'au 5 août. — Si je la quitte, j'aurai un surplus à payer (10).

« L'hôtel », c'est celui de la 1re division militaire, rue de Lille. Et « la pension »? Jacques Crépet l'avait confondue avec la « maison des hautes études » de Bailly, 11, place de l'Estrapade. Mais c'est seulement à l'automne de 1839, au moment où il s'inscrivit à l'Ecole de droit (sa première inscription est du 2 novembre) que Baudelaire fréquenta la maison de Bailly.

(6) Voir la *Correspondance générale* de Baudelaire (publ. p. Jacques Crépet), t. I, p. 5.
(7) Henri Hignard, ami de jeunesse de Baudelaire, écrit de Paris, le 31 juillet 1839, à ses parents : « il est ici chez un répétiteur » (*Lettres de l'Ecole Normale, Lyon*, 1898, p. 25).
(8) *Almanach général*, 1839. Lasègue (le père) y a la simple qualité de propriétaire.
(9) Aupick était avec sa femme, la mère de Charles, aux eaux de Bourbonne-les-Bains.
(10) *Correspondance générale*, t. I, p. 9-10.

**Bien que la rue du Vieux-Colombier, où logeaient les Lasègue, fût toute proche de la rue du Pot-de-Fer, qui aurait jamais cru que cette pension du futur poète des** Fleurs du Mal **fût celle-là même où le futur historien de la** Vie de Jésus **devait à son tour loger six ans plus tard? C'est cependant ce qui pourrait bien ressortir d'un document nouveau, — une lettre de Charles Asselineau à Théophile Gautier, postérieure à la mort du poète (11) :**

Un détail que tu ignores peut-être, c'est que Baudelaire a été reçu au baccalauréat par complaisance, et à titre d'enfant idiot. Il avait été recommandé à Mr Patin en cette qualité par une demoiselle Céleste qui tenait rue du Pot-de-Fer une pension pour les étudiants dévots et catholiques et qui avait, paraît-il, grand crédit près des examinateurs. C'est de lui-même que j'ai su cela.

**Il est donc permis de se représenter Baudelaire habitant chez Lasègue, mais prenant ses repas chez Mlle Céleste, avec ces « étudiants dévots et catholiques » dont il ne pouvait déparer alors les réunions. Sans doute n'a-t-on pas oublié le portrait que fait de lui Henri Hignard, dans une lettre du 31 juillet 1839, à ses parents : « Il est devenu sérieux, studieux et religieux. »**

**Quoi qu'il en soit, le témoignage d'Asselineau — est-il besoin de le remarquer? — offre cet autre intérêt d'apporter de nouvelles lumières sur l' « histoire du baccalauréat », selon l'expression employée par Baudelaire lui-même dans une note autobiographique (12). Jusqu'à présent, on en était réduit à cette indication d'Eugène Crépet (1887) : « La tradition veut que Baudelaire ait dû son succès, dans cette banale épreuve, à ses intelligences avec la ménagère d'un des examinateurs. » Baudelaire se moque quand il attribue son succès à la singulière réputation qui lui aurait été faite. Mais qui sait si, en effet, Mlle Céleste n'aurait pas parlé à la ménagère de l'examinateur? Patin, professeur de poésie latine à la Sorbonne, habitait 13 ou 15, rue Cassette (13), c'est-à-dire à quelques pas de la pension tenue par Mlle Théot (14)...**

(11) Collection Spoelberch de Lovenjoul, C. 491, fos 123-125. Miss Enid Starkie a fait allusion dans son *Baudelaire* (Londres, Faber and Faber [1957], p. 66) au début de cette lettre qui a trait au voyage de Baudelaire à l'île Maurice et à La Réunion.

(12) *Œuvres posthumes, Conard,* t. II, p. 136.

(13) 13, selon l'*Almanach général;* 15, selon l'*Almanach-Bottin du commerce de Paris,* — l'un et l'autre pour l'année 1839.

(14) Les appréciations des examinateurs ont été retrouvées et publiées par J. Pommier (*Dans les chemins de Baudelaire,* José Corti [1945], p. 20, qui conclut à un « examen honorable ». Pourtant Baudelaire avait la mention *passable* dans la plupart des épreuves, *assez bien* en composition française et *faible* en histoire moderne et en géographie. Il n'est donc pas impossible que l'intervention de Mlle Théot lui ait été utile ou même nécessaire. — Il y aurait une raison pour faire croire à une petite intrigue nouée à son avantage : c'est qu'après avoir fixé son examen au 20 août, Baudelaire en avança tout à coup la date, dans la « hâte d'en finir ». D'en finir, ou de profiter d'une circonstance favorable?

Ah! si les hôtels parisiens gardaient, selon l'expression de Verlaine, les « spectres » qu'ils ont vu passer! Pour une Céleste Théot — deux mots, deux vases d'où monte une même odeur de piété — ce furent des carrières bien scandaleuses que celles de Baudelaire et de Renan. N'importe, leurs signatures n'auraient pas mal figuré sur le Livre d'or de son hôtel!

Jean Pommier et Claude Pichois.

*Le Directeur-Gérant :* PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 5292
Dépôt légal : 3e trimestre 1958.

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VIe

# Mélodrame

de

## PIERRE JEAN JOUVE

**360 fr.**

Cet admirable recueil propose un langage nouveau, c
témoigne d'une transformation de l'expérience : consenta
enfin à sa beauté, le chant fait écho, semble-t-il, à une dé
vrance de l'âme.

(Gaëtan PICON, *Les Nouvelles Littéraires*)

Il n'est pas dans *Mélodrame*, comme dans toute l'œuvre
Pierre Jean Jouve, un seul mot, ni même un seul caractè
typographique, un seul blanc, qui n'aient été choisis et pré
rés. Travail d'extrême précision. Poésie au millimètre qui n'
atteint que mieux l'infini... Le diamant de son verbe porté
l'incandescence, puis refroidi, se fait transparent.

(Claude MAURIAC, *Le Figaro*)

... Longues lignes pures, aux inflexions tendres ou doulo
reuses mais simples, ... paroles certes solennelles, majestueuse
amples, mais d'une solennité vraie et déchirante quelquefo

(Philippe JACCOTTET, *Gazette de Lausanne*)

Nous sommes ici dans de très hautes régions du langage,
c'est parce que ces beautés sont froides, mais vivantes, q
leur éclat pénètre le voyageur, le saisit dans son âme.

(André DALMAS, *La Tribune des Nations*)

... *Mélodrame* reste fidèle à la vérité de Jouve, à son inte
tion la plus radicale qui a été de porter ce qui est forme
point de rupture, pour un plus haut emploi de la recherc
formelle.

(Yves BONNEFOY, *Mercure de France*)

# MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

**Henri Martineau**
**et François Michel**

## nouvelles soirées du Stendhal-Club

**C. Stryienski et P. Arbelet**

## soirées du Stendhal-Club

**René Dollot**

## Stendhal journaliste

**Jean Prévost**

## la création chez Stendhal

**Jean Mélia**

## ce que pensait Stendhal

## les idées de Stendhal

## Stendhal et ses commentateurs

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

•

*e tome V*

*925-1927*

*u*

# Journal Littéraire

*le*

# PAUL LÉAUTAUD

*vient de paraître*

**1200 fr.**

| | | |
|---|---|---|
| Tome I | (1903-1906) | **1200 fr.** |
| Tome II | (1907-1909) | **1200 fr.** |
| Tome III | (1910-1921) | **1200 fr.** |
| Tome IV | (1922-1924) | **1200 fr.** |

| | |
|---|---|
| **PASSE-TEMPS** | **450 fr.** |
| **PROPOS D'UN JOUR** | **450 fr.** |
| **POÈTES D'AUJOURD'HUI** *(3 vol. en coll. avec Van Bever) Ch. :* | **450 fr.** |
| **LE PETIT AMI et autres œuvres** | **900 fr.** |
| **LETTRES A MA MÈRE** | **450 fr.** |

Collection "TOUT LE MONDE EN PARLE"

*Vient de paraître :*

SIRIUS

# LE SUICIDE DE LA IVe RÉPUBLIQUE

La IVe République est morte. De quelle maladie ? *Sirius* nous le dit en une analyse passionnante, avec sa lucidité et son courage habituels. Nous avons ici, concentrée en des pages denses et de lecture pourtant facile, la réflexion la plus profonde et la plus sereine que l'on puisse porter sur les événements du 13 mai. C'est du grand journalisme.

Sirius *est le pseudonyme de M. Hubert* BEUVE-MÉRY, *le directeur du* Monde. *Comme son nom l'indique, il entend regarder la chose de haut. Georges* HOURDIN *le note en sa préface : « Il sait sortir de son rôle impitoyable d'informateur véridique pour s'élever au-delà des contingences et mettre en lumière les données fondamentales d'un problème. »*

*Dans la même collection :*

1. G. HOURDIN : **Le cas Françoise Sagan.**

2. J. DE BROUCKER : **Le Spoutnik et les affamés.**

3. X. GRALL : **James Dean et notre jeunesse.**

5. M. MAINGUY : **Le pétrole et l'Algérie.**

Chaque volume.................................. **300 fr.**

**LES ÉDITIONS DU CERF**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

# HENRI QUEFFELEC

**Au bout du monde**
*roman*

**Pas trop vite, s. v. p.**
*nouvelles*

**Un homme d'Ouessant**
*roman*

**Tempête sur Douarnenez**
*roman*

**François Malgorn, séminariste**
*nouvelles*

AUL HARTMANN, EDITEUR

11, RUE CUJAS - PARIS-Ve

# ALAIN

**VINGT ET UNE SCÈNES DE COMÉDIE**

**ABRÉGÉS POUR LES AVEUGLES**

*Portraits et doctrines de philosophes anciens et modernes*

**IDÉES**

*Descartes, Platon, Hegel, A. Comte*

**PROPOS DE LITTÉRATURE**

**MINERVE OU DE LA SAGESSE**

**PRÉLIMINAIRES A LA MYTHOLOGIE**

**LES AVENTURES DU CŒUR**

**ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR**

**LETTRES SUR KANT**

**SOUVENIRS DE GUERRE**

MERCVRE DE FRANC[E]
26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]



# YVES BONNEFOY
# Du mouvement et de l'immobilité de Douve

S'il faut tout de suite le situer, dès son premier livre, à égal distance de Rimbaud et de Valéry, il y a en lui du Maurice Scève du Nerval, du Maurice de Guérin. Difficile à première vue, e[t] même en y regardant de plus près, il a pour lui une très bell[e] langue, des vers réguliers d'une densité, d'une concentratio[n] de diamant, un don admirable d'images... On n'a pas envie d[e] le quitter; ou plutôt il n'y a pas moyen de le quitter; car c'es[t] déjà lui qui vous tient, avec un étrange pouvoir. (Emile HENRIOT, *Le Monde*.)

Au premier mot on rompt avec le banal, et l'on sent bie[n] que ce n'est pas par vanité littéraire, mais par un acte d'authentique élévation... La poésie très dense d'Yves Bonnefoy n[e] laisse pas éteindre sa résonance en quelques vibrations. Plu[s] on la relit, plus on éprouve une richesse interne dont le rayonnement ne finit pas de se développer... Chaque fois qu'o[n] rouvre son livre pour y entrer davantage, on prend mieux l[a] mesure de sa grandeur peu commune. (André ROUSSEAUX *Le Figaro littéraire*.)

Il faudra se souvenir de ce que, cette année, a paru le premier recueil d'un grand poète : Yves Bonnefoy... On n'oubliera plus cette voix qui, du premier coup, s'est imposée... Il faut marquer d'une pierre blanche l'avènement d'Yves Bonnefoy et le nouveau départ qu'il a fait prendre à la poésie moderne. (Maurice NADEAU, *L'Observateur d'aujourd'hui*.)

**Depuis *La Jeune Parque*, il n'est sans doute pas d'ouvrage de poésie qui témoigne d'une ambition plus vaste et mieux fondée que le livre d'Yves Bonnefoy... (Maurice SAILLET, *Les Lettres Nouvelles*.)**

**Une nouvelle planète vient d'apparaître au ciel poétique, dans la constellation baudelairienne où gravitaient déjà Mallarmé et Valéry. Elle a nom Yves Bonnefoy... (Luc ESTANG, *Revue de la Pensée française*.)**

**Au tout premier rang des nouveaux poètes, on placera M. Yves Bonnefoy... Nul amateur de poèmes, aujourd'hui, ne peut se dispenser de faire la connaissance de « Douve » et de M. Bonnefoy. (Robert KANTERS, *Samedi-Soir*.)**

**D'un seul coup... Yves Bonnefoy impose les beautés envoûtantes de ses vers et de sa prose. Il est rare de lire un recueil d'une telle densité, offrant, de plus, une telle unité et un tel dynamisme. (Louis GUILLAUME, *Le Journal des Poètes*, Bruxelles.)**

**...Un livre qui n'est plus une plaquette. Déjà une somme... Dans trente ans on s'occupera encore de M. Yves Bonnefoy qui, avec un livre de 90 pages, pose déjà l'éternel problème de la poésie... Le livre de ce monsieur inconnu est comme un héritage universel... Une prairie indéfinissable où tout ce qui croît ne risque pas de mourir de sitôt. (Pierre BERGER, *Carrefour*.)**

**...Une maîtrise exemplaire... Un des plus beaux livres de poésie que j'aie lus depuis longtemps... La noblesse du ton est exceptionnelle; mais frappent aussi la netteté de l'affirmation, une sorte de « hauteur » sans feinte et sans grandiloquence. (Philippe JACCOTTET, *La Nouvelle Revue*, Lausanne.)**

**...Le poème d'Yves Bonnefoy, que toute la critique a salué comme cela n'était pas arrivé pour une œuvre poétique depuis bien longtemps... D'où nous vient cette voix nouvelle, qui se maintient si bien sur le plan propre à la poésie? (Albert BEGUIN, *La Gazette de Lausanne*.)**

**...un vrai, un beau poète... Poèmes mystérieux, savants et somptueux... (Claude ROY, *Libération*.)**

**Un livre qui nous donne la révélation d'un nouveau poète... On voit s'amorcer un classicisme qui ne doit rien à d'insipides retours au vers régulier ou à l'académisme... Ce merveilleux petit livre... Je voudrais insister encore sur la discrétion et la fluidité de ces poèmes... Le plaisir de lire Yves Bonnefoy est de silence... (Guy DUMUR. *Médecine de France* et *La Table Ronde*.)**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]



# Hier régnant désert

Poèmes de

## YVES BONNEFOY

édition originale limitée à :

| | |
|---|---|
| 15 exemplaires sur vélin Madagascar . . . | *épuisé* |
| 35 exemplaires sur vélin pur fil du Marais. | *épuisé* |
| 550 exemplaires sur alfa mousse . . . . . . | 600 f |

*DU MÊME AUTEUR*

**DU MOUVEMENT ET DE L'IMMOBILITÉ DE DOUVE**
poèmes, nouvelle réimpression . . . . . . . . . . . . . 450 f

# MERCVRE
# DE
# FRANCE

TOME CCCXXXIV

N° 1141 — 1er Septembre 1958


## *SOMMAIRE*



## *MERCVRIALE*



### *Manuscrits*




ETRANGER 3 000 fr. 1 600 fr. Le numéro : 300 fr.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE Un an 2 400 fr. 6 mois 1 350 fr. Le numéro : 240 fr.